



Ex Libris



PROFESSOR J. S. WILL



Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

5-7169

L'HEPTAMERON DES NOUVELLES

DE
très haute & très illustre princesse
MARGUERITE D'ANGOULEME
REINE DE NAVARRE

SOEUR UNIQUE DE FRANÇOIS 1^{er}
NOUVELLE ÉDITION PUBLIÉE SUR LES MANUSCRITS
par la Société des Bibliophiles français

TOME TROISIÈME



A PARIS

Chez JANET, RUE DES BON-ENFANTS, 28.
TECHENER, PLACE DU LOUVRE, 20.
POTIER, QUAI VOLTAIRE, 9.

—
MDCCCLIV



L'HEPTAMERON
DES NOUVELLES
DE
LA REINE DE NAVARRE



Ruffaut 50



L'HEPTAMERON DES NOUVELLES

DE

très haute & très illustre princesse

MARGUERITE D'ANGOULEME

REINE DE NAVARRE

REVUE ET CORRIGEE PAR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

par la Société des Bibliophiles françois

TOME TROISIÈME



A PARIS

Imprimé avec les caractères de la Société des Bibliophiles
François

MDCCCLIV

Imprimerie de CH. LAHURE (ancienne maison CRAPELET)
rue de Vaugirard, n° 9.



L'HEPTAMERON DES NOUVELLES

DE LA ROINE DE NAVARRE.



SIXIESME JOURNÉE.

En la sixiesme Journée on devise des tromperies qui se sont faites d'homme à femme, de femme à homme, ou de femme à femme par avarice, vengeance & malice.

PROLOGUE.

LE matin plus tost que de coustume, madame Oisille alla preparer sa leçon en la salle; mais la compaignye qui en fut adverte pour le desir qu'elle avoyt d'oyr sa bonne instruction se dilligenta tant de se habiller

qu'ilz ne la feirent gueres attendre (1). Et elle congnoissant la ferveur leur va lire l'epistre de Sainct Jehan l'evangeliste, qui n'est plaine que d'amour pour ce que les jours passez elle leur avoyt declaré celle de Sainct Pol aux Romains. La compaignye trouva ceste viande si doulce que combien qu'ilz y fussent demye heure plus qu'ilz n'avoient esté les aultres jours, si leur sembloyt il n'y avoir pas esté ung quart. Au partir de là s'en allerent à la contemplation de la messe où chacun se recommanda au Sainct Esperit pour satisfaire ce jour là à leur plaissante audience. Et après qu'ilz eurent desiré & prins ung peu de repos, s'en allerent continuer le passe-temps accoustumé. Et madame Oisille leur demanda qui commenceroyt ceste journée? Longarine leur respondit : Je donne ma voix à madame Oisille ; elle nous a ce jourd'huy faict une si belle leçon qu'il est impossible qu'elle ne die quelque hystoire digne de parachever la gloire qu'elle a meritée ce matin. — Il me desplaist, dist Oisille, que je ne vous puis dire à ceste après dînée chose aussi profitable que j'ay faict à ce matin ; mais à tout le moins l'intention de mon hystoire ne

(1) Éd. de 1558 : *mais tous ceux de la compaignie, aussi tost qu'ils en furent advertiz, pour le desir d'ouyr sa bonne instruction, se diligenterent tant de s'abiller qu'ilz ne la feirent gueres attendre.*

fortira poinct hors de la doctrine de la saincte Escripiture où il est dict : Ne vous confiez poinct aux princes, ne aux filz des hommes, aufquelz n'est nostre salut. Et afin que par faulte d'exemple ne mectez en obly ceste verité, je vous en voys dire ung très veritable & dont la memoire est si fresche que à peyne en font eslûyez les oeilz de ceulx qui ont veu ce piteux spectacle.

CINQUANTE ET UNIESME NOUVELLE.

Le duc d'Urbain contre la promesse faite à sa femme fait pendre une jeune damoiselle par le moyen de la quelle son filz (qu'il ne vouloit marier pauvrement) faisoit entendre à s'amye l'affection qu'il luy portoit.

LE duc d'Urbain nommé le Prefect, lequel espousa la seur du premier duc de Mantoue(1), avoyt ung filz de l'aage de dix huiët à vingt ans, qui fut amoureux d'une fille d'une bonne & honneste maison, seur de l'abbé de Farfe. Et pour ce qu'il n'avoyt pas la liberté de parler à elle comme il vouloyt, selon la coustume du pays, se ayda du moien d'un gentil homme qui estoit à son service, lequel estoit amoureux d'une jeune damoiselle servant sa mere, fort belle & honneste, par laquelle faisoit declarer à s'amye la grande affection qu'il luy portoit. Et la pauvre fille ne pensoit en nul mal, prenant plaisir

(1) Ms. 7576². Le manuscrit que nous suivons portait : *Le duc d'Urbain nommé le Parfaict, le quel espousa la seur du premier duc de Navarre.* — Dans les éditions de 1558, 1559 & suivantes, cette nouvelle commence ainsi : *Un duc d'Italie duquel je tairay le nom.* (Voir aux éclaircissements, note A.)

à luy faire service, estimant sa volonté si bonne & honneste qu'il n'avoit intention dont elle ne peut avecq honneur faire le message. Mais le duc qui avoit plus de regard au profit de sa maison que à toute honneste amitié, eut si grand paour que les propos menassent son filz jusques au mariage, qu'il y feyt mettre ung grand guet. Et luy fut rapporté que ceste pauvre damoiselle s'estoit meslée de bailler quelques lettres de la part de son filz à celle que plus il aymoit, dont il fut tant courroucé qu'il se delibera d'y donner ordre. Mais il ne peut si bien dissimuler son courroux que la damoiselle n'en fut advertye, laquelle congnoissant la malice du duc qu'elle estimoit aussi grande que sa conscience petite, eut une merveilleuse crainte. Et s'en vint à la duchesse, la suppliant luy donner congé de se retirer en quelque lieu hors de la veue de lui, jusques à ce que sa fureur fut passée. Mais sa maistresse lui dit qu'elle essaieroit d'entendre la volonté de son mary avant que de lui donner congé. Toutesfois elle entendit bien tost le mauvais propos que le duc en tenoit : & congnoissant sa complexion, non seulement donna congé mais conseilla à ceste damoiselle de s'en aller en ung monastere jusques ad ce que ceste tempeste fut passée. Ce qu'elle feyt le plus secretement qu'il luy fut possible, mais non tant que le duc n'en fut adverty, qui d'un

vifaiqe fainct & joyeux demanda à fa femme où eſtoyt ceſte damoiſelle, laquelle penſant qu'il en ſceut bien la verité, la luy confeſſa; dont il faingnyt eſtre marry, luy diſant qu'il n'eſtoit beſoing qu'elle fiſt ces contenances là; & que de ſa part il ne luy vouloyt poinct de mal & qu'elle la fiſt retourner, car le bruiet de telles choſes n'eſtoit poinct bon. La duchefſe luy diſt que ſi ceſte pauvre fille eſtoit ſi malheureuſe d'eſtre hors de ſa bonne grace, il valloyt mieulx pour quelque temps qu'elle ne ſe trouvaſt poinct en ſa preſence; mais il ne voulut poinct recepvoir toutes ſes raiſons, luy commandant qu'elle la feiſt revenir. La duchefſe ne faillyt à declarer à la pauvre damoiſelle la volonté du duc, dont elle ne ſe peut aſſeurer la ſupliant qu'elle ne tentaſt poinct ceſte fortune; & qu'elle ſçavoyt bien que le duc n'eſtoit pas ſi aiſé à pardonner comme il en faiſoyt la mine. Toutesfoys la duchefſe l'aſſeura qu'elle n'auroit nul mal, & la print ſur ſa vie & ſon honneur. La fille qui ſçavoyt bien que ſa maiſtreſſe l'aymoit, & ne la voudroit poinct tromper pour ung rien, print ſa fiance en ſa promeſſe, eſtimant que le duc ne voudroit jamais aller contre telle ſeureté où l'honneur de ſa femme eſtoit engaigé : & ainſy ſ'en retourna avecques la duchefſe. Mais ſi toſt que le duc le ſceut ne faillyt à venir en la chambre de ſa femme, où ſi toſt qu'il eut apperceu ceſte

fille difant à fa femme : Voyla une telle qui
 eft revenue, fe retourna devers fes gentils
 hommes, leur commandant la prendre & la
 mener en prifon. Dont la pauvre duchefle
 qui fur fa parole l'avoit tirée hors de fa
 franchife fut fi defefperée, fe meçant à ge-
 noulx devant luy, luy fuplia que pour l'amour
 de luy & de fa maifon, il luy pleuft ne faire
 ung tel acte, veu que pour luy obeyr elle
 l'avoit tirée du lieu où elle eftoit en feü-
 reté. Si eft ce que quelque priere qu'elle
 fceut alleguer ne fceut amolir le dur cueur,
 ne vaincre la forte opinion qu'il avoit prinfe
 de fe venger d'elle; mais fans répondre à fa
 femme fe retira incontinent le plus toft qu'il
 peut, & fans forme de juftice, obliant Dieu
 & l'honneur de fa maifon, feyt cruellement
 pendre cefte pauvre damoifelle. Je ne puis
 entreprendre de vous racompter l'ennuy de
 la duchefle, car il eftoit tel que doibt avoir
 une dame d'honneur & de cueur qui fur fa
 foy voyoit mourir celle qu'elle defiroyt de
 faulver. Mais encores moins fe peult dire
 l'extreme deuil du pauvre gentil homme qui
 eftoit fon ferviteur, qui ne faillit de fe
 meètre en tout debvoir qu'il luy fut poffible
 de faulver la vie de s'amie, offrant meètre la
 fienne en lieu. Mais nulle pitié ne fceut tou-
 cher le cueur de ce duc qui ne congnoiffoyt
 aultre felicité que de fe vanger de ceulx qu'il
 hayffoit. Ainfty fut cefte damoifelle innocente

mise à mort par ce cruel duc contre toute la loy d'honnesteté, au très grand regret de tous ceulx qui la congnoissoient.

Regardez, mes dames, quelz font les effectz de la malice quant elle est joincte à la puissance. — J'avoys bien ouy dire, ce dist Longarine, que les Italiens estoient subiectz à tous vices par excellence (1), mais je n'eusse pas pensé que la vengeance & cruauté fut allée si avant que pour une si petite occasion elle eut donné si cruelle mort. Saffredent en riant luy dist : Longarine, vous nous avez bien dict l'un des trois vices, mais il fault sçavoir qui font les deux autres. — Si vous ne les sçaviez, ce dist elle, je les vous apprendrois, mais je suys feure que vous les sçavez tous. — Par ces parolles, dist Saffredent, vous m'estimez bien vitieux. — Non faiz, dist Longarine, mais si bien congnoissiez la laideur du vice que vous le povez mieulx que ung autre éviter. — Ne vous esbahissez, dist Simon-tault, de ceste cruauté; car ceulx qui ont passé par Italie en ont eu de si très incroyable que ceste cy n'est au pris qu'un petit peca-dille. — Vrayement, dist Geburon, quant Rivolte (2) fut prins des François, il y avoit

(1) Éd. de 1558 : *que la pluspart des Italiens (je dy la plus part, car il y en a d'autant gens de bien qu'en toutes autres nations)*.

(2) Voir aux éclaircissements, note B.

ung capitaine Italien que l'on estimoyt gentil
 compaignon, lequel voiant mort ung qui ne
 luy estoit ennemy que de tenir sa part con-
 traire de Guelfe à Gibelin, luy arracha le
 cuer du ventre, & le rotissant sur les char-
 bons à grand haste le mangea, & respondit à
 quelques ungs qui luy demandoient quel gout
 il y trouvoyt, dist que jamais n'avoit mengé
 si favorable ne si plaissant morceau que de
 cestuy là; & non contant de ce bel acte tua
 la femme du mort, & en arrachant de son
 ventre le fruit dont elle estoit grosse, le
 froissa contre les murailles; & emplist d'a-
 voyne les deux corps du mary & de la femme,
 dedans lesquelz il feyt manger ses chevaux.
 Pensez si cestuy là n'eut bien fait mourir une
 fille qu'il eut soupçonnée luy faire quelque
 desplaïr. — Il fault bien dire, dist Enna-
 fuicte, que ce duc Urbin avoit plus de paour
 que son filz fut maryé pauvrement qu'il ne
 desiroit luy bailler femme à son gré. — Je
 croy que vous ne devez point, respondit
 Simontault, doubter que la nature de l'Italien
 est d'aymer plus que nature ce qui est créé
 seulement pour le service d'icelle. — C'est
 bien pis, dist Hircan, car ilz font leur Dieu
 des choses qui sont contre nature. — Et
 voyla, ce dist Longarine, les pechez que je
 voulois dire, car on sçayt bien que aymer
 l'argent sinon pour s'en ayder c'est servir les
 idolles. — Parlamente dist que Saint Pol

n'avoyt poinct oblyé les vices des Italiens, & de tous ceulx qui cuydent passer & surmonter les aultres en honneur, prudence & rayson humaine, en laquelle ilz se fondent si fort qu'ilz ne rendent poinct à Dieu la gloire qui lui appartient : parquoy le Toutpuissant jaloux de son honneur rend plus insensé que les bestes enragées ceulx qui ont cuydé avoir plus de sens que tous les aultres hommes, leur faisant monstrier par oeuvres contre nature qu'ilz sont en sens reprouvez. Longarine luy rompit la parole pour dire que c'est le troiesme peché en quoy ilz sont subgectz. — Par ma foy, dist Nomerfide, je prens grand plaisir à ce propos, car puis que les esperitz que l'on estime les plus subgectz & grands discoureux ont telle pugnition de devenir plus fottz que les bestes, il fault doncques conclure que ceulx qui sont humbles & bas & de petite portée comme le myen, sont rempliz de la sapience des anges. — Je vous asseure, dist Oisille, que je ne suis pas loing de vostre opinion : car nul n'est plus ignorant que celuy qui cuyde sçavoir. — Je n'ay jamais veu, dist Geburon, moqueur qui ne fut mocqué, trompeur qui ne fut trompé, & glorieux qui ne fut humillyé. — Vous me faictes souvenir, dist Symontault, d'une tromperie que si elle estoit honneste je l'eusse volontiers comptée. — Or puis que nous sommes icy pour dire verité, dist Oisille,

foyt de telle qualité que vouldrez, je vous donne ma voix pour la dire. — Puis que la place m'est donnée, dist Symontault, je la vous diray.

CINQUANTE DEUXIESME NOUVELLE.

Un valet d'apothicaire voyant venir derriere soy un avocat qui lui menoit toujours la guerre & du quel il avoit envie se venger, laissa tomber de sa manche un etron gelé envelopé dans du papier en guise d'un pain de sucre, que l'avocat leva de terre & le cacha en son sein; puis s'en alla desjeuner en une taverne dont il ne sortit qu'avec la despense & bonte qu'il pensoit faire au pauvre valet.

AUPRÈS de la ville d'Alençon (1) y avoyt ung gentil homme nommé le seigneur de la Tireliere, qui vint à un matin de sa maison jusques à la ville à pied, tant pour ce qu'elle estoit près que pour ce qu'il gelloit à pierre fendant. Quant il eut faict ses affaires trouva un sien compere advocat nommé Anthoine Bacheré; & après luy avoir parlé de ses affaires luy dist qu'il avoit envie de trouver quelque bon desjuner, mais que ce fut aux despens d'aultruy. En parlant à ses propos

(1) Ms. 7576² : *En la ville d'Alençon, du temps du duc Charles dernier, y avoit un avocat bon compagnon & bien aimant dejeuner matin. Un jour etant assis à sa porte, vid passer devant lui un gentil homme qui se nommoit le seigneur de la Tilleriere, lequel à cause du tres grand froid qui faisoit estoit venu à pie de sa maison à la vile pour quelques affaires; & n'avoit oublié au logis sa grosse robe fourée de renars. Et quant il vid l'avocat qui estoit de sa complexion, lui dit qu'il avoit fait ses affaires & qu'il ne restoit sinon de trouver quelque bon*

se assayerent devant l'ouvrouer d'un apothicaire où estoit ung varlet qui les escoutoit, & pensa incontinant de leur donner à desjeuner. Il faillyt de sa boutique dans une rue où chacun alloyt faire ses necessitez; & trouva ung grand estronc tout debout si gellé qu'il sembloyt ung petit pain de sucre fin; incontinant l'enveloppa dedans ung beau papier blanc, en la façon qu'il avoyt accoustumé, pour en faire envye aux gens; & le cacha en sa manche, & s'en vint passer pardevant ce gentil homme & cest advocat, laissant tumber assez près d'eulx comme par mesgarde ce beau pain de sucre; & entre dans une maison où il faingnoyt de le porter. Le seigneur de la Tireliere se hastia de relever vistement ce qu'il cuydoyt estre ung pain de sucre; & ainfy qu'il le levoit, le varlet de l'apothicaire retourna, serchant & demandant son pain de sucre partout. Le gentil homme qui le pensoyt avoir bien trompé, s'en alla hastivement avecq son compere en une ta-

dejeuner. L'avocat dit de dejeuner ilz trouveroient assez, mais qu'ilz eussent un defraieur; & en le prenant par desous le bras, lui dit : Allons, mon compere, nous trouverons peut être quelque sot qui paiera l'ecot pour nous deus. Il y avoit derriere eux le valet d'un apothicaire fin & inventif, auquel cet avocat menoit toujours la guerre, &c., &c. Il y a encore des différences très-notables entre les deux rédactions de cette nouvelle. La rédaction du Ms. 7576² a été suivie dans l'édition de 1558.

verne, en luy disant : Nostre desjuné est payé aux despens de ce varlet. Quant il fut en la maison il demanda bon pain, bon vin & bonnes viandes, car il pensoyt bien avoir de quoy paier. Ainsy qu'il commença à se chauffer en mangeant, son pain de sucre commença aussy à desgeller qui remplit toute la chambre de telle senteur que le pain estoit; dont celluy qui le portoit en son saing se commença à courroucer à la chamberiere, luy disant : Vous estes les plus villennes gens en ceste ville que je veys oncques, car vous ou voz petitz enfans ont jonché toute ceste chambre de merde. La chamberiere respondit : Par Sainct Pierre, il n'y a ordure ceans si vous ne l'y avez apportée. Et sur ce regard se leverent pour la grand puanteur qu'ilz sentoient. Et s'en vont auprès du feu, où le gentil homme tira ung mouchouer de son saing qui estoit tainct de sucre qui estoit gelée. Et en ouvrant sa robe fourrée de regnardz la trouva toute gastée; & ne sceut que dire à son compere sinon que le mauvais garçon que nous cuydions tromper le nous a bien rendu. Et en payant leur escot, s'en partirent aussi marris qu'ilz estoient venuz joieulx, pensans avoir trompé le varlet de l'apothicaire.

Nous voions bien souvent, mes dames, cela advenir autant à ceulx qui prennent plaisir à user de telles fineses. Si le gentil homme n'eut voulu manger aux despens d'aul-

truy, il n'eut pas beu aux siens ung si villain bruvaige. Il est vray, mes dames, que mon compte n'est pas très neët, mais vous m'avez donné congé de dire la verité, laquelle j'ay dicté pour monstrier que si ung trompeur est trompé il n'y a nul qui en soyt marry. — L'on dist volontiers, dist Hircan, que les parolles ne sont jamais puantes, mais ceulx pour qui elles sont dictes n'en estoient pas quictes à si bon marché qu'ilz ne les sentissent bien. — Il est vray, dist Oifille, que telles parolles ne puent poinët; mais il y en a d'autres que l'on appelle villaines, qui sont de mauvaïse odeur, quant l'ame en est plus fâchée que le corps n'est de sentyr ung tel pain de sucre que vous avez dict. — Je vous prie, dist Hircan, dictes moy quelles parolles sont que vous sçavez si ordes qu'elles sont mal au cueur & à l'ame d'une honneste femme? — Il seroyt bon, dist Oifille, que je vous dissé ce que je ne conseille à nulle femme de dire. — Par ce mot là, dit Saffredent, j'entens bien quelz termes ce sont, dont les femmes qui se veulent faire reputer saiges ne usent poinët communement; mais je demanderois volontiers à toutes celles qui sont icy, pourquoy c'est, puis qu'elles n'en osent parler, qu'elles rient si volontiers quant on en parle devant elles? — Ce dist Parlamente : Nous ne ryons pas pour oyr dire ces beaulx motz, mais il est vray que toute personne est encline à rire

ou quant elle voyt quelcun tresbucher, ou quant on diët quelque mot fans propos, comme souvent advient la langue fourche en parlant & faiët dire ung mot pour l'autre, ce qui advient aux plus faiges & mieulx parlantes. Mais quant entre vous hommes parlez villainement pour vostre malice, fans nulle ignorance, je ne sçaiche telle femme de bien qui n'en ayt horreur, que non seulement ne les veuille escouter, mais fuyr la compaignye d'icelles gens. — Il est bien vray, dist Geburon, j'ay bien veu des femmes faire le signe de la croix en oyant dire des parolles, qui ne cefsoient après qu'on ne les eut redictes. — Mais, dist Symontault, combien de foyes ont elles mis leur touret de nez pour rire en liberté autant qu'elles s'estoient courroucées en fainctes. — Encore valloyt il mieulx faire ainſy, dist Parlemeute, que de donner à congnoistre que l'on trouvaſt le propos plaifant. — Vous louez doncques, dist Dagoucin, l'ypocrisie des dames autant que la vertu? — La vertu feroit bien meilleure, dist Longarine, mais où elle default ſe fault ayder de l'ypocrisie, comme nous faisons de pantoufles pour faire oblier nostre petiteſſe. Encores est ce beaucoup que nous puiſſions couvrir noz imperfections. — Par ma foy, dist Hircan, il vouldroyt mieulx quelque fois monſtrer quelque petite imperfection que la couvrir ſi fort du manteau de vertu. — Il est vray, dist

Ennafuïcte, que ung acoustrement emprunté deshonore autant celluy qui est contrainct de le rendre comme il luy a faict d'honneur en le portant; & y a telle dame sur la terre qui par trop dissimuller une petite faulte est tombée en une plus grande. — Je me doubtes, dist Hircan, de qui vous voulez parler, mais au moins ne la nommez poinct. — Ho, dist Geburon, je vous donne ma voix par tel si que après avoir faict le compte vous nous direz les noms, & nous jurerons de n'en parler jamais. — Je le vous promectz, dist Ennafuïcte, car il n'y a rien qui ne se puisse dire avecq honneur.

CINQUANTE TROISIESME NOUVELLE.

*Madame de Neuchatel par sa dissimulation met
le prince de Belhoste jusques à faire telle preuve
d'elle qu'elle tourna à son deshonneur.*

LE Roy François premier estoit en ung beau chasteau & plaissant où il estoit allé avecq petite compaignye tant pour la chasse que pour y prendre quelque repos. Il avoit en sa compaignie ung nommé le prince de Belhoste (1), autant honneste, vertueux, sage & beau prince qu'il y en avoyt poinct en la court; & avoyt espousé une femme qui n'estoit pas de grande maison. Mais si l'aymoyt il autant & la traictoyt autant bien que mary peult faire sa femme, & se fyoyt en elle. Quant il en aymoyt quelqu'une il ne luy celloyt poinct sçachant qu'elle n'avoit volonté que la sienne. Ce seigneur print une grande amityé en une dame vefve qui s'appelloyt madame de Neufchastel (2), qui avoyt

(1) Édit. de 1558 : *Le Roy François premier du nom estant en un chasteau fort plaissant où il estoit allé avecques petite compaignie, tant pour la chasse que pour y prendre quelque repos, avoit en sa compaignie un seigneur autant honneste, vertueux & sage & beau prince qu'il y en eut point en sa court.*

(2) Édit. de 1558 : *ce seigneur print fort grande amitié*

la reputation d'estre la plus belle que l'on eust peu regarder. Et si le prince de Belhoste l'aymoit bien, sa femme ne l'aymoit pas moins, mais l'envoyoit souvent querir pour manger avecq elle, la trouvant si faige & honneste que en lieu d'estre marrye que son mary l'aymast se resjouyffoyt de le veoir adresser en si honneste lieu remply d'honneur & de vertu. Ceste amityé dura longuement en sorte que en tous les affaires de la dicte Neufchastel le prince de Belhoste s'employoit comme pour les siens propres, & la princesse sa femme n'en faisoit pas moins. Mais à cause de sa beaulté plusieurs grands seigneurs & gentils hommes cherchoient fort sa bonne grace, les uns pour l'amour seullement, les autres pour l'anneau ; car oultre la beaulté elle estoit fort riche. Entre aultres il y avoit ung jeune gentilhomme, nommé le seigneur des Cheriotz, qui la poursuivoit de si près qu'il ne falloit d'estre à son habiller & son deshabiller, & tout du long du jour tant qu'il povoit estre auprès d'elle. Ce qui ne pleut pas au prince de Belhoste pource qu'il luy sembloit que ung homme de si pauvre lieu & de si mauvaise grace ne meritoit poinct avoir si honneste & gracieux recueil : dont souvent il faisoit des remonstrances à ceste dame. Mais

à une dame veufve qui avoit reputation d'estre la plus belle que l'on n'eust sceu regarder.

elle qui estoit fille du duc (1) s'excusoyt , disant qu'elle parloyt à tout le monde generally & que pour cela leur amityé en estoit mieulx couverte ; qu'elle ne parloit poinct plus aux ungs que aux autres. Mais au bout de quelque temps ce sieur des Cheriots feyt telle poursuicte plus par importunité que par amour, qu'elle luy promet de l'espouser, le priant ne la presser poinct de declairer le mariage jusques ad ce que ses filles fussent maryées. A l'heure sans craincte de conscience alloyt le gentil homme à toutes heures qu'il vouloit à sa chambre ; & n'y avoyt que une femme de chambre & ung homme qui sceussent leurs affaires. Le prince voyant que de plus en plus le gentil homme se apprivoysoit en la maison de celle qu'il aymoyt tant , le trouva si mauvais qu'il ne se peut tenir de dire à la dame : J'ay tousjours aymé vostre honneur comme celluy de ma propre seur ; & sçavez les honnestes propos que je vous ay tenuz & le contantement que j'ay d'aymer une dame tant saine & vertueuse que vous estes ; mais si je pensoys que ung aultre qui ne le merite pas gaingnast par importunité ce que je ne veulx demander contre vostre vouloir, ce me seroyt chose importable & non moins deshonorale pour vous. Je le vous dictz pource que vous estes belle & jeune, & que jusques

(1) Ms. 7576² : *mais elle qui estoit fille d'Eve.*

icy vous avez esté en si bonne reputation ; & vous commencez à acquerir ung très mauvais bruit, car nonobstant qu'il ne soyt pareil ni de maison ni de biens & moins d'auctorité, sçavoir & bonne grace, si est ce qu'il vaudroyt mieulx que vous l'eussiez espousé que d'en mettre tout le monde en soupçon. Parquoy je vous prie, dictes moy si vous estes deliberée de l'aymer, car je ne le veulx point avoir pour compaignon ; & le vous lerrez tout entier & me retireray de la bonne volonté que je vous ay portée. La pauvre dame se print à pleurer, craignant de perdre son amitié ; & luy jura qu'elle aymeroit mieulx mourir que d'espouser le gentil homme dont il luy parloyt. Mais il estoit tant importun qu'elle ne le pouoit garder d'entrer en sa chambre à l'heure que tous les autres y entroient. De ces heures là, dist le prince, je ne parle point, car je y puis aussi bien aller que luy & chacun voyt ce que vous faictes, mais on m'a dict qu'il y va après que vous estes couchée, chose que je trouve si estrange que si vous continuez ceste vie & ne le declarez pour mary, vous estes la plus deshonorée femme que oncques fut. Elle luy feit tous les sermens qu'elle peut qu'elle ne le tenoyt pour mary ne pour amy, mais pour ung aussi importun gentil homme qu'il en fut point : Puisque ainsi est, dist le prince, qu'il vous fâche, je vous assure que je vous en

defferay. — Comment, dist elle, le voudriez vous bien faire morir? — Non, non, dist le prince, mais je luy donneray à congnoistre que ce n'est poinct en tel lieu ny en telle maison que celle du Roy où il faille faire honte aux dames; & vous jure foy de tel amy que je suys, que si après avoir parlé à luy il ne se chastie je le chastieray si bien que les autres y prendront exemple. Sur ces parolles s'en alla & ne faillit pas au partir de la chambre de trouver le seigneur des Cheriots qui y venoyt, auquel il tint les propos que vous avez oyz, l'asseurant que la premiere fois qu'il se trouveroyt hors de l'heure que les gentils hommes doyvent aller veoir les dames il luy feroyt une telle paour que à jamais il luy en souviendroit; & qu'elle estoit trop bien apparentée pour se jouer ainfy à elle. Le gentil homme l'assura qu'il n'y avoyt jamais esté sinon comme les autres & que il luy donnoit congé s'il luy trouvoit de luy faire du pis qu'il pourroit. Quelque jour après que le gentil homme cuydoyt les parolles du prince estre mises en obly, s'en alla veoir au soir sa dame & demeura assez tard. Le prince dist à sa femme comme la dame de Neufchastel avoyt ung grand rhume, parquoy sa bonne femme le pria de l'aller visiter pour tous deux, & de luy faire ses excuses dont elle n'y povoyt aller, car elle avoyt quelque affaire necessaire en sa chambre. Le prince attendit

que le Roy fut couché ; & après s'en alla pour donner le bon soir à sa dame, mais en cuidant monter un degré trouva un varlet de chambre qui descendoit, auquel il demanda que faisoit sa maistresse qui luy jura qu'elle estoit couchée & endormye. Le prince descendit le degré & soupçonna qu'il mentoit, parquoy il regarda derriere luy & veid le varlet qui retournoit en grande diligence. Il se promena en la court devant ceste porte pour veoir si le varlet retourneroyt poinct. Mais un quart d'heure après le veid encores descendre & regarder de tous costez pour veoir qui estoit en la court. A l'heure pensa le prince que le seigneur des Cheriots estoit en la chambre de sa dame, qui pour craincte de luy n'osoyt descendre, qui le feyt encores promener long temps. Se advisa que en la chambre de la dame y avoyt une fenestre qui n'estoit gueres haulte & regardoyt dans un petit jardin ; il luy souvynt du proverbe qui dict : Qui ne peut passer par la porte faille par la fenestre ; dont soudain appella un sien varlet de chambre & luy dist : Allez vous en en ce jardin là derriere, & si vous voyez un gentil homme descendre par la fenestre, si tost qu'il aura mis le pied à terre, tirez vostre espée & en le frotant contre la muraille criez : Tue, tue, mais gardez que vous ne le touchez. Le varlet de chambre s'en alla où son maistre l'avoit envoyé ; & le prince se

promena jusques environ trois heures après minuyct. Quant le seigneur des Cheriotz entendit que le prince estoit tousjours en la court, delibera descendre par la fenestre; & après avoir gecté sa cappe la premiere, avec l'ayde de ses bons amys faulta dans le jardin. Et s tost que le varlet de chambre l'advisa il ne faillyt à faire bruiet de son espée, & cria : Tue, tue, dont le pauvre gentil homme cuydant que ce fust son maistre eut si grand paour que sans adviser à prendre sa cappe, s'enfuyt en la plus grand haste qu'il luy fut possible. Il trouva les archers qui faisoient le guet, qui furent fort estonnez de le veoir ainssy courir; mais il ne leur osa rien dire, sinon qu'il les pria bien fort de luy vouloir ouvrir la porte, ou de le loger avecq eulx jusques au matin, ce qu'ilz feirent car ilz n'en avoyent pas les clefz. A ceste heure là vint le prince pour se coucher & trouva sa femme dormant; la resveilla luy disant : Devinez, ma femme, quelle heure il est? Elle luy dist : Depuis au soir que je me couchay je n'ay poinct ouy sonner l'orloge. Il luy dist : Ilz sont trois heures après minuyct passées. — Pour lors, Monsieur, dist sa femme, & où avez vous tant esté? j'ay grand paour que vostre santé en vaudra pis. — M'amy, dist le prince, je ne feray jamais mallade de veiller quant je garde de dormir ceulx qui me cuydent tromper. Et en disant ces parolles se print tant à

rire qu'elle le supplia luy vouloir compter ce que c'estoyt, ce qu'il feyt tout du long, en luy montrant la peau du loup que son varlet de chambre avoyt apportée. Et après qu'ilz eurent passé le temps aux despens des pauvres gens, s'en allerent dormir d'aussi gracieux repos que les deux autres travaillèrent la nuit & en paour & crainte que leur affaire fust revelé. Toutesfois le gentil homme sçachant bien qu'il ne povoyt dissimuller devant le prince, vint au matin à son lever luy supplier qu'il ne le voullust poinct deceler & qu'il luy feist randre sa cappe. Le prince feyt semblant d'ignorer tout le faict & tint si bonne contenance que le gentil homme ne sçavoyt où il en estoyt. Si est ce que à la fin il oyt autre leçon qu'il ne le pensoyt, car le prince l'assura que s'il y retournoyt jamais qu'il le diroyt au Roy & le feroyt bannyr de la court.

Je vous prie, mes dames, juger s'il n'eut pas mieulx vallu à ceste pauvre dame d'avoir parlé franchement à celluy qui luy faisoit tant d'honneur de l'aymer & estimer, que de le mettre par dissimulation jusques à faire une preuve qui luy fut si honteuse. — Elle sçavoyt, dist Geburon, que si elle luy confessoit la verité elle perdrait entierement sa bonne grace, ce qu'elle ne vouloit pour rien perdre. — Il me semble, dist Longarine, puis qu'elle avoyt choisy un mary à sa fantaisye,

qu'elle ne devoit craindre de perdre l'amitié de tous les autres. — Je croy bien, ce dist Parlamente, que si elle eust osé declarer son mariage elle se fut contantée du mary, mais puis qu'elle le vouloyt dissimuller jusques ad ce que ses filles fussent mariées elle ne vouloyt poinct laisser une si honneste couverture. — Ce n'est pas cela, dist Saffredent, mais c'est que l'ambition des femmes est si grande, qu'elles ne se contentent jamais d'en avoir ung seul. Mais j'ay oy dire que celles qui sont les plus faiges en ont voluntiers trois, c'est assavoir ung pour l'honneur, ung pour le proffit, ung pour le plaisir ; & chacun des trois pense estre le mieulx aymé. Mais les deux premiers servent au dernier. — Vous parlez de celles, ce dist Oisille, qui n'ont ny amour ny honneur. — Madame, dist Saffredent, il y en a telle de la condition que je vous paincts & que vous estimez bien des plus honnestes femmes du pais. — Croiez, dist Hircan, que une femme fine sçaura vivre où toutes les autres mourront de faim. — Aussi, ce dist Longarine, quant leur finesse est congneue c'est bien la mort. — Mais la vie, dist Simontault, car elles n'estiment pas petite gloire d'estre reputées plus fines que leurs compaignes. Et ce nom là de fines qu'elles ont acquis à leurs despens faict plus hardiment venir les serviteurs à leur obeissance que la beaulté. Car ung des plus grands

plaisirs qui sont entre ceux qui aiment c'est de conduire leur amitié finement. — Vous parlez, dit Ennasuicte, d'un amour meschant, car la bonne amour n'a besoin de couverture. — Ha, dit Dagoucin, je vous supplie ôter cette opinion de votre teste, pour ce que tant plus la drogue est précieuse & moins se doit éventer pour la malice de ceux qui ne se prennent que aux signes extérieurs, lesquels en bonne & loiale amitié sont tous pareils; par quoy les faut bien cacher quant l'amour est vertueuse que si elle estoit au contraire, pour ne tomber au mauvais jugement de ceux qui ne peuvent croire que un homme puisse aimer une dame par honneur; & leur semble que s'ils sont sujets à leur plaisir que chacun est semblable à eux. Mais si nous étions tous de bonne foy le regard & la parole n'y feroient point dissimulés, au moins à ceux qui aimeroient mieulx mourir que d'y penser quelque mal. — Je vous assure, Dagoucin, dit Hircan, que vous avez une si haute philosophie qu'il n'y a homme icy qui l'entende ne le croie; car vous nous voudriez faire acroyre que les hommes sont anges, ou pierres, ou diables. — Je sçay bien, dit Dagoucin, que les hommes sont hommes & sujets à toutes passions, mais si est ce qu'il y en a qui aimeroient mieulx mourir que pour leur plaisir leur dame feroit chose contre sa conscience. — C'est beaucoup

que mourir, dist Geburon, je ne croiray cette parolle quant elle seroit diète de la bouche du plus austere religieux qui soit. — Mais je croy, dist Hircan, qu'il n'y en a poinct qui ne desire le contraire. Toutesfois ilz font semblant de n'aymer poinct les raisins quant ilz sont si haults qu'ilz ne les peuvent cueillir. — Mais, dist Nomerfide, je croy que la femme de ce prince fut bien aise dont son mary apprenoit à congnoistre les femmes. — Je vous asseure que non fut, dist Ennasuiète, mais en fut très marrye pour l'amour qu'elle luy portoit. — J'aymerois autant, dist Saffredent, celle qui ryoit quant son mary baisoit sa chamberiere. — Vrayement, dist Ennasuiète, vous en ferez le compte, je vous donne ma place. — Combien que ce compte soit court, dist Saffredent, je le vous vois dire, car j'ayme mieulx vous faire rire que parler longuement.

CINQUANTE QUATRIESME NOUVELLE

Le femme de Thogas pensant que son mary n'eut amytié à autre qu'à elle, trouvoit bon que sa servante luy feyt passer le temps, & rioit quand à son veu & sceu il la baisoit devant elle.

ENTRE les montz Pyrenées & les Alpes y avoyt ung gentil homme nommé Thogas, lequel avoyt femme & enfans, & une fort belle maison, & tant de biens & de plaisirs qu'il avoit occasion de vivre content, sinon qu'il estoit subiect à une grande douleur au deffoubz de la racine des cheveux; tellement que les medecins luy conseillèrent de descoucher d'avecques sa femme, à quoy elle se consentit très volontiers, n'ayant regard comme à la vie & à la santé de son mary. Et feit mettre son liêt en l'autre coing de la chambre, viz à viz de celluy de son mary, en ligne si droicte que l'un ne l'autre n'eust sceu mettre la teste dehors sans se veoir tous deux. Ceste damoiselle tenoit avecq elle deux chamberieres; & souvent quant le seigneur & la damoiselle estoient couchez, prenoient chacun d'eulx quelque livre de passetemps pour lire en son liêt; & leurs chamberieres tenoient la chandelle c'est assavoir la jeune au sieur & l'autre à la damoiselle. Ce gentil homme

voiant sa chamberiere plus jeune & plus belle que sa femme, prenoit si grand plaisir à la regarder qu'il interrompoit sa lecture pour l'entretenir. Ce que très bien oyoit sa femme & trouvoit bon que ses serviteurs & servantes feissent passer le temps à son mary, pensant qu'il n'eust amityé à autre que à elle. Mais ung soir qu'ilz eurent leu plus longuement que de coustume, regardant la damoiselle de loing du costé du liét de son mary où estoit la jeune chamberiere qui tenoit la chandelle, laquelle elle ne voyoit que par derriere; & ne pouvoit veoir son mary sinon que du costé de la cheminée qui retournoit devant son liét; & estoit une muraille blanche ou reluisoit la clairté de la chandelle: & contre la dicte muraille voyoit très bien le pourtraict du vifage de son mary & de celluy de sa chamberiere; s'ilz s'esloignoient, s'ilz s'approchoient, ou s'ilz ryoient elle en avoyt bonne congnoissance comme si elle les eust veu. Le gentil homme qui ne se donnoyt de garde, estant seur que sa femme ne les povoyt veoir, baïsa sa chamberiere, ce que pour une foys sa femme endura sans dire mot, mais quant elle veit que les umbres retournoyent souvent à ceste union elle eut paour que la verité fut couverte dessous, par quoy elle se print tout hault à rire, en sorte que les umbres eurent paour de son ris, & se separerent. Et le gentil homme luy demanda pourquoy elle

ryoit si fort, & qu'elle luy donnaſt part de ſa joieufeté. Elle luy répondit : Mon mary, je ſuis ſi fotte que je ris à mon ombre. Jamais, quelque enqueſte qu'il en ſceut faire, ne luy en confeſſa autre choſe, ſi eſt ce qu'il laiffa ceſte face umbrageuſe.

Et voila de quoy il m'eſt ſouvenu quant vous avez parlé de la dame qui aymoyt l'amy de ſon mary.—Par ma foy, diſt Ennaſuite, ſi ma chamberiere m'en eut faiet autant je me fuſſe levé & luy euſſe tué la chandelle ſur le nez. — Vous eſtes bien terrible, diſt Hircan, mais ce euſt eſté bien employé ſi voſtre mary & la chamberiere ſe fuſſent mis contre vous & vous euſſent très bien battue; car pour ung baiſer ne fault pas faire ſi grand cas. Encores eut bien faiet ſa femme de ne luy en dire mot & luy laiſſer prendre ſa recreation qui eut peu garir ſa maladie.—Mais, diſt Parlamente, elle avoyt paour que la fin du paſſetemps le ſeit plus malade.—Elle n'eſt pas, dit Oiſille, de ceulx contre qui parle noſtre Seigneur : Nous vous avons lamentez & vous n'avez poinct pleuré, nous vous avons chanté & vous n'avez dancé; car quant ſon mary eſtoyt mallade elle ploroit & quant il eſtoyt joieux elle ryoit. Ainſy toutes femmes de bien deuſſent avoir la moictié du bien, du mal, de la joye & de la triſteſſe de ſon mary & l'aymer, ſervir & obeyr comme l'Egliſe à Jeſus Criſt. — Il faudroit doncques, mes

dames, dist Parlamente, que noz mariz fussent envers nous comme Crist & son Eglise. — Aussi faisons nous, dist Saffredent, & si possible estoit nous passerions, car Crist ne morut que une foys pour son Eglise, nous morons tous les jours pour noz femmes. — Morir, dist Longarine, il me semble que vous & les aultres qui sont icy vallez mieulx escuz que ne valliez grands blancs quant vous fustes mariez. — Je sçay bien pourquoy, dist Saffredent, c'est pour ce que souvent nostre valeur est esprouvée, mais si se sentent bien noz espauls d'avoir longuement porté la cuyrasse. — Si vous avez esté contrainctz, dist Ennauicte, de porter ung mois durant le harnoy & coucher sur la dure, vous auriez grand desir de recouvrer le liêt de vostre bonne femme, & porter la cuyrasse dont vous vous plaignez maintenant. Mais l'on dict que toutes choses se peuvent endurer sinon l'aïse, & ne congnoist on le repos sinon quant on l'a perdu. Ceste vaine femme qui ryoit quant son mary estoit joieulx aymoyt bien à trouver son repos partout. — Je croy, dist Longarine, qu'elle aymoit mieulx son repos que son mary, veu qu'elle ne prenoyt bien à cuer chose qu'il feist. — Elle prenoyt bien à cuer, dist Parlamente, ce qui pouoit nuire à sa conscience & sa santé, mais aussi ne se vouloit point arrester à petite chose. — Quant vous parlez de la conscience vous me faictes rire,

dist Simontault, c'est une chose dont je ne vouldrois jamays que une femme eust foucy.

— Il feroit bien employé, dist Nomerfide, que vous eussiez une telle femme que celle qui monstra bien après la mort de son mary d'aymer mieulx son argent que sa conscience. —

Je vous prie, dist Saffredent, dictes nous ceste nouvelle, & vous donne ma voix. — Je n'avois pas deliberé, dist Nomerfide, de raconter une si courte histoire, mais puis qu'elle vient à propos je la diray.

CINQUANTE CINQUIESME NOUVELLE.

La veuve d'un marchand accomplit le testament de son mary, interpretant son intention au profit d'elle & de ses enfans.

EN la ville de Sarragoce y avoyt ung riche marchand, lequel voyant sa mort approcher, & qu'il ne povoyt plus tenir ses biens (1) que peut estre avoyt acquis avecq mauvaise foy, pensa que en faisant quelque petit present à Dieu il satisferoit après sa mort en partye à ses pechez : comme si Dieu donnoit sa grace pour argent. Et quant il eut ordonné du faict de sa maison, dist qu'il vouloyt que ung beau cheval d'Espagne qu'il avoyt fut vendu le plus que l'on pourroit, & que l'argent fut distribué aux pauvres, priant sa femme qu'elle ne voulust faillir incontinent qu'il seroit trespaslé de vendre son cheval, & distribuer cet argent selon son ordonnance. Quant l'enterrement fut faict & les premieres larmes gectées, la femme qui n'estoyt non plus sotte que les Espagnolles ont accoustumé d'estre, s'en vint au serviteur qui avoyt

(1) Éd. de 1558 : *En la ville de Sarragoce y avoit un pauvre marchand, le quel voyant sa mort approcher, & qu'il ne pouvoit plus tenir quelque peu de bien qu'il avoit acquis avec mauvaise foy.*

comme elle entendu la volonté de son maître : Il me semble que j'ay assez fait de pertes de la personne du mary que j'ay tant aymé sans maintenant perdre les biens. Si est ce que je ne voudroys desobeyr à sa parolle, mais oy bien faire meilleure son intention; car le pauvre homme seduiët par l'avarice des prestres a pensé faire grand sacrifice à Dieu de donner après sa mort une somme dont en sa vie n'eust pas voulu donner ung escu en extreme neccessité, comme vous sçavez. Par quoy j'ay advisé que nous ferons ce qu'il a ordonné par sa mort & encores mieulx qu'il n'eust fait s'il eut vescu quinze jours davantaige (1); mais il fault que personne du monde n'en sçache rien. Et quant elle eut promesse du serviteur de le tenir secret, elle luy dist : Vous irez vendre son cheval, & à ceulx qui vous diront combien, vous leur direz un ducat; mais j'ay ung fort bon chat que je veulx ausly mettre en vente, que vous vendrez quant & quant pour quatre vingt dix neuf ducatz : & ainfy le chat & le cheval feront tous deux les cent ducatz que mon mary vouloit vendre son cheval seul. Le serviteur promptement accomplit le commandement de sa maistresse. Et ainfy qu'il promenoit son cheval par la place, tenant son

(1) Éd. de 1558 : *car je surviendray à la neccessité de mes enfans.*

chat entre ses bras, quelque gentil homme qui autrefois avoyt veu le cheval & desiré l'avoir, luy demanda combien il en vouloit avoir, il luy respondit ung ducat. Le gentil homme luy dist : Je te prie, ne te mocque point de moy. — Je vous assure, monsieur, dist le serviteur, qu'il ne vous coustera que ung ducat. Il est vray qu'il fault achepter le chat quant & quant, duquel il fault que j'en aye quatre vingtz & dix neuf ducatz. A l'heure le gentil homme qui estimoit avoir raisonnable marché, luy paia promptement ung ducat pour le cheval & le demorant (1) comme il luy avoyt demandé & emmena sa marchandise. Le serviteur d'autre costé emporta son argent, dont sa maistresse fut fort joieuse; & ne faillyt pas de donner le ducat que le cheval avoyt esté vendu aux pauvres mendiens, comme son mary avoyt ordonné, & retint le demorant pour subvenir à elle & à ses enfans.

A vostre advis, si celle la n'estoit pas bien plus faige que son mary & si elle se foulevoit tant de sa conscience comme du profit de son menaige? — Je pense, dist Parlemente, qu'elle ayroit bien son mary, mais voiant que à la mort la plus part des hommes revivent, elle qui congnoissoit son intention, l'avoyt voulu interpreter au profit des en-

(1) Ms. 7576² : & quatre vingt dix neuf pour le chat.

fans, dont je l'estime très faige. — Comment, dist Geburon, n'estimez vous pas une grande faulte de faillir d'accomplir les testamens des amy z trespassez? — Si faictz dea, dist Parlamente, par ainſy que le teſtateur ſoyt en bon ſens & qu'il ne reſve poinct. — Appelez vous reſverye de donner ſon bien à l'Egliſe & aux pauvres mendians? — Je n'appelle poinct reſverye, diſt Parlamente, quant l'homme diſtribue aux pauvres ce que Dieu a mis en ſa puiſſance, mais de faire aulmoſne du bien d'aultruy, je ne l'estime pas à grand ſapience, car vous verrez ordinairement les plus grands uſuriers qui ſoient poinct faire les plus belles & triomphantes chappelles que l'on ſçauroyt veoir, voulans appaiſer Dieu pour cent mille ducatz de larcin de dix mille ducatz de edifices, comme ſi Dieu ne ſçavoit compter. — Vrayement je m'en ſuys maintesfoys eſbahye, diſt Oifille, comment ilz cuydent appaiſer Dieu pour les choſes que luy meſmes eſtant ſur terre a reprouvées comme grands baſtimens, dorures, ſars & painctures? mais s'ilz entendoient bien que Dieu a dict à ung paſſaige que pour toute oblation il nous demande le cueur contrict & humilié; & en ung aultre ſainct Paul dict que nous ſommes le temple de Dieu où il veult habiter, ilz euſſent mys peyne d'orner leur conſcience durant leur vye, & n'atendre pas à l'heure que l'homme ne peult plus faire bien ne mal; & encores

qui pis est charger ceulx qui demeurent à faire leurs aumosnes à ceulx qu'ilz n'eussent pas daigné regarder leur vie durant. Mais celluy qui congnoist le cueur ne peut estre trompé ; & les jugera non seulement selon les oeuvres mais selon la foy & charité qu'ilz ont eues à luy. — Pourquoi doncques est ce , dist Geburon , que ces cordeliers & mendiens ne nous chantent à la mort que de faire beaucoup de biens à leurs monasteres , nous asseurans qu'ilz nous mètront en paradis , veuillons ou non ? — Comment Geburon , dist Hircan , avez vous oblyé la malice que vous nous avez comptée des cordeliers pour demander comment il est possible que telles gens puissent mentir. Je vous declare que je ne pense point qu'il y ayt au monde plus grands menfonges que les leurs. Et encores ceulx ci ne peuvent estre reprins qui parlent pour le bien de toute la communaulté ensemble ; mais il y en a qui oblient leur veu de pauvreté pour satisfaire à leur avarice. — Il me semble , Hircan , dist Nomerfide , que vous en sçavez quelqu'un ; je vous prie , s'il est digne de ceste compaignye , que vous nous le veulliez dire. — Je le veulx bien , dist Hircan , combien qu'il me fasche de parler de ces gens là , car il me semble qu'ilz sont du rang de ceulx que Virgille dict à Dante : Passe oultre , & n'en tiens compte. Toutesfois pour vous montrer

qu'ilz n'ont pas laiffé leurs paffions avecq leurs habitz mondains, je vous diray ce qui advint (1).

(1) Dans les éditions de 1558 & 1559 cet épilogue a été remplacé par un autre, qui ne renferme que des réflexions banales fur l'avarice humaine & qui est plus court. Boastuau & Cl. Gruget n'ont pas osé reproduire les opinions hardies émises dans ce passage de l'*Heptameron*. (Voir aux éclaircissements, note C.)

CINQUANTE SIXIESME NOUVELLE.

Une devote dame s'adressa à un cordelier pour par son conseil pourvoir sa fille d'un bon mary, auquel elle faisoit si bonnest party que le beau pere soubz l'esperance d'avoir l'argent qu'elle bailleroit à son gendre, feit le mariage de sa fille avec un sien jeune compaignon qui tous les soirs venoit souper & coucher avec sa femme, & le matin en habit d'ecolier s'en retournoit en son couvent; où sa femme l'apperçut & le monstra, un jour qu'il chantoit la messe, à sa mere, qui ne put croire que ce fut luy jusqu'à ce qu'estant dedans le lit elle luy osta sa coiffe de la teste, & commut à sa couronne la verité & tromperie de son pere confesseur.

EN la ville de Padoue passa une dame françoise, à laquelle fut rapporté que dans les prisons de l'evesque il y avoit ung cordelier; & s'enquerant de l'occasion pource qu'elle voyoit que chacun en parloyt par mocquerye, luy fut asseuré que ce cordelier homme antien estoit confesseur d'une fort honneste dame & devote demorée vefve, qui n'avoit que une seule fille qu'elle ayroit tant qu'il n'y avoit peyne qu'elle print pour luy amasser du bien & luy trouver ung bon

party. Or voiant sa fille devenir grande, estoit continuellement en soucy de luy trouver party qui peut vivre avecq elles deux en paix & en repos, c'est à dire qui fut homme de conscience comme elle s'estimoit estre. Et pource qu'elle avoyt oy dire à quelque sot prescheur qu'il valloyt mieulx faire mal par le conseil des docteurs que faire bien croyant l'inspiration du Saint Esperit, s'adressa à son beau pere confesseur homme desja antien, docteur en theologie, estimé bien vivant de toute la ville, se assurant par son conseil & bonnes prieres ne pouvoir faillir de trouver le repos d'elle & de sa fille. Et quant elle l'eut bien fort prié de choisir ung mary pour sa fille tel qu'il congnoissoit que une femme aymant Dieu & son honneur debvoyt soubhaister, il luy respondit que premierement falloit implorer la grace du Saint Esperit par oraisons & jeusnes, & puis ainſy que Dieu conduiroyt son entendement il esperoit de trouver ce qu'elle demandoyt. Et ainſy s'en alla le cordelier d'un costé penser à son affaire. Et pource qu'il entendoit de la dame qu'elle avoyt amassé cinq cens ducatz pour donner au mary de sa fille, & prenoyt sur sa charge la norriture des deux, les fournissant de maison, meubles & accoustremens, il s'advisa qu'il avoyt ung jeune compaignon de belle taille & agreable vifage, auquel il donneroyt la belle fille, la maison, les meu-

bles & sa vie & nourriture assurée, & que les cinq cens ducatz luy demeureroient pour foullager son ardente avarice; & après qu'il eut parlé à son compaignon se trouverent tous deux d'accord. Il retourna devant la dame & luy dist : Je croy sans faulte que Dieu m'a envoyé son ange Raphaël comme il fit à Thobie, pour trouver ung parfaict espoux à vostre fille, car je vous assure que j'ay en ma maison le plus honnesté gentil homme qui soyt en Italie, lequel quelquefois veit vostre fille, & en est si bien prins que aujourd'huy ainsy que j'estois en oraison, Dieu le m'a envoyé & m'a déclaré l'affection qu'il avoit au mariage; & moy qui congnois sa maison & ses parens, & qu'il est de race notable, luy ay promis de vous en parler. Vray est qu'il y a ung inconvenient que seul je congnois en luy : c'est que en voulant saulver ung de ses amys que ung aultre vouloit tuer, tira son espée pensant les despartir; mais la fortune advint que son amy tua l'autre, parquoy luy combien qu'il n'ayt frappé nul coup est fugitif de sa ville pource qu'il assista au meurtre & avoyt tiré l'espée; & par le conseil de ses parens s'est retiré en ceste ville en habit d'escollier, où il demeura incongneu jusques ad ce que ses parens ayent mis fin à son affaire, ce qu'il espere estre de brief. Et par ce moien faudroit le mariage estre faict secretement, & que vous fussiez

contante qu'il allaſt le jour aux lectures publiques, & tous les ſoirs venir ſouper & coucher ceans. A l'heure la bonne femme luy diſt : Monſieur, je trouve que ce que vous me dictes m'eſt grand advantaige, car au moins j'auray auprès de moy ce que je deſire le plus en ce monde. Ce que le cordelier feiſt; & luy admena bien en ordre avecq ung beau pourpoint de ſatin cramoify, dont elle fut bien aiſe. Et après qu'il fut venu feirent les fiançailles, & incontinent que minuyct fut paſſé feirent dire une meſſe & eſpouſerent; puis allerent coucher enſemble juſques au point du jour que le marié diſt à ſa femme que pour n'eſtre congneu il eſtoit contrainct d'aller au college. Ayant prins ſon pourpoint de ſatin cramoify & ſa robbe longue, ſans oblier ſa coiffe de ſoye noire, vint dire à Dieu à ſa femme qui encores eſtoyt au lict, & l'aſſeura que tous les ſoirs il viendroït ſouper avecq elle, mais que pour le diſner ne le falloyt atandre. Ainſy s'en partyt & laiffa ſa femme qui s'eſtimoyt la plus heureuſe du monde d'avoir trouvé ung ſi très bon party. Et ainſy s'en retourna le jeune cordelier marié à ſon viel pere, auquel il porta les cinq cens ducatz dont ilz avoient convenu enſemble par l'accord du mariage. Et au ſoir ne faillyt de retourner ſouper avecq celle qui le cuydoyt eſtre ſon mary; & s'entretint ſi bien en l'amour d'elle & de ſa belle mere

qu'ils n'eussent pas voulu avoir change au plus grand prince du monde.

Ceste vie continua quelque temps ; mais, ainſy que la bonté de Dieu a pitié de ceulx qui ſont trompez par bonne foy, par ſa grace & bonté il advint que ung matin il print grand devotion à ceſte dame & à ſa fille d'aller oyr la meſſe à Sainct François, & viſiter leur bon pere confeſſeur par le moyen duquel elles penſoient eſtre ſi bien pourvues l'une de beau filz & l'autre de mary. Et de fortune ne trouvant le dit confeſſeur, ne aultre de leur connoiſſance, furent constantes d'oyr la grande meſſe qui ſe commençoit, attendant s'il viendroit poinct. Et ainſy que la jeune femme regardoit ententivement au ſervice divin & au miſtere d'icelluy, quant le preſtre ſe retourna pour dire *Dominus vobiscum*, ceſte jeune mariée fut toute ſurprinſe d'eſtonnement, car il luy ſembla que c'eſtoit ſon mary ou pareil de luy ; mais pour cela ne voulut ſonner mot, & attendit encores qu'il ſe retournaſt encores une aultre foys, où elle l'advifa beaucoup mieulx : ne doubta poinct que ce fuſt luy ; parquoy elle tira ſa mere qui eſtoit en grande contemplation en luy diſant : Helas, ma dame, qui eſt ce que je voy ? La mere luy demanda quoy ? — C'eſt celluy mon mary qui dict la meſſe, ou la perſonne du monde qui mieulx luy reſſemble. La mere qui ne l'avoit poinct bien regardé

luy dist : Je vous prie, ma fille, ne mettez point ceste opinion dedans vostre teste, car c'est une chose totalement impossible que ceulx qui sont si saintes gens eussent faict une telle tromperie ; vous pescheriez grandement contre Dieu d'adjouster foy à une telle opinion. Toutesfoys ne laissa pas la mere d'y regarder, & quant se vint à dire *Ite missa est* congneut veritablement que jamais deux freres d'une ventrée ne fussent si semblables. Toutesfoys elle estoit si simple qu'elle eut volontiers dict : Mon Dieu, gardez moy de croire ce que je voy. Mais pource qu'il touchoit à sa fille, ne voulut pas laisser la chose ain sy incongneue, & se delibera d'en sçavoir la verité. Et quant ce vint le soir que le mary debvoit retourner, lequel ne les avoit aucunement aperceues, la mere vint à dire à sa fille : Nous sçaurons, si vous voulez, maintenant la verité de vostre mary, car ain sy qu'il sera dedans le liêt je l'iray trouver, & sans qu'il y pense, par derriere vous luy arracherez sa coiffe ; & nous verrons s'il a telle couronne que celluy qui a dict la messe. Ain sy qu'il fut deliberé il fut faict : car si tost que le meschant mary fut couché arriva la vielle dame, en luy prenant les deux mains comme par jeu, sa fille luy osta sa coiffe, & demeura avecq sa belle couronne, dont mere & fille furent tant estonnées qu'il n'estoyt possible de plus. Et à l'heure appel-

lerent des serviteurs de ceans pour le faire prendre & lyer jufques au matin; & ne fervyt nulle excufe ne beau parler. Le jour venu, la dame envoya querir fon confeffeur, feignant avoir quelque grand fecret à luy dire, lequel y vint hafivement; & elle le feyt prendre comme le jeune, luy reprochant la tromperie qu'il luy avoit faicte; & fur cella envoya querir la juftice entre les mains de laquelle elle les mift tous deux. Il eft à prefumer que s'il y eut gens de bien pour juges ilz ne laiffèrent pas la chofe impugnye.

Voilà, mes dames, pour vous monftrer que ceulx qui ont voué pauvreté ne font pas exemptz d'eftre tentez d'avarice qui eft l'occafion de faire tant de maulx. — Mais tant de biens, dift Saffredent, car des cinq cens ducatz dont la vieille vouloit faire trefor, il en fut faict beaucoup de bonnes cheres, & la pauvre fille qui avoyt tant aétendu ung mary par ce moien en poyoit avoir deux & fçavoyt mieulx parler à la verité de toutes hierarchies. — Vous avez tousjours les plus faulfes opinions, dift Oifille, que je vis jamais; car il vous femble que toutes les femmes foient de vofre complexion. — Ma dame, fauf vofre grace, dift Saffredent, car je voudrois qu'il m'euff coufté beaucoup qu'elles fuflent ainfy aifées à conftater que nous. — Voila une mauvaife parolle, dift Oifille, car il n'y a nul icy qui ne fçache bien le con-

traire de vostre dire & qu'il ne foyt vrai. Le compte qui est fait maintenant monstre bien l'ignorance des pauvres femmes & la malice de ceulx que nous tenons bien meilleurs que vous aultres hommes ; car ny elle ny sa fille ne vouloient rien faire à leur fantaisie, mais soubzmettoient le desir à bon conseil. — Il y a des femmes si difficiles, dist Longarine, qu'il leur semble qu'elles doibvent avoir des anges. — Et voyla pourquoy, dist Simontault, elles trouvent souvent des diables, principalement celles qui ne se confians en la grace de Dieu, cuydent par leur bon sens ou celluy d'autrui, pouvoir trouver en ce monde quelque felicité qui n'est donnée ny ne peut venir que de Dieu. — Comment, Simontault, dist Oifille, je ne pensois que vous sceussiez tant de bien. — Ma dame, dist Simontault, c'est dommaige que je ne suys bien expérimenté, car par faulte de me congnoistre je voy que vous avez desja mauvais jugement de moy, mais si puis je bien faire le mestier d'un cordelier puisque le cordelier s'est meslé du myen. — Vous appelez doncques vostre mestier, dist Parlamente, de tromper les femmes ; par ainſy de vostre bouche mesmes vous vous jugez. — Quant j'en aurois trompé cent mille, dist Simontault, je ne seroys pas encores vengé des peines que j'ay eues pour une seule. — Je ſçay, dist Parlamente, combien de foys vous vous plaignez des dames ; & toutesfoys

nous vous voyons si joyeux & en bon point qu'il n'est pas à croire que vous avez eu tous les maux que vous dites. Mais la belle dame sans mercy (1) respond qu'il *fiet bien que l'on le die pour en tirer quelque confort*. — Vous alleguez ung notable docteur, dist Simontault, qui non seulement est facheux mais le fait estre toutes celles qui ont leu & suivy sa doctrine. — Si est sa doctrine, dist Parlamente, autant profitable aux jeunes dames que nulle que je sçache. — S'il estoit ainſy, dist Simontault, que les dames fussent sans mercy, nous pourrions bien faire reposer nos chevaulx & faire rouler noz harnoys jusques à la premiere guerre, & ne faire que penser du mesnaige. Et je vous prie, dites moy si c'est chose honneste à une dame d'avoir le nom d'estre sans pitié, sans charité, sans amour & sans mercy. — Sans charité & amour, dist Parlamente, ne fault il pas qu'elles soient, mais ce mot de mercy sonne si mal entre les femmes qu'elles n'en peuvent user sans offenser leur honneur; car proprement mercy est accorder la grace que l'on demande, & l'on sçait bien celle que les hommes desirerent. — Ne vous deplaist, ma dame, dist Simontault, il y en a de si raisonnables qu'ilz ne demandent rien que la parole. — Vous me faictes souvenir, dist Parlamente, de celluy

(1) Voir aux éclaircissements, note D.

qui se contentoit d'un gand. — Il fault que nous sçachions qui est ce gracieux serviteur, dist Hircan, & pour ceste occasion, je vous donne ma voix. — Ce me fera plaisir de la dire, dist Parlamente, car elle est pleine d'honnesteté.

CINQUANTE SEPTIESME NOUVELLE.

Un millor d'Angleterre fut set ans amoureux d'une dame sans jamais luy en oser faire semblant, jusques à ce qu'un jour la regardant dans un pré il perdit toute couleur & contenance par un soudain batement de cueur qui le preind; lors elle se montrant avoir pitié de luy, à sa requeste meit sa main gantée sur son cueur qu'il serra si fort en luy declarant l'amour que si long temps lui avoit portée, que son gant demeura en la place de sa main, que depuis il enrichit de pierreries & l'attacha sur son saye, à coté du cueur; & fut si gracieus & bonnestes serviteur qu'il n'en demanda oncques plus grand privauté.

LE Roy Lois unziesme envoya en Angleterre le feigneur de Montmorency pour son ambassadeur⁽¹⁾, lequel y fut tant bien venu que le Roy & tous les princes l'estimoient & aymoient fort; & mesmes luy communicquoient plusieurs de leurs affaires secretz pour avoir son conseil. Ung jour estant en ung banquet que le Roy luy feit, fut assis auprès de luy ung millor de grande maison, qui avoit sur son saye attaché un petit gand

(1) Voir aux éclaircissements, note E.

comme pour femme, à crochets d'or; & dessus les jointures des doigts y avoyt force diamants, rubis, aymerauldes & perles, tant que ce gant estoit estimé à ung grand argent. Le seigneur de Montmorency le regarda si souvent que le millor s'apperceut qu'il avoit vouloir de luy demander la raison pourquoy il estoit si bien en ordre. Et pource qu'il estimoit le compte estre bien fort à sa louange il commença à dire : Je voy bien que vous trouvez estrange de ce que si gorgiasement j'ay accoustré ung pauvre gant; ce que j'ay encores plus d'envye de vous dire, car je vous tiens tant homme de bien & congnoissant quelle passion c'est que amour que si j'ay bien fait vous m'en louerez, ou sinon vous excuserez l'amour qui commande à tous honnestes cueurs. Il fault que vous entendiez que j'ay aymé toute ma vie une dame, ayme & aymeray encores après sa mort; & pource que mon cueur eut plus de hardiesse de s'adresser en ung bon lieu que ma bouche n'eut de parler, je demoray sept ans sans luy ofer faire semblant, craignant que si elle s'en appercevoit je perdrois le moien que j'avois de souvent la frequenter, dont j'avois plus de paour que de ma mort. Mais ung jour estant dedans ung pré, la regardant, me print ung si grand batement de cueur que je perdis toute couleur & contenance, dont elle s'apperceut très bien, & en demandant que

j'avois, je luy dictz que c'estoit une douleur de cueur importable. Et elle qui pensoyt que ce fut de maladie d'autre forte que d'amour, me monstra avoir pitié de moy qui me feit luy suplier vouloir meëtre la main sur mon cueur pour veoir comme il debatoit : ce qu'elle feit plus par charité que par autre amityé; & quant je luy tins la main dessus mon cueur, laquelle estoit gantée, il se print à debatre & tormenter si fort qu'elle sentyt que je disois verité. Et à l'heure luy ferray la main contre mon esthomas en luy disant : Helas, ma dame, recepvez le cueur qui veult rompre mon esthomas pour faillir en la main de celle dont j'espere grace, vie & misericorde, lequel me contrainct maintenant de vous declairer l'amour que tant long temps ay cellée, car luy ne moy ne sommes maîtres de ce puissant dieu. Quant elle entendit ce propos que luy tenois, le trouva fort estrange. Elle voulut retirer sa main, je la tins si ferme que le gand demeura en la place de sa cruelle main. Et pource que jamais je n'avois eu ny ay eu depuis plus grande privaulté d'elle, j'ay attaché ce gand comme l'emplastre la plus propre que je puis donner à mon cueur, & l'ay aorné de toutes les plus riches bagues que j'avois, combien que les richesses viennent du gand que je ne donneroy pour le royaulme d'Angleterre, car je n'ay bien en ce monde que je n'estime tant que le sentyr sur

mon esthomas. Le seigneur de Montmorency qui eut mieulx aymé la main que le gand d'une dame, luy loua fort sa grande honnesteté, luy disant qu'il estoit le plus vray amoureux que jamais il avoit veu, & digne de meilleur traitement, puis que de si peu il faisoit tant de cas, combien que veu sa grand amour s'il eut eu mieulx que le gand peut estre qu'il fut mort de joye. Ce qu'il accorda au seigneur de Montmorency, ne soupçonnant point qu'il le dist par moquerie.

Si tous les humains du monde estoient de telle honnesteté les dames se y pourroient bien fier quant il ne leur en cousteroit que le gand. — J'ay bien congneu le seigneur de Montmorency, dist Geburon, que je suis seur qu'il n'eut point voulu vivre à l'angloise (1); & s'il se fut contenté de si peu il n'eust pas eu les bonnes fortunes qu'il a eues en amour, car la vieille chanson dit : Jamais d'amoureux couard n'oyez bien dire. — Pensés que ceste povre dame, dit Saffredent, retira sa main bien hativement quant elle sentit que le coeur luy batoit (2), car elle cuydoit qu'il deust trespasser : & l'on dist qu'il n'est rien

(1) Éd. de 1558 : *qu'il n'eust point voulu vivre en telle enguiffe.*

(2) Ms. 7576. Cette phrase manquait dans le manuscrit que nous suivons.

que les femmes hayssent plus que de toucher les mortz. — Si vous aviez autant hanté les hospitaulx que les tavernes, ce luy dist En-nasuiète, vous ne tiendriez pas ce langage, car vous verriez celles qui ensepvelissent les trespassez, dont souvent les hommes quelque hardis qu'ilz soient craignent à toucher. — Il est vray, dist Saffredent, qu'il n'y a nul à qui l'on ne donne penitence qui ne faict le rebours de ce à quoy ilz ont prins plus de plaisir, comme une damoiselle que je veiz en une bonne maison qui pour satisfaire au plaisir qu'elle avoyt eu au baïser de quelqu'un qu'elle aymoyt, fut trouvée au matin, à quatre heures, baïfant le corps mort d'un gentil homme qui avoyt esté tué le jour de devant, lequel elle n'avoyt poinct plus aymé (1) que ung aultre; & à l'heure chacun congneut que c'estoyt penitence des plaisirs passez. Comme toutes les bonnes euvres que les femmes font sont estimées mal entre les hommes, je suis d'opinion que mortz ou vivans on ne les doibt jamais baïser, si ce n'est ainsy que Dieu le commande. — Quant à moy, dist Hircan, je me soucy si peu de baïser les femmes, hors mys la mienne, que je m'accorde à toutes lois que l'on voudra; mais j'ay pitié des jeunes gens à qui vous voulez

(1) Éd. de 1558 : *le quel elle n'avoit pas moins aimé que l'autre.*

offer ung si petit contentement, & faire nul le commandement de Sainct Pol qui veult que l'on baïse *in osculo sancto*. — Si sainct Pol eut esté tel homme que vous, dist Nomerfide, nous eussions bien demandé l'experience de l'esperit de Dieu qui parloyt en luy. — A la fin, dist Geburon, vous aymeriez mieulx doubter de la saincte Escripiture que de faillir à l'une de voz petites serymonies. — Ja à Dieu ne plaïse, dist Oisille, que nous doubtions de la saincte Escripiture, veu que si peu nous croyons à voz menfonges, car il n'y a nulle qui ne sçache bien ce qu'elle doit croire, c'est de jamais ne mettre en doute la parole de Dieu & moins adjouster foy à celle des hommes. — Si crois je, dist Simon-tault, qu'il y a eu plus d'hommes trompez par les femmes que par les hommes. Car la petite amour qu'elles ont à nous les gardent de croire noz veritez, & la très grande amour que nous leur portons nous faict tellement fier en leurs menfonges que plus tost nous sommes trompez que soupçonneux de le pouvoir estre. — Il semble, dist Parlamente, que vous ayez oy la plaincte de quelque sot deçu par une folle, car vostre propos est de si petite auctorité qu'il a besoing d'estre fortifié d'exemple; parquoy si vous en sçavez quelcun, je vous donne ma place pour le raconter. Et si ne dis pas que pour ung nous soyons subiectes de croire, mais pour vous

écouter dire mal de nous noz oreilles n'en sentiront point de douleur, car nous ſçavons ce qui en eſt. — Or puisque j'ay lieu de parler, diſt Dagoucin, je la diray.

CINQUANTE HUICTIESME NOUVELLE.

Un gentil homme par trop croire de verité en une dame qu'il avoit offensée, la laissant pour d'autres à l'heure qu'elle l'aymoit plus fort, fut sous une faulx assignation trompé d'elle & moqué de toute la cour.

EN la court du Roy François premier y avoyt une dame de fort bon esperit (1), laquelle pour sa bonne grace, honnesteté & parole agreable avoit gaigné le cueur de plusieurs serviteurs, dont elle sçavoit fort bien passer le temps, l'honneur faulve, les entretenant si plaisamment qu'ilz ne sçavoient à quoy se tenir : car les plus asseurez estoient desesperez & les plus desesperez en prenoient asseurance. Toutesfoys en se mocquant de la plus grande partye ne se peut garder d'en aymer bien fort ung qu'elle nommoit son cousin, lequel nom donnoyt couleur à plus long entendement. Et comme nulle chose n'est stable, souvent leur amityé tournoyt en courroux, & puis se revenoyt plus fort que jamais, en sorte que toute la court ne le povoyt ignorer. Ung jour la dame tant pour donner à congnoistre qu'elle n'avoit

(1) Voir aux éclaircissements, note F.

affection en rien, aussy pour donner peyne à celluy pour l'amour duquel elle avoyt porté beaucoup de facherie, luy va faire meilleur semblant que jamais n'avoyt faict. Parquoy le gentil homme qui n'avoyt ny en armes ny en amours nulle faulte de hardiesse, commença à pourchasser vivement celle dont maintesfois l'avoyt priée; laquelle feignant ne pouvoir soustenir tant de pitié luy accorda sa demande, & luy dist que pour ceste occasion elle s'en alloyt en sa chambre qui estoit en galletas où elle sçavoit bien qu'il n'y avoyt personne, & que si tost qu'il la verroyt partye il ne faillit d'aller après, car il la trouveroyt de la bonne volonté qu'elle luy portoyt. Le gentil homme qui crut à sa parolle, fut si content qu'il se mit à jouer avecq les aultres dames, attendant qu'il la veit partye pour bien tost aller après. Et elle qui n'avoit faulte de nulle finesse de femme, s'en alla à Madame Marguerite fille du Roy & à la duchesse de Montpensier (1) & leur dist : Si vous voulez, je vous montreray le plus beau passetemps que vous veiste oncques. Elles qui ne cherchoient poinct de melencolye la prièrent de luy dire que c'estoyt. C'est, ce dist elle, ung tel que vous congnoissiez autant homme de

(1) Éditions de 1558, 1559 : *s'en alla à deux grandes princeesses desquelles elle estoit familiere.* (Voir aux éclaircissements, note G.)

bien qu'il en foyt poinct, & non moins audacieux. Vous fçavez combien de mauveys tours il m'a faict, & que à l'heure que je l'aymois le plus fort il en a aymé d'autres, dont j'en ay porté plus d'ennuy que je n'en ay fait de semblant. Or maintenant Dieu m'a donné le moien de m'en venger, c'est que je m'en voys en ma chambre qui est sur ceste cy; incontinant, s'il vous plaist y faire le guet, vous le verrez venir après moy; & quant il aura passé les galleries qu'il voudra monter le degré, je vous prie vous meestre toutes deux à la fenestre & m'ayder à crier au larron; & vous verrez sa collere. A quoy je croy qu'il n'aura pas mauvaise grace; & s'il ne me dict des injures tout hault, je m'atends bien qu'il n'en pensera moins en son cueur. Ceste conclusion ne se feyt pas sans rire, car il n'y avoit gentil homme qui menast plus la guerre aux dames que cestuy là; & estoit tant aymé & estimé d'un chacun que l'on n'eust pour rien voulu tomber au danger de sa mocquerye. Et sembla bien aux dames qu'elles avoient part à la gloire que une seule esperoit d'emporter sur le gentil homme. Par quoy si tost qu'elles veirent partir celle qui avoy faict l'entreprinse, commencerent à regarder la contenance du gentil homme qui ne demoura gueres sans changer de place; & quant il eut passé la porte, les dames sortirent à la gallerye pour ne le perdre poinct de

veue. Et luy qui ne s'en doubtoit pas va mettre sa cappe à l'entour de son col pour se cacher le visage; & descendit le degré jusques à la court, mais trouvant quelcun qu'il ne vouloit poinct pour tesmoing, redescendit encores en la court & retourna par ung aultre costé. Les dames veirent tout, & ne s'en aperceurent oncques; & quant il parvint au degré où il povoyt seurement aller en la chambre de sa dame, les deux dames se vont mettre à la fenestre, & incontinant elles aperceurent la dame qui estoit en hault, qui commença à crier au larron tant que sa teste en povoyt porter; & les deux dames du bas luy respondirent si fort que leurs voix furent oyes de tout le chasteau. Je vous laisse à penser en quel despit le gentil homme s'enfuyt en son logis, non si bien couvert qu'il ne fut congneu de celles qui sçavoient ce mystere, lesquelles luy ont souvent reproché, mesmes celle qui luy avoyt faict ce mauvais tour, luy disant qu'elle s'estoit bien vengée de luy. Mais il avoyt ses responce & desfaictes si propres qu'il leur feit accroire qu'il se doubtoit bien de l'entreprinse, & qu'il avoyt accordé à la dame de l'aller veoir pour leur donner quelque passetemps, car pour l'amour d'elle n'eust il prins ceste peyne pour ce qu'il y avoyt long temps que l'amour en estoit dehors. Mais les dames ne voulurent recevoir ceste verité, dont encores en est

la matiere en doubte; mais si ainſy eſtoyt qu'il euſt cru ceſte dame comme il eſt vraiſemblable veu qu'il eſtoit tant ſaige & hardy que de ſon aage & de ſon temps a eu peu de pareils, & poinct qui le paſſaſt, comme le nous a faiet veoir ſa très hardye & cheualeuſe mort.

Il me ſemble qu'il fault que vous confeſſiez que l'amour des hommes vertueux eſt telle que par trop croire de verité aux dames ſont ſouvent trompez. — En bonne foy, diſt Ennaſuiète, j'advoue ceſte dame du tort qu'elle a faiet; car puisſque ung homme eſt aymé d'une dame & la laiſſe pour une aultre, ne s'en peut trop venger. — Voyre, diſt Parlamente, ſi elle en eſt aymée; mais il y en a qui aiment des hommes ſans eſtre aſſeürées de leur amityé; & quant elles congnoiſſent qu'ilz aiment ailleurs elles diſent qu'ilz ſont muables. Parquoy celles qui ſont ſaiges ne ſont jamays trompées de ces propos, car elles ne s'arreſtent ni croient à ceulx qui ſont veritables afin de ne tomber au danger des menteurs, pource que le vray & le faux n'ont que ung meſme langage. — Si toutes eſtoient de voſtre opinion, diſt Simontault, les gentilz hommes pourroient bien meêtre leurs oraifons dedans leurs coffres; mais que vous ne voz ſemblables en ſceuſſent dire, nous ne croyrons jamais que les femmes ſoient auſſy incredules comme elles ſont

belles. Et ceste opinion nous fera vivre aussi contentz que vous voudriez par voz raisons nous mettre en peyne. — Et vrayement, dist Longarine, sçachant très bien qui est la dame qui a fait ce bon tour au gentil homme, je ne treuve impossible nulle finesse à croire d'elle, car puis qu'elle n'a pas espargné son mary elle n'a pas espargné son serviteur. — Comment, son mary, dist Simontault, vous en sçavez doncques plus que moy ? Parquoy je vous donne ma place pour en dire vostre opinion, puisque le voulez. — Et moy aussi, dist Longarine.

CINQUANTE NEUFVIESME NOUVELLE

Ceste mesme dame voyant que son mary trouvoit mauvais qu'elle avoit des serviteurs desquelz elle passoit le temps son honneur saurve, l'epya si bien qu'elle s'apperceut de la bonne chere qu'il faisoit à une sienne femme de chambre qu'elle gangna, de sorte qu'accordant à son mary ce qu'il en pretendoit le surpréind finement en telle faute que pour la reparer fut contraint luy confesser qu'il meritoit plus grande punition qu'elle ; & par ce moyen vecut depuis à sa fantasye.

LA dame de qui vous avez faict le compte avoyt espousé ung mary de bonne & antienne maison & riche gentil homme, & que par grande amityé de l'un & de l'autre se feyt le mariage. Elle qui estoit une des femmes du monde parlant aussi plaifamment, ne dissimulloit poinct à son mary qu'elle avoyt des serviteurs desquelz elle se mocquoit & passoyt son temps, dont son mary avoyt sa part du plaisir ; mais à la longue ceste vie luy fascha, car d'un costé il trouvoit mauvais qu'elle entretenoit longuement ceulx qu'il ne tenoyt pour ses parens & amys, & d'autre costé luy faschoit fort la despence qu'il estoit contrainct de faire pour entretenir sa gorgiaseté & pour suyvre la

court. Parquoy le plus souvent qu'il povoyt se retiroit en sa maison, où tant de compagnies l'alloient veoir que sa despence n'amoin-driffoyt gueres en son mesnage ; car sa femme en quelque lieu qu'elle fust trouvoyt tous-jours moyens de passer son temps à quelques jeuz, à dances & à toutes choses ausquelles honnestement les jeunes dames se peuvent exercer. Et quelques foys que son mary luy disoyt en riant que leur despence estoit trop grande, elle luy faisoit responce qu'elle l'asfleuroyt de ne le faire jamais coqu mais ouy bien coquin, car elle aymoît si très fort les acoutremens qu'il falloyt des plus beaulx & riches qui fussent en la court : où son mary la menoyt le moins qu'il povoyt, & où elle faisoit tout son possible d'aller ; & pour ceste occasion se rendoyt toute complaisante à son mary qui d'une chose plus difficile ne la vouloyt pas refuser.

Or ung jour voiant que toutes ses inventions ne le povoient gaingner à faire ce voiage de la court, s'apperceut qu'il faisoit fort bonne chere à une femme de chambre à chapperon qu'elle avoyt, dont elle pensoit bien faire son proliet. Et retira à part ceste fille de chambre & l'interrogea si finement, tant par finesse que par menasses, que la fille luy confessâ que depuis qu'elle estoit en sa maison il n'estoit jour que son maistre ne la sollicitast de l'aymer ; mais qu'elle aymeroit

mieulx mourir que de faire rien contre Dieu & son honneur; & encores veu l'honneur qu'elle luy avoyt faict de la retirer en son service qui seroyt double meschanceté. Ceste dame entendant la desloyaulté de son mary fut soudain esmeue de despit & de joye, voiant que son mary qui faisoit tant semblant de l'aymer, luy pourchassoyt secretement telle honte en sa compaignye, combien qu'elle s'estimoit plus belle & de trop meilleure grace que celle pour laquelle il la vouloit changer. Mais la joye estoit qu'elle esperoit prendre son mary en si grande faulte qu'il ne luy reprocheroit plus ses serviteurs ny le demeure de la court; & pour y parvenir, pria ceste fille d'accorder petit à petit à son mary ce qu'il luy demandoyt, avecq les conditions qu'elle luy dist. La fille en cuyda faire difficulté, mais estant asseurée par sa maistresse de sa vie & de son honneur, accorda de faire tout ce qu'il luy plairoyt.

Le gentil homme continuant sa poursuicte, trouva ceste fille d'oeil & de contenance toute changée. Par quoy la pressa plus vivement qu'il n'avoit accoustumé; mais elle qui sçavoit son roolle par cueur luy remonstra sa pauvreté, & que en luy obeyssant perdrait le service de sa maistresse auquel elle s'attendoyt bien de gaingner ung bon mary. A quoy luy fut bientoist respondu par le gentil homme qu'elle n'eut souldoy de toutes ces choses, car

il la mariroyt mieulx & plus richement que sa maistresse ne sçauroit faire; & qu'il conduiroit son affaire si secretement que nul n'en pourroit parler. Sur ces propos feirent leur accord: & en regardant le lieu le plus propre pour faire ceste belle oeuvre, elle vat dire qu'elle n'en sçavoit poinct de meilleur ne plus loing de tout soupçon que une petite maison qui estoit dedans le parc où il y avoit chambre & liêt tout à propos. Le gentil homme qui n'eust trouvé nul lieu mauvais, se contenta de cestuy là; & luy tarda bien que le jour & heure n'estoient venuz. Ceste fille ne faillit pas de promesse à sa maistresse: & luy compta tout le discours de son entreprise bien au long, & comme ce debvoit estre le lendemain après dîner & qu'elle ne fauldroyt poinct à l'heure qu'il y fauldroyt aller de luy faire signe. A quoy elle la suplioit prendre bien garde & ne faillir poinct de se trouver à l'heure pour la garder du danger où elle se mettoit en luy obeyssant. Ce que la maistresse luy jura, la priant n'avoir nulle crainte & que jamais ne l'abandonneroyt, & si la deffenderoyt de la fureur de son mary. Le lendemain venu, après qu'ilz eurent dîné, le gentil homme faisoit meilleure chere à sa femme qu'il n'avoit poinct encores faict, qu'elle n'avoit pas trop agreable, mais elle feignoyt si bien qu'il ne s'en appercevoyt. Après dîner, elle luy demanda à quoy il pas-

feroyt le temps. Il luy dist qu'il n'en sçavoït poinct de meilleur que de jouer au cent (1). Et à l'heure feirent dresser le jeu ; mais elle faingnyt qu'elle ne vouloit poinct jouer & qu'elle avoyt assez de plaisir à les regarder. Et ainſy qu'il ſe vouloyt mettre au jeu il ne faillit de demander à ceſte fille qu'elle n'obliaſt ſa promeſſe. Et quant il fut au jeu elle paſſa par la ſalle, faiſant ſigne à ſa maiſtreſſe du pelerinage qu'elle avoyt à faire, qui l'advifa très bien, mais le gentil homme ne congneut rien. Toutesſoys au bout d'une heure que ung de ſes varletz luy feit ſigne de loing, diſt à ſa femme que la teſte luy faiſoyt ung peu mal & qu'il eſtoit contrainct de s'aller reposer & prendre l'air. Elle qui ſçavoit auſſi bien ſa malladie que luy, luy demanda s'il vouloyt qu'elle jouaſt ſon jeu ? Il luy diſt que ouy & qu'il reviendrait bien toſt. Toutesſoys elle l'aſſeura que pour deux heures elle ne s'ennuyroit poinct de tenir ſa place. Ainſy s'en alla le gentil homme en ſa chambre, & de là par une allée en ſon parc. La damoiſelle qui ſça-voït bien autre chemyn plus court, aſtendit ung petit, puis ſoubdain feyt ſemblant d'avoir une tranchée, & bailla ſon jeu à ung autre ; & ſi toſt qu'elle fut faillye de la ſalle laiſſa ſes haultz patins & s'en courut le plus toſt qu'elle peut au lieu où elle ne vouloyt que

(1) Voir aux éclairciſſements, note II.

le marché se feist sans elle. Et y arriva à si bonne heure qu'elle entra par une aultre porte en la chambre où son mary ne faisoit que arriver; & se cachant derriere l'huys & escouta les beaulx & honnestes propos que son mary tenoit à sa chamberiere. Mais quant elle veid qu'il approchoit du criminel, le prit par derriere en luy disant : Je suis trop près de vous pour en prendre une aultre. Si le gentil homme fut courroucé jusques à l'extrémité il ne le fault demander, tant pour la joye qu'il esperoyt recepvoyr & s'en veoir frustré que de veoir sa femme le congnoistre plus qu'il ne vouloyt; de laquelle il avoyt grande paour perdre pour jamays l'amitié. Mais pensant que ceste menée venoyt de la fille, sans parler à sa femme courut après elle de telle fureur que si sa femme ne la luy eut ostée des mains il l'eust tuée, disant que c'estoyt la plus meschante garce qu'il avoyt jamais veue, & que si sa femme eut aétendu à veoir la fin elle eut bien congneu que ce n'estoyt que mocquerye, car en lieu de luy faire ce qu'elle pensoyt il luy eut baillé des verges pour la chastier. Mais elle qui se congnoissoit en tel metal ne le prenoyt pas pour bon; & luy fait là de telles remonstrances qu'il eut grand paour qu'elle le voulut abandonner. Il luy fait toutes les promesses qu'elle voulut, & confessa, voiant les belles remonstrances de sa femme, qu'il avoyt tort de

trouver mauvays qu'elle eut des ferviteurs; car une femme belle & honneste n'est point moins vertueuse pour estre aymée, par ainsy qu'elle ne face ne dye chose qui soyt contre son honneur; mais ung homme merite bien grand punition qui prent la peyne de pourchasser une qui ne l'ayme point pour faire tort à sa femme & à sa conscience. Parquoy jamais ne l'empescheroit d'aller à la court, ny ne trouveroyt mauvays qu'elle eut des ferviteurs, car il sçavoit bien qu'elle parloit plus à eus par moquerie que par affection. Ce propos là ne desplaist pas à la dame, car il luy sembloit bien avoir gainné ung grand point, si est ce qu'elle dist tout au contraire feignant de prendre desplaisir d'aller à la court veu qu'elle pensoit n'estre plus en son amityé, sans laquelle toutes compagnies luy faschoient, disant que une femme estant bien aymée de son mary & l'ayant de son costé comme elle faisoit, portoit un fausconduict de parler à tout le monde & n'estre mocquée de nul. Le pauvre gentil homme meit si grande peyne à l'asseurer de l'amityé qu'il luy portoit que enfin ilz partirent de ce lieu là bons amys; mais pour ne retourner plus en telz inconveniens, il la pria de chasser ceste fille à l'occasion de laquelle il avoyt eu tant d'ennuy. Ce qu'elle feit, mais ce fut en la mariant très bien & honnestement aux despens toutesfoys de son

mary. Et pour faire oblir entierement à la damoifelle ceste follye la mena bientoft à la court en tel ordre & fi gorgiafe qu'elle avoyt occafion de s'en contanter.

Voila, mes dames, qui m'a faiët dire que je ne trouve poinët eſtrange le tour qu'elle avoit faiët à l'un de fes ferviteurs, veu celluy que je ſçavois de fon mary. — Vous nous avez painët une femme bien fyne & ung mary bien fot, diſt Hircan, car puis qu'il en eſtoit venu tant que là il ne debvoyt pas demeurer en fi beau chemyn. — Et que euſt il faiët? diët Longarine. — Ce qu'il avoyt entrepris, diſt Hircan, car autant eſtoyt courroucée ſa femme contre luy pour ſçavoir qu'il vouloit mal faire comme s'il eut mis le mal à execution; & peut eſtre que ſa femme l'eueſt mieulx eſtimé ſi elle l'eueſt congneu plus hardy & gentil compaignon. — C'eſt bien, diſt Ennaſuiëte; mais où trouverez vous ung homme qui force deux femmes à la foys, car ſa femme eut defendu ſon droit & la fille ſa virginité. — Il eſt vray, diſt Hircan, mais ung homme fort & hardy ne crainët poinët d'en affaillir deux foibles, & ne fault poinët d'en venir à bout. — J'entens bien, diſt Ennaſuiëte, que s'il eut tiré ſon eſpée il les eut bien tuées toutes deux, mais autrement ne voy je pas qu'il en eut ſceu eſchapper. Par quoy je vous prie nous dire que vous euſſiez faiët? — J'eueſſe embraffé ma femme,

dist Hircan, & l'eusse emportée dehors; & puis eusse faict de sa chamberiere ce qu'il m'eust pleu par amour ou par force. — Hircan, dist Parlamente, il suffit assez que vous sçachiez faire mal. — Je suys seur, Parlamente, dist Hircan, que je ne scandalize poinct l'innocent devant qui je parle & si ne veulx par cela soustenir ung mauvais faict. Mais je m'estonne de l'entreprinse qui de foy ne vault rien & l'entreprenant qu'il ne l'a mise à fin plus par craincte de sa femme que par amour. Je loue que ung homme ayme sa femme comme Dieu le commande, mais quant il ne l'ayme poinct je n'estime gueres de la craindre. — A la verité, luy respondit Parlamente, si l'amour ne vous rendoit bon mary j'estimerois bien peu ce que vous feriez par craincte. — Vous n'avez garde, Parlamente, dist Hircan, car l'amour que je vous porte me rend plus obeissant que la craincte de mort ny d'enfer. — Vous en direz ce qu'il vous plaira, dist Parlamente, mais j'ay occasion de me contanter de ce que j'ay veu & congneu de vous; & de ce que je n'ay poinct sceu n'en ay je poinct voulu doubter ny encores moins m'en enquerir. — Je trouve une grande folie, dist Nomerfide, à celles qui s'enquierent de si près de leurs mariz & les mariz ausly des femmes; car il fustisse au jour de sa malice sans avoir tant de fouley du lendemain. — Si est il aucunes foys necessaire,

dist Oisille, de s'enquerir des choses qui peuvent toucher l'honneur d'une maison pour y donner ordre, mais non pour faire mauvais jugement des personnes, car il n'y a nul qui ne faille. — Aucunes foys, dist Geburon, il est advenu des inconveniens à plusieurs par faulte de bien & soingneusement s'enquerir de la faulte de leurs femmes. — Je vous prie, dist Longarine, si vous en sçavez quelque exemple que vous ne nous le veuillez celler. — J'en sçay bien ung, dist Geburon, puis que vous le voulez, je le diray.

SOIXANTIESME NOUVELLE.

Un Parisien faute de s'estre bien enquis de sa femme qu'il pensoit estre morte, combien qu'elle feist bonne chere avec un chantre du Roy, espousa en secondes noces une autre femme qu'il fut contraint laisser après en avoir eu plusieurs enfans & demeuré ensemble quatorze ou quinze ans, pour reprendre sa premiere femme.

EN la ville de Paris y avoyt ung homme de si bonne nature (1) qu'il eut faict conscience de croire ung homme estre couché avecq sa femme quant encores il l'eut veu. Ce pauvre homme là espousa une femme de si mauvais gouvernement qu'il n'estoit possible de plus, dont jamais il ne s'aperceut mais la traïctoit comme la plus femme de bien du monde. Un jour que le Roy Louis XII alla à Paris sa femme s'alla habandonner à ung des chantres dudit feigneur. Et quant elle veit que le Roy s'en alloyt de la ville de Paris & ne povoyt plus veoir le chantre, se delibera d'habandonner son mary & de le fuyvre. A quoy le chantre s'accorda & la mena en une maison qu'il avoyt auprès de Bloys où ilz vesquirent ensemble long temps.

(1) Voir aux éclaircissements, note J.

Le pauvre mary trouvant sa femme adirée, la chercha de tous costez; mais en fin luy fut dict qu'elle s'en estoit allée avecq le chantre. Luy qui vouloit recouvrer sa brebis perdue dont il avoyt faict très mauvaise garde, luy rescrivit force lettres, la priant retourner à luy & qu'il la reprendroit si elle vouloyt estre femme de bien. Mais elle qui prenoit si grand plaisir d'oyr le chant du chantre avecq lequel elle estoit qu'elle avoyt oblyé la voix de son mary, ne tint compte de toutes ses bonnes parolles mais s'en mocqua; dont le mary courroucé luy feit sçavoir qu'il la demanderoit par justice à l'eglise, puis que aultrement ne vouloit retourner avecq luy. Ceste femme craignant que si la justice y mettoit la main elle & son chantre en pourroient avoir à faire, pensa une cautelle digne d'une telle main. Et feignant d'estre malade envoya querir quelques femmes de bien de la ville pour la venir visiter; ce que volontiers elles feirent, esperans par ceste maladie la retirer de sa mauvaise vie; & pour ceste fin chacun luy faisoit les plus belles remonstrances. Lors elle qui faingnoit estre grièvement malade feit semblant de plourer & de congnoistre son peché, en sorte qu'elle faisoit pitié à toute la compaignye qui cuydoit fermement qu'elle parlait du fonds de son cuer. Et la voiant ainſy reduicte & repentant se mirent à la consoler, en luy disant

que Dieu n'estoyt pas si terrible comme beaucoup de prescheurs le peignoient, & que jamais il ne luy refuseroit sa misericorde. Sur ce bon propos envoyerent querir ung homme de bien pour la confesser : & le lendemain vint le curé du lieu pour luy administrer le sainct sacrement qu'elle receut avecq tant de bonnes mynes que toutes les femmes de bien de ceste ville qui estoient presentes, pleuroyent de veoir sa devotion, louans Dieu qui par sa bonté avoyt eu pitié de ceste pauvre creature. Après faingnant de ne pouvoir plus menger, l'extreme unction par le curé luy fut apportée, par elle receue avec plusieurs bons signes, car à peyne pouoit elle avoir sa parolle comme l'on estimoit. Et demora ain sy bien long temps : & sembloyt que peu à peu elle perdist la veue, l'ouye & les autres sens; dont chacun se print à crier Jesus! à cause de la nuyct qui estoit prochaine & que les dames estoient de loing, se retirerent toutes. Et ain sy qu'elles fortoient de la maison on leur dist qu'elle estoit trespassee, & en disant leur *de profundis* pour elle s'en retournerent en leurs maisons. Le curé demanda au chantre où il vouldoyt qu'elle fust enterrée, lequel luy dist qu'elle avoyt ordonné d'estre enterrée au cimetiere, & qu'il seroyt bon de la y porter la nuyct. Ain sy fut ensepvelye ceste pauvre malheureuse par une chamberiere qui se gardoyt bien de

luy faire mal. Et depuis avecq belles torches fut portée jusques à la fosse que le chancre avoyt faict faire. Et quant le corps passa devant celles qui avoyent assisté à la mestre en unction, elles faillirent toutes de leurs maisons & accompagnerent jusques à la terre; & bientôt là laisserent femmes & prestres. Mais le chancre ne s'en alla pas, car incontinant qu'il veid la compaignye ung peu loing, avecq sa chamberiere desfouyrent sa fosse où il avoyt s'amyé plus vive que jamais; & l'envoya secretement en sa maison où il la tint longuement cachée.

Le mary qui la poursuivoit vint jusques à Bloys demander justice; & trouva qu'elle estoit morte & enterrée par l'estimation de toutes les dames de Bloys qui luy compterent la belle fin qu'elle avoyt faicte. Dont le bon homme fut bien joieux de croire que l'ame de sa femme estoit en paradis, & luy despeché d'un si meschant corps. Et avecq ce contentement retourna à Paris, où il se maria avecq une belle honneste jeune femme de bien & bonne mesnagiere, de laquelle il eut plusieurs enfans. Et demurerent ensemble quatorze ou quinze ans; mais à la fin la renommée qui ne peut rien celler le vint advertir que sa femme n'estoit pas morte, mais demouroit avecq ce meschant chancre, chose que le pauvre homme dissimulla tant qu'il peut, faingnant de rien sçavoir & desirant que ce fut ung mensonge.

Mais sa femme qui estoit saige en fut adverte; dont elle portoyt une si grande angoisse qu'elle en cuyda mourir d'ennuy. Et s'il eut esté possible sa conscience faulve eust volontiers dissimulé sa fortune, mais il luy fut impossible, car incontinent l'Eglise y voulut mettre ordre; & pour le premier les separa tous deux jusques ad ce que l'on sceut la verité de ce faict. Alors fut contrainct ce pauvre homme laisser la bonne pour pourchasser la mauvaïse : & vint à Bloys ung peu après que le Roy François premier fut Roy, auquel lieu il trouva la Roïne Claude & Madame la Regente devant lesquelles vint la plaincte; demandant celle qu'il eut bien voulu ne trouver point, mais force luy estoit dont il faisoit grande pitié à toute la compaignye. Et quant sa femme luy fut présentée elle voulut soustenir longuement que ce n'estoit point son mary, ce qu'il eut volontiers creu s'il eust peu. Elle plus marrye que honteuse luy dist qu'elle aymoît mieulx mourir que retourner avecq luy, dont il estoit très content. Mais les dames devant qui elle parloit si deshonnestement la condamnerent qu'elle retourneroit; & prescherent si bien ce chancre par force menasses qu'il fut contrainct de dire à sa layde amye qu'elle s'en retournaist avecq son mary & qu'il ne la vouloyt plus veoir. Ainsy chassée de tous costez se retira la pauvre malheureuse où elle debvoit mieulx

estre traictée de son mary qu'elle n'avoit merité.

Voila, mes dames, pourquoy je dictz que si le pauvre mary eut esté bien vigilant après sa femme il ne l'eut pas ainſy perdue, car la chose bien gardée est difficillement perdue, & l'abandon faict le larron. — C'est chose estrange, dist Hircan, comme l'amour est fort où il semble moins raisonnable. — J'ay ouy dire, dist Symontault, que l'on auroyt plus tost faict rompre deux mariages que separer l'amour d'un prestre & de sa chamberiere. — Je croy bien, dist Ennasuicte, car ceulx qui lyent les autres par mariage ſçavent ſi bien faire le neu que rien que la mort n'y peut mettre fin, & tiennent les docteurs que le langage ſpirituel est plus grand que nul autre; par conſequent auſſi l'amour ſpirituelle paſſe toutes les autres. — C'est une chose, dist Dagoucin, que je ne ſçauois pardonner aux dames d'habandonner ung mary honneſte ou ung amy pour ung prestre, quelque beau & honneſte que ſceut eſtre. — Je vous pryé, Dagoucin, dist Hircan, ne vous meſlez poinct de parler de noſtre mere ſaincte Eglise; mais croyez que c'eſt grand plaſir aux pauvres femmes crainctives & ſecrettes de pecher avecq ceulx qui les peuvent abſouldre, car il y en a qui ont plus de honte de confeſſer une chose que de la faire. — Vous parlez, dist Oifille, de celles qui n'ont poinct con-

gnoiffance de Dieu, & qui cuydent que les chofes fecrettes ne foient pas une fois revelées devant la compaignye celefte; mais je croy que ce n'eft pas pour chercher la confeffion qu'ilz cherchent les confeffeurs, car l'ennemy les a tellement aveuglez qu'elles regardent à s'arrefter au lieu qu'il leur femble le plus couvert & le plus fêur que de fe foucyer d'avoir abfolution du mal dont elles ne fe repentent poinct. — Comment repentir, dift Saffredent, mais s'eftiment plus fainctes que les autres femmes; & fûys fêur qu'il y en y a qui fe tiennent honorées de perfeverer en leur amityé. — Vous en parlez de forte, dift Oifille à Saffredent, qu'il femble que vous en fçachiez quelcune. Parquoy je vous prie que demain pour commancer la journée vous nous en veuillez dire ce que vous en fçavez, car voila déjà le dernier coup de vefpres qui fonnent, pour ce que noz religieux font partiz incontinant qu'ilz ont oy la dixiefme nouvelle & nous ont laiffé parachever noz debatz. En ce difant fe leva la compaignye : & arriverent à l'eglife où ilz trouverent qu'on les avoyt aétenduz. Et après avoir oy leurs vefpres fouppa la compaignye toute enfemble parlant de plufieurs beaulx comptes. Après foupper, felon leurs couftumes, s'en allerent ung peu esbattre au pré, & repoferent pour avoir le lendemain meilleure memoire.





SEPTIESME JOURNÉE.

En la septiesme Journée on devise
de ceus qui ont fait tout le
contraire de ce qu'ilz de-
voient ou vouloient.

PROLOGUE.

AU matin ne faillit madame Oisille de leur administrer la salutaire pasture qu'elle print en la lecture des actes & vertueux faictz des glorieux chevaliers & apostres de Jesu Christ selon sainct Luc, leur disant que ces comptes là debvoient estre suffisans pour desirer veoir ung tel temps & pleurer la difformité de cestuy cy envers cestuy là. Et quant elle eut suffisamment leu & exposé le commencement de ce digne livre, elle les pria d'aller à l'eglise en l'unyon que les apostres faisoient leur oraison, demandans à Dieu sa grace, laquelle n'est jamais refusée à ceulx qui en foy la requierent. Ceste opinion fut trouvée d'un chacun très bonne. Et arriverent à l'eglise ainsy que l'on commençoyt la messe du Sainct Esperit, qui sembloit chose venir à leur propos, qui leur feit oyr le ser-

vice en grand devotion. Et après allerent dîner ramentevans ceste vie apostolicque, en quoy ilz prindrent tel plaisir que quasi leur entreprinse estoit oblyée; de quoy s'advisa Nomerfide comme la plus jeune & leur dist : Madame Oisille nous a tant boutez en devotion que nous passons à l'heure accoustumée, de nous retirer pour nous preparer à racompter noz nouvelles. Sa parolle fut occasion de faire lever toute la compaignye; & après avoir bien demeuré en leurs chambres ne faillirent poinct se trouver au pré comme ilz avoient faict le jour de devant. Et quant ilz furent bien à leur aise, madame Oisille dist à Saffredent : Encor que je suis asseurée que vous ne direz rien à l'advantaige des femmes si est ce qu'il fault que je vous advise de dire la nouvelle que dès hier soir vous aviez presté. — Je proteste, ma dame, respondit Saffredent, que je n'acquerray poinct l'honneur de mesdisant pour dire verité, ny ne perdray poinct la grace des dames vertueuses pour racompter ce que les folles ont faict; car j'ay experimenté que c'est que d'estre eslongnée de leur veue; & si je l'eusse esté autant de leur bonne grace je ne fusse pas à ceste heure en vie. Et en ce disant tourna les oelz au contraire de celle qui estoit cause de son bien & de son mal, mais en regardant Ennasuicte la feyt aussi bien rougir que si ce eut esté à elle à qui le pro-

pos se fust adressé, si est ce qu'il n'en fut moins entendu du lieu où il desiroit estre oy. Madame Oisille l'assura qu'il povoyt dire verité librement aux despens de qui il apartiendrait. A l'heure commencea Saffredent, & dist.

SOIXANTE ET UNIESME NOUVELLE.

Un mary se reconcilie avec sa femme après qu'elle eut vescu quatorze ou quinze ans avec un chanoine d'Authun.

AUPRÈS de la ville d'Authun y avoyt une fort belle femme, grande, blanche & d'autant belle façon de vifage que j'en aye point veu. Et avoyt espoufé un très honneste homme qui sembloyt estre plus jeune qu'elle; lequel l'aymoyt & traictoynt tant bien qu'elle avoyt cause de s'en contanter. Peu de temps après qu'ilz furent mariez la mena en la ville d'Authun pour quelques affaires; & durant le temps que le mary pourchaffoyt la justice sa femme alloyt à l'eglise prier Dieu pour luy. Et tant frequenta ce lieu sainct que ung chanoine fort riche fut amoureux d'elle, & la poursuivynt si fort que la pauvre malheureuse s'accorda à luy, dont le mary n'avoyt nul soupçon & pensoyt plus à garder son bien que sa femme. Mais quant ce vint au departir & qu'il fallut retourner en la maison qui estoit loing de la dicte ville sept grandes lieues, ce ne fut sans ung trop grand regret. Mais le chanoine luy promist que souvent la iroyt visiter : ce qu'il feyt, feignant aller en quelque voiage où son chemyn

s'adressoyt tousjours par la maison de cest homme; qui ne fut pas si tost qu'il ne s'en apperceut, & y donna si bon ordre que quant le chanoyne y venoyt il n'y trouvoÿt plus sa femme, & la faisoÿt si bien cacher qu'il ne povoyt parler à elle. La femme congnoissant la jalousie de son mary ne feyt semblant qu'il luy despleust. Toutesfois se pensa qu'elle y donneroit ordre, car elle estimoit ung enfer perdre la vision de son Dieu. Ung jour que son mary estoit allé dehors de sa maison, empeschea si bien les chamberieres & varletz qu'elle demeura seule en sa maison. Incontinent prend ce qui luy estoit necessaire & sans autre compaignye que de sa folle amour qui la portoit, s'en alla de pied à Authun, où elle n'arriva pas si tard qu'elle ne fut recongneue de son chanoine qui la tint enfermée & cachée plus d'un an, quelques monitions & excommunications qu'en fit geôler son mary, lequel ne trouvant aultre remede en feyt la plainte à l'evesque qui avoyt ung archediacre autant homme de bien qu'il en fust poinct en France. Et luy mesmes chercha si diligemment en toutes les maisons des chanoines qu'il trouva celle que l'on tenoyt perdue, laquelle il mist en prison & condamna le chanoyne en grosse penitence. Le mary sçachant que sa femme estoÿt retournée par l'admonition du bon archediacre & de plusieurs gens de bien, fut content de la re-

prendre, avecq les sermens qu'elle luy feyt de vivre en temps advenir en femme de bien, ce que le bon homme creut volontiers pour la grande amour qu'il luy portoyt. Et la remena en sa maison, la traictant aussi honnestement que paravant, sinon qu'il luy bailla deux vieilles chamberieres qui jamais ne la laissoient seule que l'une des deux ne fust avecq elle. Mais quelque bonne chere que luy fist son mary, la meschante amour qu'elle portoyt au chanoyne luy faisoit estimer tout son repos en tourment; & combien qu'elle fust très belle femme & luy homme de bonne complexion, fort & puissant, si est ce qu'elle n'eut jamais enfans de luy, car son cueur estoit tousjours à sept lieues de son corps, ce qu'elle dissimuloyt si bien qu'il sembloit à son mary qu'elle eut oblyé tout le passé comme il avoyt faict de son costé. Mais la malice d'elle n'avoyt pas ceste opinion, car à l'heure qu'elle veid son mary mieulx l'aymant & moins la soupçonant, vat feindre d'estre malade; & continua si bien ceste faincte que son pauvre mary estoit en merveilleuse peyne, n'espargnant bien ne chose qu'il eut pour la secourir. Toutesfoys elle joua si bien son roolle que luy & tous ceulx de la maison la pensoient malade à l'extremité, & que peu à peu elle s'affoiblissoit; & voyant que son mary en estoit aussi marry qu'il en debvoit estre joieux, le pria qu'il luy pleust l'aucto-

ryser de faire son testament, ce qu'il feyt voluntiers en pleurant. Et elle ayant puissance de tester combien qu'elle n'eut enfans donna à son mary ce qu'elle luy povoyt donner, luy requerant pardon des fautes qu'elle luy avoyt faictes, après envoya querir le curé, se confessa, receut le saint Sacrement de l'autel tant devotement que chacun ploroit de veoir une si glorieuse fin. Et quant se vint le soir elle pria son mary de luy envoyer querir l'extreme unction & qu'elle s'affoiblissoit tant qu'elle avoit paour de ne la pouvoir recepvoyr vive. Son mary en grande dilligence la luy feit apporter par le curé; & elle qui la receut en grande humilité incitoit chacun à la louer. Quant elle eut faict tous ses beaulx misteres, elle dist à son mary que puisque Dieu luy avoyt faict la grace d'avoir prins tout ce que l'Eglise commande, elle sentoit sa conscience en si très grande paix qu'il luy prenoyt envye de s'y reposer ung petit, priant son mary de faire le semblable qui en avoyt bon besoing pour avoir tant pleuré & veillé avecq elle. Quant son mary s'en fut allé & tous ses varletz avecq luy deux pauvres vielles qui en sa santé l'avoient si longuement gardée ne se doubtons plus de la perdre sinon par mort, se vont très bien coucher à leur aise. Et quant elle les ouyt dormyr & ronfler bien hault, se leva toute en chemise & saillist hors de sa chambre,

escoutant si personne de ceans faisoit poinct de bruit. Mais quant elle fut asseurée de son baston, elle sceut très bien passer par ung petit huys d'un jardin qui ne fermoit poinct; & tant que la nuict dura toute en chemise & nudz piedz, feyt son voiage à Authun devers le sainct qui l'avoit gardée de morir. Mais pour ce que le chemin estoit long n'y peut aller tout d'une traicte que le jour ne la surprint. A l'heure regardant par tout le chemyn, advisa deux chevalcheurs qui couroient bien fort; & pensant que ce fust son mary qui la chercheast, se cacha tout le corps dedans ung maraiz & la teste entre les jongs; & son mary passant près d'elle disoit à ung sien serviteur comme ung homme desesperé : Ho ! la meschante ! qui eust pensé que soubz le manteau des sains sacremens de l'Eglise, l'on eut peu couvrir ung si villain & abominable cas. Le serviteur luy respondit : Puis que Judas prenant ung tel mourceau, ne craignit à trahir son maistre, ne trouvez poinct estrange la trahison d'une femme ? En ce disant passe oultre le mary ; & la femme demoura plus joyeuse entre les jongs de l'avoir trompé, qu'elle n'estoit en sa maison en ung bon liét en servitude. Le pauvre mary la cherchea par toute la ville d'Authun ; mais il sceut certainement qu'elle n'y estoit poinct entrée ; parquoy s'en retourna sur ses brisées, ne faisant que se complandre d'elle & de sa

grande perte ; ne la menaſſant poinct moins que de la mort s'il la trouvoit, dont elle n'avoit paour en ſon eſperit, non plus qu'elle ſentoit de froid en ſon corps, combien que le lieu & la ſaiſon meritoient de la faire repentir de ſon damnable voiage. Et qui ne ſçauroit comment le feu d'enfer eſchauffe ceulx qui en ſont rempliz, l'on debvroit eſtimer à merveilles comme ceſte pauvre femme ſaillant d'un liēt-bien chault, peut demeurer tout ung jour en ſi extreme froidure. Si ne perdit elle poinct le cuer ny l'aller, car incontinant que la nuyt fut venue reprint ſon chemyn ; & ainſy que l'on vouloit fermer la porte d'Authun y arriva ceſte pelerine, & ne faillit d'aller tout droict où demoroit ſon corps ſainct, qui fut tant eſmerveillé de ſa venue que à peyne povoyt il croire que ce fut elle. Mais quant il l'eut bien regardée & viſitée de tous coſtez trouva qu'elle avoit oz & chair, ce que ung eſprit n'a poinct ; & ainſy ſe aſſeura que ce n'eſtoit fantoſme, & dès l'heure furent ſi bien d'accord qu'elle demoura avecq luy quatorze ou quinze ans. Et ſi quelque temps elle fut cachée, à la fin elle perdit toute craincte, & qui pis eſt, print une telle gloire d'avoir ung tel amy qu'elle ſe meettoit à l'eglife devant la plus part des femmes de bien de la ville, tant d'officiers que aultres. Elle eut des enfans du chanoyne, & entre autres une fille qui fut mariée à un

riche marchand; & si gorgiasé à ses nopces que toutes les femmes de la ville en murmuroient très fort, mais n'avoient pas la puissance d'y mettre ordre. Or advint que en ce temps là la Royne Claude, femme du Roy François (1), passa par la ville d'Authun, ayant en sa compaignye madame la Regente mere du dict Roy & la duchesse d'Alençon sa fille. Vint une femme de chambre de la Royne nommée Perrette, qui trouva la dicte duchesse & luy dist : Ma dame, je vous supplie, escoutez moy & vous ferez oeuvre plus grande que d'aller oyr tout le service du jour. La duchesse s'arresta volontiers, sçachant que d'elle ne povoyt venir que tout bon conseil. Perrette luy alla raconter incontinent comme elle avoyt prins une petite fille pour luy ayder à savonner le linge de la Royne : & en luy demandant des nouvelles de la ville, luy compta la peyne que les femmes de bien avoyent de veoir ainsi aller devant elles la femme de ce chanoine, de laquelle luy compta une partie de sa vie. Tout soudain s'en alla la duchesse à la Royne & à madame la Regente, leur compter ceste histoire; qui sans autre forme de procès envoierent querir ceste pauvre malheureuse, laquelle ne se cachoit poinct, car elle avoyt changé sa honte en gloire d'estre dame de la maison d'un si

(1) Voir aux éclaircissements, note A.

riche homme. Et sans estre estonnée ny honteuse se vint presenter devant les dictes dames, lesquelles avoient si grande honte de sa hardiesse que soudain elles ne luy sceurent que dire. Mais après luy fait madame la Regente telles remonstrances qui deussent avoir faict pleurer une femme de bon entendement. Ce que poinct ne feyt ceste pauvre femme, mais d'une audace très grande leur dist : Je vous supplie, mes dames, que voulez garder que l'on ne touche poinct à mon honneur, car, Dieu mercy ! j'ay vescu avecq monsieur le chanoine si bien & si vertueusement qu'il n'y a personne vivant qui m'en sceut reprendre. Et s'il ne fault poinct que l'on pense que je vive contre la volonté de Dieu, car il y a trois ans qu'il ne me fut riens, & vivons aussi chastement & en aussy grande amour que deux beaulx petitz anges, sans que jamais entre nous deux y eut eu parolle ne volonté au contraire. Et qui nous separera fera grand peché, car le bon homme qui a bien près de quatre vingtz ans, ne vivra pas longuement sans moy qui en ay quarante cinq. Vous pouvez penser comme à l'heure les dames se peurent tenir ; & les remonstrances que chacun luy fait, voiant l'obstination qui n'estoit amollie pour parolles que l'on luy dist, pour l'age qu'elle eut, ne pour l'honorable compaignye. Et pour l'humillier plus fort envoierent querir le bon archediacre

d'Authun qui la condamna d'estre en prison ung an, au pain & à l'eau. Et les dames envoyerent querir son mary, lequel par leur bon exhortement fut contant de la reprendre après qu'elle auroyt faict sa penitence. Mais se voiant prisonniere & le chanoine delibéré de jamais ne la reprendre, mercyant les dames de ce qu'elles luy avoient gecté ung diable de dessus les espaulles, eut une si grande & si parfaicte contriçtion que son mary en lieu d'actendre le bout de l'an l'alla reprendre, & n'attendit pas quinze jours qu'il ne la vint demander à l'archediacre; & depuis ont vescu en bonne paix & amitié.

Voila, mes dames, comment les cheffes de sainct Pierre sont converties par les mauvais ministres en celles de Sathan, & si fortes à rompre que les sacremens qui chassent les diables des corps sont à ceulx cy les moiens de les faire plus longuement demeurer en leur conscience. Car les meilleures choses sont celles quant on en abuse dont l'on faict plus de maux. — Vrayement, dist Oisille, ceste femme estoit bien malheureuse, mais aussy fut elle bien pugnye de venir devant telz juges que les dames que vous avez nommées, car le regard seul de madame la Regente estoit de telle vertu qu'il n'y avoyt si femme de bien qui ne craignist de se trouver devant ses oeulz indigne de sa veue. Celle qui en estoit regardée doucement s'estimoit

meriter grand honneur, ſçachant que femmes autres que vertueufes ne povoyt cefte dame veoir de bon cueur. — Il feroit bon, dift Hircan, que l'on euf plus de craincte des oeilz d'une femme que du ſainct Sacrement, lequel s'il n'eſt receu en foy & charité eſt en condamnation eternelle(1). — Je vous prometz, dift Parlamente, que ceulx qui ne font poinct inſpirez de Dieu craignent plus les uiſſances temporelles que les ſpirituelles. Encores je croy que la pauvre creature ſe chaſtia plus par la priſon & l'opinion de ne plus veoir ſon chanoine qu'elle ne feyt pour remonſtrance qu'on luy eut ſceu faire. — Mais, dift Simontault, vous avez oblyé la principale cauſe qui la feyt retourner à ſon mary, c'eſt que le chanoine avoyt quatre vingtz ans, & ſon mary eſtoyt plus jeune qu'elle. Ainſy gaingna cefte bonne dame en tous ſes marchez; mais ſi le chanoine eut eſte jeune elle ne l'eut poinct voulu habandonner. Les enſeignemens des dames n'y euſſent pas eu plus de valleur que les ſacremens qu'elle avoyt prins. — Encores, ce dift No-merſide, me ſemble qu'elle faiſoit bien de ne confeſſer poinct ſon peché ſi aiſement, car

(1) Éd. de 1558 : *Si eſt il meilleur, diſt Hircan, que l'on ait plus de craincte du Saint Sacrement (le quel n'eſtant receu en foy & charité eſt en damnation eternelle) que des yeux d'une femme.*

ceste offense se doibt dire à Dieu humblement & la nyer fort & ferme devant les hommes, car encores qu'il soit vray à force de mentir & jurer on engendre quelque doubte à la verité. — Si est ce, dist Longarine, ung peché à grand peine peut estre si secret qu'il ne soit revellé sinon quant Dieu par sa misericorde le couvre dans ceulx qui pour l'amour de luy en ont vraye repentance. — Et que direz vous, dist Hircan, de celles qui n'ont pas plus tost faict une folye qu'elles ne la racomptent à quelcun? — Je la trouve bien estrange, respondit Longarine; & est signe que le peché ne leur desplaist pas; & comme je vous ay dict, celluy qui n'est couvert de la grace de Dieu ne se sçauroit nyer devant les hommes, & y en a maintes qui prenans plaisir à parler de telz propos s'est longuement couppee. — Je vous prie, dist Saffredent, si vous en sçavez quelcune, je vous donne ma place, & que nous la dictes. — Or escoutez doncques, dist Longarine.

SOIXANTE DEUXIESME NOUVELLE.

Une damoiselle faisant sous le nom d'une autre un conte à quelque grande dame, se coupa si lourdement que son honneur en demeura tellement taché que jamais elle ne le peut reparer.

Au temps du Roy François premier y avoyt une dame du sang roial (1), accompagnée d'honneur, de vertu & de beaulté & qui sçavoit bien dire ung compte & de bonne grace; & en rire aussy quant on luy en disoyt quelcun. Ceste dame estant en l'une de ses maisons, tous ses subgects & voisins la vindrent veoir, pour ce qu'elle estoit autant aymée que femme pourroit estre. Entre aultres vint une damoiselle qui escoutoit que chacun luy disoit tous les comptes qu'ilz pensoient pour luy faire passer le temps. Elle s'advifa qu'elle n'en feroyt moins que les aultres & luy dist : Madame, je voys faire ung beau compte, mais vous me promettez que vous n'en parlerez point. A l'heure luy dist : Madame, le compte est très veritable, je le prens sur ma conscience : c'est qu'il y avoyt une damoiselle maryée qui vivoyt avec son mary très honnestement,

(1) Voir aux éclaircissements, note B.

combien qu'il fut vieil & elle jeune. Ung gentil homme son voisin, voyant qu'elle avoyt espouzé ce viellard, fut amoureux d'elle & la pressa par plusieurs années, mais jamais il n'eut responce d'elle sinon telle que une femme de bien doit faire. Ung jour se pensa le gentil homme que s'il la povoyt trouver à son advantaige que par adventure elle ne luy seroyt si rigoureuse ; & après avoir longuement debattu avecq la craincte du danger où il se meettoit, l'amour qu'il avoyt à la damoiselle luy osta tellement la craincte qu'il se delibera de trouver le lieu & l'occasion. Et feyt si bon guet que ung matin ainſy que le gentil homme mary de ceste damoiselle s'en alloyt en quelque aultre de ses maisons, & partoit dès le poinct du jour pour le chault, le jeune folastre vint à la maison de ceste jeune damoiselle, laquelle il trouva dormant en son liêt ; & advisa que les chambrières s'en estoient allées dehors de la chambre. A l'heure sans avoir le sens de fermer la porte, s'en vint coucher tout houzé & esperonné dedans le liêt de la damoiselle ; & quant elle s'esveilla fut autant marrye qu'il estoyt possible. Mais quelques remonstrances qu'elle luy sceut faire, il la print par force, luy disant que si elle reveloit ceste affaire, il diroyt à tout le monde qu'elle l'avoyt envoyé querir, dont la damoiselle eut si grand paour qu'elle n'osa crier. Après arrivant quel-

ques des chamberieres, se leva hastivement. Et ne s'en fut personne aperceu, sinon l'esperon qui s'estoyt attaché au linceul de dessus l'emporta tout entier; & demeura la damoiselle toute nue sur son liêt. Et combien qu'elle feit le compte d'une aultre ne se peut garder de dire à la fin : Jamais femme ne fut si estonnée que moy quant je me trouvay toute nue. Alors la dame qui avoyt oy le compte sans rire, ne s'en peut tenir à ce dernier mot, en luy disant : Ad ce que je voys, vous en povez bien raconpter l'histoire. La pauvre damoiselle chercha ce qu'elle peut pour cuyder reparer son honneur, mais il estoit vollé desja si loing qu'elle ne le pavoit plus rappeler.

Je vous assure, mes dames, que si elle eut grand desplaisir à faire ung tel acte elle en eut voulu avoir perdu la memoire. Mais comme je vous ay dict, le peché seroyt plus tost descouvert par elle mesme qu'il ne pourroit estre sceu quant il n'est poinct couvert de la couverture que David dict rendre l'homme bien heureux. — En bonne foy, dist Ennasuiète, voyla la plus grande sottise dont je oy jamais parler, qui faisoit rire les autres à ses despens. — Je ne trouve poinct estrange, dist Parlemente, de quoy la parolle ensuiet le faict, car il est plus aisé à dire que à faire. — Dea, dist Geburon, quel peché avoyt elle faict? elle estoit endormye en son liêt, il la menassoit de mort

& de honte : Lucreſſe qui eſtoit tant louée en feyt bien aultant. — Il eſt vray, diſt Parlamente, je confeſſe qu'il n'y a ſi juſte à qui il ne puiſſe meſcheoir, mais quand on a prins grand deſplaiſir à l'œuvre l'on en prent auſſi à la memoire, pour laquelle effacer Lucreſſe ſe tua ; & ceſte ſotte a voulu faire rire les aultres. — Si ſemble il, diſt Nomerſide, qu'elle fut femme de bien, veu que par pluſieurs fois elle avoyt eſté priée & elle ne ſe voulut jamais conſentir. Tellement qu'il fallut que le gentil homme ſ'aydat de tromperie & de force pour la decepvoir. — Comment, diſt Parlamente, tenez vous une femme quiète de ſon honneur quant elle ſe laiſſe aller mais qu'elle ayt uſé deux ou trois foys de refuz ? Il y auroit doncques beaucoup de femmes de bien qui ſont eſtimées le contraire, car l'on en a aſſez veu qui ont longuement reſſuſé celluy où leur cuer ſ'eſtoyt adonné, les unes pour craincte de leur honneur, les aultres pour plus ardenment ſe faire aymer & eſtimer. Parquoy l'on ne doit poinct faire cas d'une femme ſi elle ne tient ferme juſques au bout. Et ſi ung homme reſuſe une belle fille eſtimerez vous grande vertu ? — Vrayment, diſt Oifille, ſi ung homme jeune & ſain uſoyt de ce reſſuz, je le trouveroys fort louable mais non moins difficile à croire. — Si en congnois je, diſt Dagoucin, qui ont reſuſé des adventures que tous les compaignons cher

choient. — Je vous prie, dist Longarine, que vous prenez ma place pour le nous raconter, mais souvenez vous qu'il faut icy dire verité. — Je vous prometçtz, dist Dagoucin, que je vous la diray si purement qu'il n'y aura nulle coulleur pour la desguiser.

SOIXANTE TROISIESME NOUVELLE.

Le refus qu'un gentil homme feit d'une aventure que tous ses compaignons cerchoient luy fut imputé à bien grande vertu; & sa femme l'en ayma & estima beaucoup plus qu'elle n'avoit fait.

EN la ville de Paris se trouverent quatre filles (1) dont les deux estoient sœurs, de si grande beaulté, jeunesse & frescheur qu'elles avoyent la presse de tous les amoureux. Mais ung gentil homme qui pour lois avoyt esté faict prevost de Paris par le Roy, voyant son maistre jeune & de l'aage pour desirer telle compaignye, practiqua si bien toutes les quatre que pensant chacune estre pour le Roy, s'accorderent à ce que le dict prevost voulut, qui estoit de se trouver ensemble en ung festin où il convya son maistre, auquel il compta l'entreprinse qui fut trouvée bonne du dict seigneur & de deux aultres bons personnages de la court; & s'accorderent tous troys d'avoir part au marché. Mais en cherchant le quatriesme compaignon va arriver

(1) Cette nouvelle manque dans l'édition de 1558, donnée par Boaisluau; elle a été publiée pour la première fois par Gruget en 1559. (Voir aux éclaircissements, note C.)

ung seigneur beau & honneste, plus jeune de dix ans que tous les autres, lequel fut convié en ce banquet. Lequel l'accepta de bon visage, combien que en son cueur il n'en eut aucune volonté : car d'un costé il avoyt une femme qui luy portoit de beaulx enfans dont il se contentoyt très fort, & vivoient en telle paix que pour rien il n'eut voulu qu'elle eut prins mauvais soupçon de luy ; d'autre part il estoit serviteur d'une des plus belles dames qui fut de son temps en France, laquelle il aymoît, estimoît tant que toutes les aultres luy sembloient laydes auprès d'elle ; en sorte que au commencement de sa jeunesse, & avant qu'il fut marié, n'estoit possible de luy faire veoir ne hanter autres femmes quelque beaulté qu'elles eussent ; & prenoyt plus de plaisir à veoir s'amie & de l'aymer parfaictement que de tout ce qu'il sceut avoir d'une aultre. Ce seigneur s'en vint à sa femme & luy dist en secretz l'entreprinse que son maistre faisoit ; & que de luy il aymoît autant morir que d'accomplir ce qu'il avoyt promis ; car tout ainsy que par collere n'y avoit homme vivant qu'il n'osast bien assaillir, aussy sans occasion par ung guet à pans aymeroit mieulx morir que de faire ung meurdre, si l'honneur ne le y contraingnoyt ; & pareillement sans une extrefme forcée d'amour qui est l'aveuglement des hommes vertueux, il aymeroit mieulx mourir que rompre son mariage à l'appetit

d'aultruy, dont sa femme l'ayma & estima plus que jamais n'avoit fait, voiant en une si grande jeunesse habiter tant d'honnesteté. Et en luy demandant comme il se pourroit excuser, veu que les princes trouvent souvent mauvais ceulx qui ne louent ce qu'ilz aiment. Mais il luy respondit : J'ay tousjours oy dire que le saige a le voiage ou une maladie en la manche pour s'en ayder à sa necessité. Parquoy j'ay delibéré de faindre quatre ou cinq jours devant estre fort malade : à quoy vostre contenance me pourra bien fort servir.—Voila, dist sa femme, une bonne & sainte ypocrisie. A quoy je ne faudray de vous servir de myne la plus triste dont je me pourray adviser ; car qui peut éviter l'offence de Dieu & l'ire du prince est bien heureux. Ainſy qu'ilz delibererent ilz feirent ; & fut le Roy fort marry d'entendre par la femme la maladie de son mary, laquelle ne dura gueres, car pour quelques affaires qui vindrent le Roy oblya son plaisir pour regarder à son devoir, & partyt de Paris. Or ung jour, ayant memoire de leur entreprinſe qui n'avoit esté mise à fin, dist à ce jeune seigneur : Nous sommes bien foz d'estre ainſy partiz si soudain ſans avoir veu les quatre filles que l'on nous avoit promises estre les plus belles de mon royaume. Le jeune seigneur luy respondit : Je ſuis bien aise dont vous y avez failly, car j'avois grand

paour, veu ma maladie que moy seul eusse failly à une si bonne aventure. A ces parolles ne s'aperceut jamais le Roy de la dissimulation de ce jeune seigneur, lequel depuis fut plus aymé de sa femme qu'il n'avoit jamais esté.

A l'heure se print à rire Parlemente & ne se peut tenir de dire : Encores il eust mieulx aymé sa femme, si ce eut esté pour l'amour d'elle seule. En quelque sorte que ce soyt il est très louable. — Il me semble, dist Hircan, que ce n'est pas grand louange à ung homme de garder chasteté pour l'amour de sa femme; car il y a tant de raisons que quasi il est contrainct : premierement Dieu luy commande, son serment le y oblige, & puis nature qui est foudre n'est point subiecte à tentation ou desir comme la necessité; mais l'amour libre que l'on porte à s'amy de laquelle on n'a point la jouissance ne autre contentement que le veoir & parler & bien souvent mauvaise responce, quant elle est si loyalle & ferme que pour nulle adventure qui puisse advenir on ne la peut changer, je dis que c'est une chasteté non seulement louable mais miraculeuse. — Ce n'est point de miracle, dist Oisille, car où le cueur s'adonne il n'est rien impossible au corps. — Non aux corps, dist Hircan, qui sont desja angelisez. Oisille luy respondit : Je n'entens point seulement parler de ceulx qui sont

par la grace de Dieu tout tranfumez en luy, mais des plus groffiers eſperitz que l'on voye ça bas entre les hommes. Et ſi vous y prenez garde, vous trouverez ceulx qui ont mys leur cueur & affection à chercher la perfection des ſciences, non ſeulement ont oblyé la volupté de la chair, mais les choſes les plus neceſſaires, comme le boire & le manger; car tant que l'ame eſt par affection dedans ſon corps, la chaire demeure comme infenſible; & de là vient que ceulx qui ayment femmes belles, honneſtes & vertueuſes ont tel contentement à les veoir & à les oyr parler; & ont l'eſperit ſi content que la chair eſt apaiſée de tous ſes deſirs. Et ceulx qui ne peuvent experimenter ce contentement ſont les charnelz qui trop enveloppez de leur graiſſe ne congnoiſſent s'ilz ont ame ou non. Mais quant le corps eſt ſubject à l'eſperit, il eſt quaſi infenſible aux imperfections de la chair, tellement que leur forte opinion les peult randre infenſibles. Et j'ai congneu ung gentil homme qui pour monſtrer avoir plus fort aymé ſa dame que nulle autre avoyt faiât preuve à tenir une chandelle avecq les dentz trois nuitz contre tous ſes compaignons: & regardant ſa dame, tint ſi ferme qu'il ſe bruſla juſques à l'oz, encores diſoyt il n'avoir point ſenty de mal. — Il me ſemble, diſt Geburon, que le diable dont il eſtoyt martyr en debvoyt faire ung ſainct Laurent, car il y en a

peu de qui le feu d'amour foyt si grand qu'il ne craigne celluy de la moindre bougye; & si une damoiselle m'avoyt laissé tant endurer pour elle, je demanderoys grande recompense ou j'en retirerois ma fantaisie.—

Vous voudriez doncques, dist Parlamente, avoir vostre heure après que vostre dame auroit eu la sienne, comme feyt ung gentil homme d'auprès de Valence en Espagne, duquel ung commandeur fort homme de bien m'a fait le compte? — Je vous prie, ma dame, dist Dagoucin, prenez ma place & le nous dictes, car je croy qu'il doibt estre bon.

— Par ce compte, dist Parlamente, mes dames, vous regarderez deux fois ce que vous voudrez refuser, & ne vous fier au temps present qu'il foyt tousjours ung; parquoy congnoissans sa mutation donnerez ordre à l'advenir.

SOIXANTE QUATRIESME NOUVELLE.

Après qu'une damoyfelle eut l'espace de cinq ou six ans experimenté l'amour que luy portoit ung gentil homme defirant en avoir plus grande preuve, le meit en tel defefpoir que s'estant rendu religieux ne le peut recouvrer quand elle voulut.

EN la cité de Valence y avoyt ung gentil homme qui par l'espace de cinq ou six ans avoyt aymé une dame si parfaictement que l'honneur & la conscience de l'un & de l'autre n'y estoient poinct blessés, car son intention estoit de l'avoir pour femme; ce qui estoit chose fort raisonnable, car il estoit beau, riche & de bonne maison. Et si ne s'estoit poinct mis en son service sans premierement avoir sceu son intention qui estoit de s'accorder à mariage par la volonté de ses amys, lesquels estans assemblez pour cest effect trouverent le mariage fort raisonnable par ainſy que la fille y eut bonne volonté; mais elle, ou cuydant trouver mieulx, ou voulant diffimuller l'amour qu'elle luy avoyt portée, trouva quelque difficulté, tellement que la compaignyeassemblée se departyt non sans regret; & qu'elle n'y avoyt peu mettre quelque bonne conclusion, congnoissant le

party d'un costé & d'autre fort raisonnable; mais sur tout fut ennuyé le pauvre gentil homme qui eut porté son mal patiemment s'il eut pensé que la faulte fut venue des parens & non d'elle. Et congnoissant la verité dont la creance luy causoyt plus de mal que la mort, sans parler à s'amy ne à aultre se retira en sa maison. Et après avoir donné quelque ordre à ses affaires s'en alla en ung lieu solitaire, où il myst peyne d'oblyer ceste amityé, & la convertit entierement en celle de Nostre Seigneur, à laquelle il estoit plus obligé. Et durant ce temps là il n'eut aucunes nouvelles de sa dame ne de ses parens; par quoy print resolution puisqu'il avoyt failly à la vie la plus heureuse qu'il pouvoyt esperer, de prendre & choisir la plus austere & desagreable qu'il pourroyt ymaginer. Et avecq ceste triste pensée qui se povoyt nommer desespoir, s'en alla randre religieux en ung monastere de Saint François, non loing de plusieurs de ses parens, lesquels entendans sa desesperance, feirent tout leur effort d'empescher sa deliberation; mais elle estoit si très fermement fondée en son cuer qu'il n'y eut ordre de l'en divertir. Toutesfoys congnoissans dont son mal estoit venu penserent de chercher la medecine & allerent devers celle qui estoit cause de ceste soubdaine devotion. Laquelle fort estonnée & marrye de cest inconvenient, ne pensant que son refus pour quelque temps

luy servist feulement d'experimenter sa bonne
volunté & non de le perdre pour jamais dont
elle voyoit le danger evident, luy envoya
une epistre, laquelle mal traduiète dict ainſy :

Pour ce qu'amour s'il n'est bien esprouvé
Ferme & loial ne peut estre approuvé,
J'ay bien voulu par le temps esprouver
Ce que j'ay tant desiré de trouver :
C'est ung mary remply d'amour parfaict
Qui par le temps ne peut estre desfaict.
Cela me feyt requerir mes parens
De retarder pour ung ou pour deux ans
Ce grand lien qui jusques à la mort dure,
Qui a plusieurs fois engendré peyne dure.
Je ne feis pas de vous avoir refus,
Certes jamais de tel vouloir ne fuz :
Car oncques nul que vous ne sceuz aymer,
Ny pour mary & seigneur estimer.
O quel malheur! amy, j'ay entendu
Que sans parler à nulluy t'es rendu
En ung couvent & vie trop austere
Dont le regret me garde de me taire,
Et me contrainct de changer mon office,
Faisant celluy dont as usé sans vice
C'est requerir celluy dont fuz requise,
Et d'acquérir celluy dont fuz acquise.
Or doncques, amy, la vie de ma vie,
Lequel perdant n'ay plus de vivre envie,
Las! plaife toy vers moy tes oeilz tourner
Et du chemyn où tu es retourner.
Laisse le gris & son austerité;
Viens recevoir ceste felicité
Qui tant de foy par toy fut desirée.
Le temps ne l'a deffaicté ou emportée :
C'est pour toy seul que gardée me suis
Et sans lequel plus vivre je ne puy.

Retourne doncq, veuille t'amyé croyre,
 Rafreichiffant la plaifante memoire
 Du temps paflé par un fainct mariage.
 Croy moy, amy, & non poinct ton courage,
 Et foyz feur que oncques ne penfay
 De faire rien ou tu fuflé offenfé,
 Mais efperois te rendre contenté
 Après t'avoir bien expérimenté.
 Or ay je faiét de toy l'experience :
 Ta fermeté, ta foy, ta patience
 Et ton amour font congneuz clairement
 Qui m'ont acquife à toy entierement.
 Viens doncques, amy, prendre ce qui es tien :
 Je fuis à toy, fois doncques du tout myen.

Ceste epiftre, portée par ung sien amy
 avecq toutes les remonftrances qu'il fut poffi-
 ble de faire, fut receue & leue du gentil
 homme cordelier avecq une contenance tant
 trifte, accompagnée de foufpirs & de larmes,
 qu'il fembloyt qu'il vouloit noyer & brusler
 ceste pauvre epiftre, à laquelle ne feyt nulle
 refponce, finon dire au meffagier que la mor-
 tification de fa paffion extreme luy avoyt
 coufté fi cher qu'elle luy avoyt ofté la vo-
 lunté de vivre & la craincte de morir; par
 quoy requeroyt celle qui en eftoyt l'occa-
 fion, puisqu'elle ne l'avoyt pas voulu contan-
 ter en la paffion de fes grands defirs, qu'elle
 ne le voulut tormenter à l'heure qu'il en
 eftoyt dehors, mais fe contanter du mal paflé,
 auquel il ne peut trouver remede que de
 choifir une vie fi afpre que la continuelle
 penitence luy faiét oblir fa douleur. Et à

force de jeunes & disciplines affoiblir tant son corps que la memoire de la mort luy foyt pour souveraine consolation. Et que surtout il la pryoit qu'il n'eut jamais nouvelle d'elle, car la memoire de son nom seullement luy estoit ung importable purgatoire. Le gentil homme retourna avecq ceste triste responce & en feyt le rapport à celle qui ne le peut entendre sans l'importable regret. Mais amour qui ne veult permeître l'esperit faillir jusques à l'extremité, luy meist en fantaisie que si elle le povoit veoir que la veue & la parolle auroient plus de force que n'avoit eu l'escriture; par quoy avecq son pere & ses plus proches parens, s'en allerent au monastere où il demeuroyt, n'ayant rien laissé en sa boueste qui peust servir à sa beaulté, se confiant que s'il la povoyt une foys regarder & ouyr que impossible estoit que le feu tant longuement continué en leurs cueurs ne se ralumast plus fort que devant. Ainsy entrant au monastere, sur la fin de vespres, le feit appeller en une chappelle dedans le cloistre. Luy qui ne sçavoit qui le demandoit, s'en alla ignoramment à la plus forte bataille où jamais avoyt esté. Et à l'heure qu'elle le veid tant palle & desfaiët que à peyne le peut elle recongnoistre, neantmoins remply d'une grace non moins amyable que auparavant, l'amour la contraingnit d'avancer ses bras pour le cuyder embrasser; & la pitié de le

veoir en tel estat luy feit tellement affoiblir le cuer qu'elle tomba esvanouye. Mais le pauvre religieux qui n'estoit destitué de la charité fraternele, la releva & assist dedans ung siege de la chapelle. Et luy qui n'avoit moins de besoing de secours, faignit ignorer sa passion en fortifiant son cuer en l'amour de son Dieu contre les occasions qu'il voyoit presentes, tellement qu'il sembloit à sa contenance ignorer ce qu'il voyoit. Elle revenue de sa foiblesse, tournant ses oeilz tant beaulx & piteulx vers luy, qui estoient suffisans de faire amolir un rocher, commença à luy dire tous les propos qu'elle pensoyt dignes de le retirer du lieu où il estoit. A quoy respondit le plus vertueusement qu'il luy estoit possible; mais à la fin feyt tant le pauvre religieux que son cuer s'amollissoyt par l'abondance des larmes de s'amyce comme celluy qui voyoit Amour, ce dur archer dont tant longuement il avoyt porté la douleur, ayant sa fleche dorée preste à luy faire nouvelle & plus mortelle playe, s'enfuyt de devant l'amour & l'amyce, comme n'ayant autre pouvoir que parfouyr. Et quant il fut dans sa chambre enfermé, ne la voullant laisser aller sans quelque resolution luy vat escrire trois motz en espagnol que j'ay trouvé de si bonne substance que je ne les ay voulu traduire pour en diminuer leur grace, lesquelz luy envoia par ung petit novice qui la trouva encores

en la chapelle, si defesperée, que s'il eut esté licite de se rendre cordeliere elle y fut demourée ; mais en voiant l'escripture : *Volvete don venefli, anima mia, que en las tristas vidas es la mia*, pensa bien que toute esperance luy estoit faillye ; & se delibera de croire le conseil de luy & de ses amys, & s'en retourna en sa maison mener une vie aussi melancolic que comme son amy la mena austere en la religion.

Vous voyez, mes dames, quelle vengeance le gentil homme feyt à sa rude amye qui en le pensant experimenter, le defespera de sorte que quant elle le voulut elle ne le peut recouvrer. — J'ay regret, dist Nomerfide, qu'il ne laissa son habit pour l'aller espouser ; je croy que ce eut esté ung parfaict mariage. Il ne l'estimera moins facheux que une autre religion ; & luy qui estoit tant affoibly de jeusnes & d'abstinences craingnoyt de prendre une telle charge qui dure toute la vie. — Il me semble, dist Hircan, qu'elle faisoit tort à ung homme si foible de le tanter de mariage ; car c'est trop pour le plus fort homme du monde, mais si elle luy eust tenu propos d'amityé sans l'obligation que de volunté il n'y a corde qui n'eust esté desnouée. Et veu que pour l'oster de purgatoire elle luy offroyt ung enfer, je dis qu'il eut grande raison de la refuser & luy faire sentir l'ennuy qu'il avoyt porté de son refus. — Par ma foy,

dist Ennasuiète, il y en a beaucoup qui pour
cuyder mieulx faire que les aultres font pis
ou bien le rebours de ce qu'ilz veulent. —
Vrayement, dist Geburon, combien que ce
ne foyt à propos, vous me faictes fouvenir
d'une qui faisoit le contraire de ce qu'elle
vouloit, dont il vint ung grand tumulte à
l'eglise Saint Jehan de Lyon. — Je vous
prie, dist Parlamente, prenez ma place & le
nous racomptez. — Mon compte, dist Gebu-
ron, ne fera pas long ne si piteux que celui
de Parlamente.

SOIXANTE CINQUIESME NOUVELLE.

La fausseté d'un miracle que les prestres Sainct Jehan de Lyon vouloient cacher fut decouverte par la connoissance de la sottise d'une vieille.

EN l'eglise Sainct Jehan de Lyon (1) y a une chappelle fort obscure, & dedans ung sepulcre faict de pierre à grans personages eslevez comme le vif; & sont à l'entour du sepulcre plusieurs hommes d'armes couchés. Ung jour ung fouldart se pourmenant dans l'eglise au temps d'esté qui faict grand chault, luy print envye de dormyr. Et regardant ceste chappelle obscure & fresche, pensa d'aller garder le sepulcre en dormant comme les aultres, auprès desquels il se coucha. Or advint il que une bonne vieille fort devote arriva au plus fort de son sommeil, & après qu'elle eut dict ses devotions, tenant une chandelle ardante en sa main, la voulut attacher au sepulcre. Et trouvant le plus près d'icelluy cest homme endormy, la luy voulut mettre au front, pensant qu'il fut de pierre. Mais la cire ne peut tenir contre la pierre; la bonne dame qui pensoyt que ce fust à cause de la froideure de l'ymage, luy vat mettre le

(1) Voir aux éclaircissements, note D.

feu contre le front pour y faire tenir sa bougye. Mais l'ymage qui n'estoit insensible commença à crier ; dont la bonne femme eut si grand paour que comme toute hors du sens se print à cryer miracle , tant que tous ceulx qui estoient dedans l'eglise coururent les ungs à sonner les cloches, les autres à veoir le miracle. Et la bonne femme les mena veoir l'ymaige qui estoit remue ; qui donna occasion à plusieurs de rire, mais les plusieurs ne s'en pouvoient contanter, car ilz avoient bien deliberé de faire valloir ce sepulcre & en tirer autant d'argent que du crucifix qui est sur leur peupistre, lequel on dict avoir parlé, mais la comedie print fin pour la congnoissance de la sottize d'une femme (1).

Si chacun congnoissoit quelles sont leurs sottises elles ne seroient pas estimées saintes ny leurs miracles verité. Vous priant, mes dames, dorenavant regarder à quelz saintz vous baillerez voz chandelles. — C'est grande chose, dist Hircan, que en quelque sorte que ce soit il fault tousjours que les femmes facent mal. — Est ce mal fait, dist Nomerfide, de porter des chandelles au sepulcre ? — Ouy, dist Hircan, quant on met le feu contre le

(1) Dans l'édition de 1553 toute cette fin de la nouvelle & l'épilogue entier ont été supprimés. Cl. Gruget, dans l'édition de 1569 a rétabli l'épilogue ; toutefois il ne fait pas mention du crucifix qui avait parlé.

front aux hommes, car nul bien ne se doit dire bien s'il est fait avecq mal. — Pensez que la pauvre femme cuydoit avoir fait un beau présent à Dieu d'une petite chandelle. Ce dist madame Oisille : Je ne regarde point la valeur du présent mais le cuer qui le presente. Peut estre que ceste bonne femme avoyt plus d'amour à Dieu que ceulx qui donnent les grandz torches, car, comme dist l'Evangile, elle donnoyt de sa necessité. — Si ne croy je pas, dist Saffredent, que Dieu qui est souveraine sagesse peut avoir agreable la sottise des femmes; car nonobstant que la simplicité luy plaise, je voy par escripture qu'il desprise l'ignorant. Et s'il commande d'estre simple comme la coulombe, il ne commande moins d'estre comme le serpent. — Quant est de moy, dist Oisille, je n'estime point ignorante celle qui porte devant Dieu sa chandelle, ou cierge ardent, comme faisant amende honorable, les genoulx en terre & la torche au poing devant son souverain Seigneur, auquel confesse sa damnacion, demandant en ferme esperance la misericorde & salut. — Pleut à Dieu, dist Dagoucin, que chacun l'entendist aussi bien que vous; mais je croy que ces pauvres sottes ne le font pas à ceste intention. Oisille leur respondit : Celles qui moins en savent parler sont celles qui ont plus de sentiment de l'amour & volonté de Dieu; parquoy ne fault juger que

foy mesmes. Ennasuicte en riant luy dist :
Ce n'est pas chose estrange que d'avoir faict
paour à ung varlet qui dormoyt, car aussi
basses femmes qu'elle ont bien faict paour à
de bien grands princes sans leur mettre le
feu au front. — Je suis seur, dist Geburon,
que vous en sçavez quelque histoire que
vous voulez raconter. Parquoy vous tien-
drez mon lieu, s'il vous plaist. — Le compte
ne sera pas long, dist Ennasuicte, mais si je
le povois représenter tel que advint, vous
n'aurez point envye de pleurer.

SOIXANTE SIXIESME NOUVELLE.

Monsieur de Vendome & la princesse de Navarre reposans ensemble furent une après dinée surpris par une vieille chambriere pour un protbonotaire & une damoiselle qu'elle doutoit se porter quelque amitié. Et par ceste belle justice fut déclaré aux estrangers ce que les plus privez ignoroient.

L'ANNÉE que monsieur de Vendosme espousa la princesse de Navarre (1), après avoir festoyé à Vendosme, les Roy & Royne leur pere & mere, s'en allerent en Guyenne avecq eulx, & passans par la maison d'un gentil homme où il y avoyt beaucoup d'honnestes & belles dames, danserent si longuement avecq la bonne compaignye que les deux nouveaulx mariez se trouverent lassez, qui les feit retirer en leur chambre ; & tous vestuz se mirent sur leur liêt où ilz s'endormirent, les portes & fenestres fermées, sans que nul demourast avecq eulx. Mais au plus fort de leur sommeil, ouyrent ouvrir leur porte par dehors, & en tirant le rideau regarda le dict seigneur qui ce povoyt estre,

(1) Cette nouvelle ne se trouve pas dans l'édition de 1558 ; elle a été publiée pour la première fois par Claude Gruget en 1559. (Voir aux éclaircissements, note E.)

doubtant que ce fut quelcun de ses amys qui le voulsist surprendre. Mais il veid entrer une grande vielle chamberiere qui alla tout droict à leur liét ; & pour l'obscurité de la chambre ne les povoyt congnoistre. Mais les entre-voyant bien près l'un de l'autre se print à cryer : Meschante, villaine, infame que tu es, il y a long temps que je t'ay soupçonnée telle, mais ne le povant prouver l'ay esté dire à ma maistresse. A ceste heure est ta villenye si congneue que je ne suis poinct deliberée de la dissimuller. Et toy, villain apostat, qui a pourchassé en ceste maison une telle honte, de meître à mal ceste pauvre garse, si ce n'estoit pour la craincte de Dieu je t'assomerois de coups là où tu es. Lyeve toy, de par le diable, lieve toy, car encores semble il que tu n'as poinct de honte. Monsieur de Vendosme & madame la princesse, pour faire durer le propos plus longuement, se cachoient le vifaige l'un contre l'autre, rians si très fort que l'on ne povoyt dire mot. Mais la chamberiere voyant que pour ses menasses ne se vouloient lever, s'approcha plus près pour les tirer par les bras. A l'heure, elle congneut tant aux vifaiges que aux habillemens que ce n'estoit poinct ce qu'elle cherchoit. Et en les recongnoissant se gecta à genoulx, les suppliant luy pardonner la faulte qu'elle avoyt faicte de leur oster leur repos. Mais monsieur de Vendosme, non contant d'en sçavoir si peu, se

leva incontinant, & pria la vielle de luy dire pour qui elle les avoyt prins? ce que foubdain ne voulut dire, mais en fin après avoir prins son ferment de ne jamais le reveler, luy declara que c'estoit une damoiselle de ceans dont ung prothonotaire (1) estoit amoureux; & que long temps elle y avoyt faict le guet, pour ce qu'il luy desplaisoyt que sa maistresse se confiait en ung homme qui luy pourchassoyt ceste honte. Ainsy laissa les prince & princesse enfermez comme elle les avoyt trouvez, qui furent long temps à rire de leur adventure. Et combien qu'ilz ayent racompté l'histoire, si est ce que jamais ne voulurent nommer personne à qui elle touchast.

Voila, mes dames, comme la bonne dame cuydant faire une belle justice declara aux princes estrangers ce que jamais les varletz privez de la maison n'avoient entendu. — Je me doubte bien, dist Parlamente, en quelle maison c'est, & qui est le prothonotaire, car il a gouverné desja assez de maisons de dames: & quant il ne peut avoir la grace de la maistresse, il ne fault poinct de l'avoir de l'une des damoiselles; mais au demorant il est honneste & homme de bien. — Pourquoi diêtes vous au demurant, dist Hircan, veu que c'est l'acte qu'il face dont je l'estime autant

(1) Voir aux éclaircissements, note F.

homme de bien? Parlamente luy respondit : Je voy bien que vous congnoissez la malladye & le patient, & que s'il avoyt besoing d'excuse vous ne luy fauldriez d'avocat; mais si est ce que je ne me vouldroys fier en la maniere d'un homme qui n'a sceu conduire la sienne sans que les chamberieres en eussent congnoissance. — Et pensez vous, dist Nomerfide, que les hommes se soucient que l'on le sçache, mais qu'ilz viennent à leur fin? Croiez quant nul n'en parleroit que eulx mesmes, encores faudroyt il qu'il fust sceu. Hircan leur dist en collere : Il n'est pas besoing que les hommes ayent dict tout ce qu'ilz sçavent. Mais elle rougissant luy respondit : Peut estre qu'ilz ne diroient chose à leur advantage. — Il semble, à vous oyr parler, dist Symontault, que les hommes prennent plaisir à oyr mal dire des femmes, & fuyz sœur que vous me tenez de ce nombre là. Parquoy j'ay grande envye d'en dire bien d'une afin de n'estre de tous les autres tenuz pour mesdisant. — Je vous donne ma place, dist Ennasuiète, vous priant de contraindre vostre naturel pour faire vostre debvoir à nostre honneur. A l'heure Simontault commença : Ce n'est chose si nouvelle, mesdames, d'oyr dire de vous quelque acte vertueulx qui me semble debvoir estre telle, mais plus tost escript en lettres d'or, afin de servir aux femmes d'exemple & aux hommes

d'admiration. Voyant en fexe fragile ce que la fragillité refuse, c'est l'occasion qui me fera raconter ce que j'ay ouy dire au capitaine Robertval & à plusieurs de sa compaignye.

SOIXANTE SEPTIESME NOUVELLE.

*Une pauvre femme pour sauver la vie de son mary
basarda la sienne; & ne l'abandonna jusqu'à la
mort.*

C'EST que faisant le dict Robertval ung voiage sur la mer (1), duquel il estoit chef par le commandement du Roy son maître, en l'isle de Canadas; auquel lieu avoit deliberé, si l'air du païs eut esté commode, de demeurer & faire villes & chasteaulx; en quoy il fit tel commencement que chacun peut sçavoir. Et pour habiter le pays de chrestiens mena avecq luy de toutes fortes d'artisans, entre lesquelz y avoit ung homme qui fut si malheureux qu'il trahit son maître & le mist en dangier d'estre prins des gens du pays. Mais Dieu voulut que son entreprise fut si tost congneue qu'elle ne peut nuyre au cappitaine Robertval, lequel feit prendre ce meschant traistre, le voulant pugnir comme il l'avoit mérité; ce qui eut esté fait sans sa femme qui avoit suivy son mary par les perilz de la mer; & ne le voulut habandonner à la mort, mais avecq force larmes feit tant avecq le cappitaine & toute la compaignie, que tant pour la pitié d'icelle

(1) Voir aux éclaircissements, note G.

que pour le service qu'elle leur avoyt faict, luy accorda sa requeste, qui fut telle que le mary & la femme furent laissez en une petite isle, sur la mer, où il n'abitoit que bestes faulvaiges; & leur fut permis de porter avecq eulx ce dont ilz avoient necessité. Les pauvres gens se trouvant tous seulz en la compaignye des bestes faulvaiges & cruelles, n'eurent recours que à Dieu seul qui avoyt esté toujours le ferme espoir de ceste pauvre femme. Et comme celle qui avoyt toute consolation en Dieu, porta pour sa faulve garde, norriture & consolation le Nouveau Testament, lequel elle lifoyt incessamment. Et au demourant avecq son mary meettoit peine d'accoustrer ung petit logis le mieulx qu'il leur estoit possible: & quant les lyons & aultres bestes en aprochoient pour les devorer, le mary avecq sa harquebuze, & elle avecq des pierres se defendoient si bien que non seulement les bestes ne les osoient approcher, mais bien souvent en tuerent de très bonnes à manger; ainzy avecq telles chairs & les herbes du pais vesquirent quelque temps, quant le pain leur fut failly. A la longue le mary ne peut porter telle norriture; & à cause des eaues qu'ilz buvoyent, devint si enflé que en peu de temps il morut, n'ayant service ne consolation que de sa femme laquelle le servoyt de medecin & de confesseur; en sorte qu'il passa joieusement de ce desert en la celeste

patrie. Et la pauvre femme demeurée feulle, l'enterra le plus profond en terre qu'il fut possible; si est ce que les bestes en eurent incontinant le sentyment, qui vindrent pour manger la charogne. Mais la pauvre femme en sa petite maisonnette, de coups de harquebouze defendoyt que la chair de son mary n'eust tel sepulcre. Ainsy vivant quant au corps de vie bestiale, & quant à l'esperit de vie angelique, passoyt son temps en lectures, contemplations, prieres & oraisons, ayant ung esperit joieux & content, dedans ung corps emmaigry & demy mort, mais celluy qui n'habandonne jamais les siens, et qui au desespoir des autres monstre sa puissance, ne permist que la vertu qu'il avoyt mis en ceste femme fut ignorée des hommes, mais voulut qu'elle fut congneue à sa gloire : & feyt que au bout de quelque temps ung des navires de ceste armée passant devant ceste isle, les gens qui estoient devant adviserent quelque fumée qui leur feit souvenir de ceulx qui y avoient esté laissez, & delibererent d'aller veoir ce que Dieu en avoyt faict. La pauvre femme, voiant approcher le navire, se tira au bort de la mer, auquel lieu la trouverent à leur arrivée. Et après en avoir rendu louange à Dieu les mena en sa pauvre maisonnette, & leur monstra de quoy elle vivoit durant sa demeure; ce que leur eust esté incroyable sans la congnoissance qu'ilz avoient

que Dieu est puissant de nourrir en ung desert ses serviteurs, comme aux plus grandz festins du monde. Et ne povant demeurer en tel lieu emmenerent la pauvre femme avecq eulx droict à la Rochelle, où après ung navigage ilz arriverent. Et quand ilz eurent faict entendre aux habitans la fidelité & persévérance de ceste femme, elle fut receue à grand honneur de toutes les dames qui voluntiers luy baillèrent leurs filles pour apprendre à lire & à escrire. Et à cest honneste mestier là gaigna le surplus de sa vie, n'ayant autre desir que d'exhorter ung chacun à l'amour & confiance de Nostre Seigneur, se proposant pour exemple la grande miséricorde dont il avoyt usé envers elle.

A ceste heure, mes dames, ne povez vous pas dire que je ne loue bien les vertuz que Dieu a mises en vous, lesquelles se monstrent plus grandes que le subject est plus infime? — Mais ne sommes pas marries, dist Oisille, dont vous louez les graces de Nostre Seigneur, car à dire vray toute vertu vient de luy; mais il fault passer condamnation que ausly peu favorise l'homme à l'ouvrage de Dieu que la femme, car ne l'un ne l'autre par son coeur & son vouloir ne faict rien que planter (1) & Dieu seul donne l'accroissement. —

(1) Ms. 7576², éd. de 1558 : *car l'un & l'autre par son courir ny par son vouloir ne fait rien que planter, &c.*

Si vous avez bien veu l'Eſcripture, diſt Saffredent, Sainct Pol diſt que Apollo a planté & qu'il a arrouſé; mais il ne parle point que les femmes ayent mis les mains à l'ouvrage de Dieu. — Vous voudriez fuyvre, diſt Parlamente, l'opinion des mauvais hommes qui prennent ung paſſaige de l'Eſcripture pour eulx & laiſſent celluy qui leur eſt contraire. Si vous avez leu Sainct Pol juſques au bout, vous trouverez qu'il ſe recommande aux dames qui ont beaucoup labouré avecq luy en l'Evangile. — Quoy qu'il ayt, diſt Longarine, ceſte femme eſt bien digne de louange, tant pour l'amour qu'elle a porté à ſon mary pour lequel elle a hazardé ſa vie, que pour la foy qu'elle a eu à Dieu, lequel, comme nous voyons, ne l'a pas habandonnée. — Je croy, diſt Ennaſuiète, quant au premier il n'y a femme icy qui n'en vouluſt faire autant pour faulver la vie de ſon mary. — Je croy, diſt Parlamente, qu'il y a des mariz qui ſont ſi beſtes que celles qui vivent avecq eulx ne doibvent point trouver eſtrange de vivre avecq leurs ſemblables. Ennaſuiète ne ſe peut tenir de dire, comme prenant le propos pour elle : Mais que les beſtes ne me mordent point, leur compaignye m'eſt plus plaiſante que des hommes qui ſont colleres & inſupportables. Mais je fuyvrai mon propos que ſi mon mary eſtoit en tel dangier je ne l'habandonnerois pour morir. — Gardez vous,

dist Nomerfide, de l'aymer tant : trop d'amour trompe & luy & vous, car partout il y a le moien : & par faulte d'estre bien entendu souvent engendre hayne par amour. — Il me semble, dist Simontault, que vous n'avez poinct mené ce propos si avant sans le confirmer de quelque exemple. Parquoy si vous en sçavez, je vous donne ma place pour le dire. — Or doncques, dist Nomerfide, selon ma coustume je vous le diray court & joiculx.

SOIXANTE HUICTIESME NOUVELLE.

La femme d'un apothicaire voyant que son mary ne faisoit pas grand compte d'elle, pour en estre mieux aimée pratiqua le conseil qu'il avoit donné à une sienne commere malade de mesme maladie qu'elle, dont elle ne se trouva si bien qu'elle, & s'engendra hayne pour amour.

EN la ville de Pau en Bearn, eust ung apothicaire que l'on nommoit maître Estienne, lequel avoyt espousé une femme bonne mesnagiere & de bien ; & assez belle pour le contenter. Mais ainſy qu'il gouſtoyt de differentes drogues, auſſy faiſoyt il de differentes femmes pour ſçavoir mieulx parler de toutes complexions ; dont ſa femme eſtoit tant tormentée qu'elle perdoyt toute patience, car il ne tenoyt compte d'elle ſinon la ſemaine ſaincte par penitence. Ung jour eſtant l'apothicaire en ſa boutique, & ſa femme cachée derriere luy eſcoutant ce qu'il diſoyt, vint une femme commere de ceſt apothicaire frappée de meſme maladye comme ſa femme, laquelle ſouſpirant diſt à l'apothicaire : Helas, mon compere, mon amy, je ſuis la plus malheureuſe femme du monde, car j'ayme mon mary plus que moy meſme, & ne faietz que

penſer à le ſervir & obeyr ; mais tout mon labour eſt perdu pour ce qu'il ayme mieulx la plus meſchante, plus orde & ſalle de la ville que moy. Et je vous prie, mon compere, ſi vous ſçavez poinct quelque drogue qui luy peut changer ſa complexion m'en vouloir bailler, car ſi je ſuys bien traitée de luy je vous aſſeure de le vous randre de tout mon pouvoir. L'apothicaire pour la conſoler, luy diſt qu'il ſçavoit d'une pouldre que ſi elle en donnoyt avecq ung bouillon ou une roſtie, comme pouldre de duc, à ſon mary, il luy feroyt la plus grande chere du monde. La pauvre femme deſirant veoir ce miracle, luy demanda que c'eſtoyt & ſi elle en pourroit recouvrer. Il luy declaira qu'il n'y avoyt rien comme de la pouldre de cantarides, dont il avoyt bonne proviſion ; & avant que partir d'enſemble le contraingnit d'accouſtrer ceſte pouldre ; & en print ce qu'il luy en faiſoit de meſtier, dont depuis elle le mercia pluſieurs foyſ. Car ſon mary qui eſtoit fort & puiſſant & qui n'en print pas trop ne s'en trouva poinct pis. La femme de l'apothicaire entendit tout ce diſcours ; & penſa en elle meſme qu'elle avoyt neceſſité de ceſte recepte auſſy bien que ſa commere. Et regardant au lieu où ſon mary meſtoit le demeurant de la pouldre, penſa qu'elle en uſeroit, quant elle en verroit l'occafion ; ce qu'elle feyt avant trois ou quatre jours, que ſon mary ſentyt une froideur d'es-

thomac, la priant luy faire quelque bon potage; mais elle luy dict que une rostie à la pouldre de duc luy seroyt plus profitable. Et luy commanda de luy en aller bientost faire une & prendre de la synammome & du sucre en la bouticque; ce qu'elle feit & n'oblia le demeurant de la pouldre qu'il avoit baillée à sa commere, sans regarder doze, poix ne mesure. Le mary mengea la rostie, & la trouva très bonne; mais bientost s'apperceut de l'effect qu'il cuyda appaiser avec sa femme. Ce qu'il ne fut possible, car le feu le brusloit si très fort qu'il ne sçavoit de quel costé se tourner, & dist à sa femme qu'elle l'avoit empoisonné & qu'il vouloit sçavoir qu'elle avoit mis en ceste rostye. Elle luy confessa la verité & qu'elle avoit aussi bon mestier de ceste recepte que sa commere. Le pauvre apothicaire ne la sceut battre que d'injures pour le mal en quoy il estoit; mais la chassa de devant luy & envoya prier l'appothicaire de la Royne de Navarre de le venir visiter. Lequel luy bailla tous les remedes propres pour le guerir, ce qu'il feyt en peu de temps, le reprenant très aprement dont il estoit si sot de conseiller à aultruy de user des drogues qu'il ne vouloit prendre pour luy; & que sa femme avoit faict ce qu'elle debvoit, veu le desir qu'elle avoit de se faire aymer à luy. Ainsi fallut que le pauvre homme print la patience de sa follye & qu'il

recongneust avoir esté justement pugny de faire tumber sur luy la mocquerie qu'il pre-
paroit à aultruy.

Il me semble, mes dames, que l'amour de ceste femme n'estoit moins indiscrete que grande. — Appelez vous aymer son mary, dist Hircan, de luy faire sentyr du mal pour le plaisir qu'elle esperoyt avoir? — Je croy, dict Longarine, qu'elle n'avoit intention que de recouvrer l'amour de son mary qu'elle pensoyt bien esgarée. Pour ung tel bien il n'y a rien que les femmes ne facent. — Si est ce, dist Geburon, que une femme ne doit donner à boyre & à manger à son mary pour quelque occasion que ce foyt, qu'elle ne sçaiche tant par experience que par gens sçavans qu'il luy puisse nuire; mais il fault excuser l'ignorance. Ceste là est excusable, car la passion plus aveuglante c'est l'amour, & la personne la plus aveuglée c'est la femme qui n'a pas la force de conduire faigement ung si grand faiz. — Geburon, dist Oisille, vous faillez hors de vostre bonne coustume pour vous rendre de l'opinion de voz compaignons. Mais sy a il des femmes qui ont porté l'amour & la jalousie patiemment? — Ouy, dict Hircan, & plaisamment, car les plus faiges sont celles qui prennent autant de passetemps à se mocquer des oeuvres de leurs mariz comme les mariz de les tromper secrectement; & si vous me voulez donner le

rang, afin que madame Oifille ferme le pas à ceste journée, je vous en diray une dont toute la compaignye a congneu la femme & le mary. — Or commencez doncques, dist Nomerfide. Et Hircan en riant leur dist :

SOIXANTE NEUFVIESME NOUVELLE.

Une damoyfelle fut fi sage qu'ayant trouvé fon mary blutant en l'habit de fa chambriere qu'il attendoit fouz eſpoir d'en obtenir ce qu'il en pourchaffoit, ne s'en feit que rire & paſſa joyeuſement ſon temps de ſa folye.

Au chateau d'Odoz en Bigorre, demoroit ung eſcuier d'eſcuyrie du Roy, nommé Charles, Italien (1), lequel avoyt eſpouſé une damoiſelle fort femme de bien & honneſte; mais elle eſtoit devenue vielle après luy avoir porté pluſieurs enfans. Luy auſſy n'eſtoit pas jeune; & vivoyt avecq elle en bonne paix & amityé. Quelque foys il parloit à ſes chamberieres, dont ſa bonne femme ne faiſoit nul ſemblant; mais doucement leur donnoyt congé quant elle les congnoiſſoit trop privées en la maiſon. Elle en print un jour une qui eſtoit ſaige & bonne fille, à laquelle elle diſt les complexions de ſon mary & les ſiennes, qui les chaſſoyt auſſi toſt qu'elle les congnoiſſoit folles. Ceſte chambriere pour demourer au ſervice de ſa maiſtreſſe en bonne eſtime, ſe delibera d'eſtre femme de

(1) Voir aux éclairciſſemens, note H.

bien. Et combien que souvent son maistre luy tint quelques propos, au contraire n'en voulut tenir compte, & le racompta tout à sa maistresse; & toutes deux passoient le temps de la follye de luy. Ung jour que la chamberiere beluttoyt en la chambre de derriere, ayant son farot sur la teste, à la mode du pays, qui est faict comme ung crefineau, mais il couvre tout le corps & les espaulles par derriere, son maistre la trouvant en cest habillement, vient bien fort la presser. Elle qui pour mourir n'eust faict ung tel tour, feit semblant de s'accorder à luy; toutesfoys luy demanda congé d'aller veoir premier si sa maistresse s'estoyt poinct amusée à quelque chose afin de n'estre tous deux surprins. Ce qu'il accorda. Alors elle le pria de meſtre son farot en sa teste & de belucter en son absence, afin que sa maistresse ouyt tousjours le son de son beluteau. Ce qu'il feit fort joieusement aiant esperance d'avoir ce qu'il demandoyt. La chamberiere qui n'estoyt poinct melancolicque, s'en courut à sa maistresse luy disant : Venez veoir vostre bon mary que j'ay aprins à beluter pour me defaire de luy. La femme feyt bonne dilligence pour trouver ceste nouvelle chamberiere. En voiant son mary le farot en la teste & le belluteau entre ses mains, se print si fort à rire, en frappant des mains que à peyne luy peut elle dire : Goujate, combien veulx tu

par moys de ton labeur? Le mary oiant ceste voix & congnoissant qu'il estoit trompé, gecta par terre ce qu'il portoyt & tenoyt, pour courir sus la chamberiere, l'appellant mille foyz meschante, & si sa femme ne se fut mise au devant il l'eut payée de son quartier. Toutesfoys le tout s'appaisa au contentement des partyes; & puis vesquirent ensemble sans querelles.

Que dictes vous, mes dames, de ceste femme? N'estoyt elle pas bien sage de passer tout son temps du passetemps de son mary? — Ce n'est pas passetemps, dist Saffredent, pour le mary d'avoir failly à son entreprinse. — Je croy, dist Ennasuicte, qu'il eut plus de plaisir de rire avecq sa femme que de se aller tuer en l'aage où il estoit avecq sa chamberiere. — Si me fascheroyt il bien fort, dist Simontault, que l'on me trouvaist avecq ce beau crespineau. — J'ay oy dire, dist Parlaimente, qu'il n'a pas tenu à vostre femme qu'elle ne vous ay trouvé bien près de cest habillement, quelque finesse que vous ayez, dont oncques puis elle n'eut repos. — Contentez vous des fortunes de vostre maison, dist Simontault, sans venir chercher les myennes, combien que ma femme n'ayt causé de se plaindre de moy, & encores que ce fut tel que vous dictes, elle ne s'en sçauroit apparcevoir pour necessité de chose dont elle ayt besoing. — Les femmes de bien, dist Longarine, n'ont

befoing d'autre chose que de l'amour de leurs
 mariz qui seulement les peuvent contenter,
 mais celles qui cherchent ung contentement
 bestial ne le trouveront jamais où honnesteté
 le commande. — Appelez vous contentement
 bestial, dist Geburon, si la femme veult avoir
 de son mary ce qu'il luy appartient? Longarine
 luy respondit : Je dis que la femme chaste
 qui a le cueur remply de vray amour, est
 plus satisfaiçte d'estre aymée parfaicement
 que de tous les plaisirs que le corps peult
 desirer. — Je suis de vostre opinion, dist Da-
 goucin, mais ces seigneurs icy ne le veulent
 entendre ny confesser. Je pense que si l'amour
 reciproque ne contente pas une femme, le
 mary seul ne la contentera pas, car en vivant
 de l'honneste amour des femmes fault qu'elle
 soyt tentée de l'infemale cupidité des bestes.
 — Vrayement, dist Oifille, vous me faiçtes
 souvenir d'une dame belle & bien maryée
 qui par faulte de vivre de ceste honneste
 amityé devint plus charnelle que les pour-
 ceaulx & plus cruelles que les lyons. — Je
 vous requiers, ma dame, ce dist Simontault,
 pour meêtre fin à ceste Journée, la nous
 vouloir compter. — Je ne puy, dist Oifille,
 pour deux raisons : l'une pour sa grande lon-
 gueur, l'autre pour ce que ce n'est pas de nostre
 temps; & si a esté escripte par ung autheur
 qui est bien croyable, & nous avons juré de
 ne rien meêtre icy qui ayt esté escript. — Il

est vray, dist Parlamente, mais me doubtant du compte que c'est, il a esté escript en si viel langage que je croy que hors mis nous deux, il n'y a icy homme ne femme qui en ayt ouy parler, par quoy fera tenu pour nouveau. Et à sa parolle toute la compaignye la pria de le vouloir dire, & qu'elle ne craignist la longueur, car encores une bonne heure pouvoient demorer avant vespres. Madame Oifille à leur requeste commença ainſy :

SOIXANTE DIXIESME NOUVELLE.

La duchesse de Bourgogne ne se contentant de l'amour que son mary luy portoit preind en telle amytié un jeune gentil homme que ne luy ayant peu faire entendre par mines & oeillades son affection luy declara par paroles, dont elle eut mauvaise issue.

EN la duché de Bourgoingne y avoyt ung duc très honneste & beau prince (1), aiant espousé une femme dont la beaulté le contentoyt si fort qu'elle luy faisoit ignorer ses conditions tant qu'il ne regardoit que à luy complaire; ce qu'elle faingnoit très bien luy rendre. Or avoit le duc en sa maison ung gentil homme tant accomply de toutes les perfections que l'on peult demander à l'homme, qu'il estoit de tous aymé, & principalement du duc qui dès son enfance l'avoyt nourry près sa personne; & le voiant si bien conditionné l'aymoyt parfaictement & se confyoit en luy de toutes les affaires que selon son aage il povoyt entendre. La duchesse qui n'avoit pas le cueur de femme & princesse vertueuse, ne se contentant de l'amour que son mary luy portoyt, & du bon traictement

(1) Voir aux éclaircissements, note I.

qu'elle avoyt de luy, regardoyt souvent ce gentil homme; & le trouvoit tant à son gré qu'elle l'aymoit oultre raison; ce que à toute heure mectoyt peyne de luy faire entendre tant par regardz piteulx & doulx que par fouspirs & contenancez passionnés. Mais le gentil homme qui jamais n'avoyt estudyé que à la vertu, ne povoyt congnoistre le vice en une dame qui en avoyt si peu d'occasion; tellement que ocellades & mynes de ceste pauvre folle n'apportoient aultre fruit que ung furieux desespoir. Lequel ung jour la poussa tant que oubliant qu'elle estoit femme qui debvoit estre priée & refuser, princesse qui debvoit estre adorée, desdaignant telz serviteurs, print le cueur d'un homme transporté pour descharger le feu qui estoit im- portable. Et ainſy que son mary alloit au conseil, où le gentil homme pour sa jeunesse n'estoyt poinct, luy fit signe qu'il vint de- vers elle; ce qu'il feit pensant qu'elle eust à luy commander quelque chose. Mais en s'appuyant sur son bras, comme femme lassé de trop de repos, le mena pourmener en une gallerie, où elle luy dist : Je m'esbahys de vous qui estes tant beau, jeune & tant plain de toute bonne grace, comme vous avez vescu en ceste compaignye où il y a si grand nombre de belles dames, sans que jamais vous ayez esté amoureux ou serviteur d'aucune. Et en le regardant du meilleur oeil qu'elle po-

voyt, se teut pour luy donner lieu de dire : Madame, si j'estoys digne que vostre haultesse se peust abbaïsser à penser à moy, ce vous seroyt plus d'occasion d'esbahissement de veoir ung homme si indigne d'estre aymé que moy presenter son service pour en avoir refus ou mocquerie. La duchesse ayant oy ceste sage responce, l'ayma plus fort que paravant, & luy jura qu'il n'y avoit dame en sa court qui ne fut trop heureuse d'avoir ung tel serviteur ; & qu'il se povoit bien essayer telle advanture, car sans peril il en sortiroit à son honneur. Le gentil homme tenoit tousjours les oeilz baïssiez, n'osant regarder ses contenancez qui estoient assez ardantes pour faire brusler une glace ; & ainzy qu'il se vouloyt excuser, le duc demanda la duchesse pour quelque affaire au conseil qui luy touchoit, où avec grand regret elle alla. Mais le gentil homme ne feit jamais ung seul semblant d'avoir entendu parolle qu'elle luy eust dicté, dont elle estoit si troublée & faschée qu'elle n'en sçavoyt à qui donner le tort de son ennuy sinon à la sotte craincte dont elle estimoyt le gentil homme trop plain. Peu de jours après, voiant qu'il n'entendoit poinct son langage, se delibera de ne regarder craincte ny honte, mais luy declarer sa fantaisie, se tenant seure que une telle beaulté que la sienne ne pourroit estre que bien receue ; mais elle eust bien desiré d'avoir eu l'honneur d'estre priée.

Toutesfoys laiffa l'honneur à part pour le plaisir; & après avoir tenté par plusieurs foys de luy tenir femblables propos que le premier, & n'y trouvant nulle refponfe à fon grey, le tira ung jour par la manche & luy dist qu'elle avoyt à parler à luy d'affaires d'importance. Le gentil homme avec l'humilité & reverance qu'il luy debvoyt, s'en va devers elle en une profonde fenestre où elle s'estoyt retirée. Et quant elle veid que nul de la chambre ne la povoyt veoir, avecq une voix tremblante, contraincte entre le defir & la craincte, luy va continuer les premiers propos, le reprenant de ce qu'il n'avoyt encores choify quelque dame en fa compaignye, l'affurant que en quelque lieu que ce fut luy ayderoyt d'avoir bon traictement. Le gentil homme non moins fafché que eftonné de fes parolles luy respondit : Ma dame, j'ay le cueur fi bon que fi j'estois une foys refusé je n'aurois jamais joye en ce monde; & je me fens tel qu'il n'y a dame en ceste court qui daignast accepter mon service. La ducheffe rougiffant, pensant qu'il ne tenoyt plus à rien qu'il ne fut vaincu, luy jura que s'il voulloyt elle fçavoyt la plus belle dame de fa compaignye qui le recepvroit à grand joye & dont il auroit parfaict contentement. Helas, ma dame, je ne croy pas qu'il y ayt fi malheureufe & aveugle femme en ceste compaignye qui me ayt trouvé à son gré. La ducheffe, voiant

qu'il n'y vouloit entendre, luy va entreouvrir le voile de sa passion; & pour la craincte que luy donnoyt la vertu du gentil homme parla par maniere d'interrogation, luy disant : Si fortune vous avoyt tant favorisé que ce fut moy qui vous portast ceste bonne volonté, que diriez vous? Le gentil homme qui pensoyt songer d'oyr une telle parolle, luy dist le genoulx à terre : Ma dame, quant Dieu me fera la grace d'avoir celle du duc mon maistre & de vous, je me tiendray le plus heureux du monde, car c'est la recompense que je demande de mon loial service comme celluy qui plus que nul autre est obligé à mettre la vie pour le service de vous deux, estant seur, ma dame, que l'amour que vous portez à mon dict seigneur est accompagnée de telle chasteté & grandeur que non pas moy qui ne suys que ung vert de terre, mais le plus grand prince & parfait homme que l'on sçauroit trouver ne sçauroit empescher l'unyon de vous & de mon dict seigneur. Et quant à moy il m'a nourry dès mon enfance & m'a fait tel que je suys; parquoy il ne sçauroit avoir femme, fille, seur ou mere desquelles pour mourir je voulusse avoir autre pensée que doibt à son maistre ung loial & fidele serviteur. La duchesse ne le laissa pas passer oultre, voiant qu'elle estoit en danger d'un refus deshonorable, luy rompit soudain son propos en luy disant : O meschant, glorieux

& fou, & qui est ce qui vous en prie? Cuydez vous par vostre beaulté estre aymé des mouches qui vollent? Mais si vous estiez si oultre cuydé de vous adresser à moy, je vous monstreroys que je n'ayme & ne veulx aymer aultre que mon mary : & les propos que je vous ay tenu n'ont esté que pour passer mon temps à sçavoir de voz nouvelles, & m'en mocquer comme je faictz des sotz amoureux. — Ma dame, dist le gentil homme, je l'ay creu & croys comme vous le dictes. Lors sans l'escouter plus avant s'en alla hastivement en sa chambre, & voiant qu'elle estoit suivye de ses dames entra en son cabinet où elle feit ung deuil qui ne se peut racompter : car d'un costé l'amour où elle avoyt failly luy donna une tristesse mortelle, d'autre costé le despit tant contre elle d'avoir commencé ung si sot propos que contre luy d'avoir si faigement respondu, la mectoit en une telle furie que une heure se vouloit desfaire, l'autre elle vouloit vivre pour se venger de celluy qu'elle tenoyt son mortel ennemy.

Après qu'elle eut longuement pleuré, faingnit d'estre mallade pour n'aller poinct au souper du duc auquel ordinairement le gentil homme servoyt. Le duc qui plus aymoit sa femme que luy mesmes la vint visiter; mais pour mieulx venir à la fin qu'elle pretendoit, luy dist qu'elle pensoit estre grosse & que sa

grossesse luy avoyt faict tomber ung rume dessus les oeilz, dont elle estoit en fort grand peyne. Ainsy passerent deux ou trois jours que la duchesse garda le liêt tant triste & melancolicque que le duc pensa bien qu'il y avoit autre chose que la grossesse. Et vint coucher la nuyt avecq elle, & luy faisant toutes les bonnes cheres qu'il luy estoit possible, congnoissant qu'il n'empeschoit en riens ses continuels souspirs. Parquoy luy dist : M'amie, vous sçavez que je vous porte autant d'amour que à ma propre vie; & que de faillant la vostre la myenne ne peult durer; parqucy si vous voulez conserver ma santé, je vous prie, dictes moy la cause qui vous faict ainsy soupirer, car je ne puis croire que tel mal vous vienne seulement de la grossesse. La duchesse voiant son mary tel envers elle qu'elle l'eut sceu demander, pensa qu'il estoit temps de se venger de son despit, & en embrassant son mary se print à pleurer, luy disant : Helas, monsieur, le plus grand mal que j'aye c'est de vous veoir trompé de ceulx qui sont tant obligez à garder vostre bien & honneur. Le duc entendant ceste parolle, eut grand desir de sçavoir pourquoy elle luy disoyt ce propos; & la pria fort de luy declarer sans craincte la verité. Et après en avoir faict plusieurs refus luy dist : Je ne m'esbahiray jamais, monsieur, si les estrangiers sont guerre aux princes quant ceulx qui sont

les plus obligez l'osent entreprendre si cruelle que la perte des biens n'est rien au pris. Je le dis, monsieur, pour ung tel gentil homme (nommant celluy qu'elle hayssoit) lequel estant nourry de vostre main, & traictez plus en parent & en filz que en serviteur, a osé entreprendre chose si cruelle & miserable que de pourchasser à faire perdre l'honneur de vostre femme où gist celluy de vostre maison & de voz enfanz. Et combien que longuement m'ayt faict des mynes tendant à sa meschante intention, si est ce que mon cueur qui n'a regard que à vous, n'y povoyt rien entendre; dont à la fin s'est déclaré par parole. A quoy je luy ay faict telle responce que mon estat & ma chasteté devoient. Ce neantmoins je luy porte telle hayne que je ne le puis regarder, qui est la cause de m'avoir faict demorer en ma chambre & perdre le bien de vostre compaignye, vous suppliant, monsieur, de ne tenir une telle peste auprès de vostre personne; car après un tel crime, craignant que je le vous dye, pourroit bien entreprendre pis. Voila, monsieur, la cause de ma douleur qui me semble estre très juste & digne que promptement y donniez ordre. Le duc qui d'un costé aymoit sa femme & se sentoyt fort injurié, d'autre costé ayant son serviteur duquel il avoyt tant experimenté la fidelité que à peyne povoyt il croire ceste menfonge estre verité, fut en grand peyne &

remply de colere, s'en alla en sa chambre, & manda au gentil homme qu'il n'eut plus à se trouver devant luy, mais qu'il se retirast en son logis pour quelque temps. Le gentil homme ignorant de ce l'occasion fut tant ennuyé qu'il n'estoit possible de plus, sçachant avoir meritè le contraire d'ung si mauvais traictement. Et comme celluy qui estoit asseuré de son cueur & de ses oeuvres, envoya ung sien compaignon parler au duc & porter une lettre, le suppliant très humblement que si par mauvais rapport il estoit esloigné de sa presence, il luy pleut suspendre son jugement jusques après avoir entendu de luy la verité du faict; & qu'il trouveroit que en nulle forte il ne l'avoit offensé. Voiant ceste lettre, le duc rapaisa ung peu sa collere & secrectement l'envoia querir en sa chambre, auquel il dist d'un vifage furieux : Je n'eusse jamais pensé que la peyne que j'ay prins de vous nourrir comme enfant se deut convertir en repentance de vous avoir tant avancé, veu que vous m'avez pourchassé ce qui m'a esté plus dommageable que la perte de la vie & des biens, d'avoir voulu toucher à l'honneur de celle qui est la moiçtié de moi, pour rendre ma maison & ma lignée infame à jamais. Vous pouvez penser que telle injure me touche si avant au cueur que si ce n'estoit le doubte que je faictz s'il est vray ou non, vous fussiez desja au fond de l'eau, pour vous rendre en

secrét la pugnition du mal que en secret m'avez pourchassé. Le gentil homme ne fut point estonné de ces propos, car son ignorance le faisoit constamment parler; & luy supplia luy vouloir dire qui estoit son accusateur, car telles parolles se doibvent plus justifier avec la lance que avecq la langue? — Vostre accusateur, dist le duc, ne porte autres armes que la chasteté, vous asseurant que nul autre que ma femme mesmes ne me l'a déclaré, me priant la venger de vous. Le pauvre gentil homme voyant la très grande malice de la dame ne la voulut toutesfoys accuser, mais respondit : Mon seigneur, ma dame peut dire ce qu'il luy plaist, vous la cognoissez mieulx que moy; & sçavez si jamais je l'ay veue hors de vostre compaignie sinon une fois qu'elle parla bien peu à moy. Vous avez aussi bon jugement que prince qui soyt; parquoy je vous supplie, mon seigneur, juger si jamais vous avez veu en moy contenance qui vous ayt peu engendrer quelque soupçon. Si est ce un feu qui ne se peut si longuement couvrir que quelquefoys ne soyt congneu de ceulx qui ont pareille maladye, vous suppliant, mon seigneur, croire deux choses de moy : l'une que je vous suis si loial que quant ma dame vostre femme seroyt la plus belle creature du monde, si n'auroit amour la puissance de meestre tache à mon honneur & fidelité; l'autre est que quant elle

ne seroyt point vostre femme, c'est celle que je veis oncques dont je serois aussi peu amoureux; & y en a assez d'autres où je mettroys plus tost ma fiance. Le duc commença à s'adoucir oyant ce veritable propos, & luy dist : Je vous assure aussi que je ne l'ay pas creue; parquoy faites comme vous aviez accoustumé, vous assurant que si je congnois la verité de vostre costé vous aymeray mieulx que je ne feiz oncques; aussi par le contraire vostre vie est en ma main. Dont le gentil homme le mercia, se soubmettant à toute peyne & punition s'il estoit trouvé coupable.

La duchesse voiant le gentil homme servir comme il avoyt accoustumé, ne le peut porter en patience, mais dist à son mary : Ce seroyt bien employé, monsieur, si vous estiez empoisonné, veu que vous avez plus de fiance en voz ennemys mortelz que en voz amys. — Je vous prie, m'ame, ne vous tormentez point de ceste affaire, car si je congnois que ce que vous m'avez dict soyt vray, je vous assure qu'il demeurera pas en vie vint quatre heures; mais il m'a tant juré le contraire, veu aussi que jamais ne m'en suis aperceu, que je ne le puis croire sans grand preuve. — En bonne foy, monsieur, luy dist elle, vostre bonté rend ma meschanceté plus grande. Voulez vous plus grande preuve que de veoir ung homme tel que luy sans jamais avoir bruct d'estre amoureux? Croiez, mon-

fleur, que fans la grande entreprinſe qu'il avoyt miſe en ſa teſte de me ſervir, il n'eut tant demeuré à trouver maiſtreſſe, car oncques jeune homme ne veſquit en ſi bonne compaignye ainſy ſolitaire comme il faiët, ſinon qu'il ayt le cueur en ſi hault lieu qu'il ſe contante de ſa vaine eſperance. Et puis que vous penſez qu'il ne vous celle verité, je vous ſupplye, meëtéz le à ſerment de ſon amour, car s'il en aymoit une aultre je ſuis contente que vous le croyez; & ſinon penſez que je vous dictz verité. Le duc trouva les raiſons de ſa femme très bonnes, & mena le gentil homme aux champs, auquel il diſt : Ma femme me continue tousjours ceſte opinion & m'allegue une raiſon qui me cauſe ung grand ſouſſon contre vous, c'eſt que l'on s'eſbahit que vous eſtant ſi honneſte & jeune, n'avez jamais aymé que l'on ayt ſceu; qui me faiët penſer que vous avez l'opinion qu'elle dit, de laquelle l'eſperance vous rend ſi content que vous ne povez penſer en une autre femme. Parquoy je vous prie, comme amy, & vous commande comme maiſtre, que vous aiez à me dire ſi vous eſtes ſerviteur de nulle dame de ce monde. Le pauvre gentil homme, combien qu'il eut voulu diſſimuller ſon affection autant qu'il tenoyt chere ſa vie, fut contrainët, voiant la jalouſie de ſon maiſtre, lui jurer que veritablement il en aymoit une de laquelle la beaulté eſtoit telle que celle de

la duchesse ne toute sa compaignye n'estoit que laydeur auprès, le suppliant ne le contraindre jamais de la nommer; car l'accord de luy & de s'amy estoit de telle forte qu'il ne se povoyt rompre sinon par celluy qui premier la declareroit. Le duc luy promist de ne l'en presser poinct. Et fut tout content de luy qu'il luy feyt meilleure chere qu'il n'avoit poinct encores faict, dont la duchesse s'aperceut très bien, & usant de finesse accoustumée mist peyne d'entendre l'occasion. Ce que le duc ne luy cella, d'où avecques sa vengeance s'engendra une forte jalousie qui la feyt supplier le duc de commander au gentil homme de luy nommer ceste amye, l'assurant que c'estoit ung mensonge & le meilleur moien que l'on pourroit trouver pour l'assurer de son dire, mais que s'il ne luy nommoit celle qu'il estimoit tant belle, il estoit le plus sot prince du monde s'il adjoustoit foy à sa parolle. Le pauvre seigneur du quel la femme tournoit l'opinion comme il luy plaisoit, s'en alla promener tout seul avec ce gentil homme, luy disant qu'il estoit encores en plus grande peyne qu'il n'avoit esté, car il se doubtoit fort qu'il luy avoit baillé une excuse pour le garder de soupçonner la verité qui le tormentoit plus que jamais; pourquoy luy pria autant qu'il estoit possible de luy declarer celle qu'il aymoit si fort. Le pauvre gentil homme le supplia de ne

luy faire faire une telle faulte envers celle qu'il aymoît que de luy faire rompre la promesse qu'il luy avoyt faicte & tenue si long temps ; & de luy faire perdre ung jour ce qu'il avoyt conservé plus de sept ans ; & qu'il aymoît mieulx endurer la mort que de faire ung tel tort à celle qui luy estoit si loiale. Le duc voiant qu'il ne luy vouloyt dire entra en une si forte jalousye que avecq ung visaige furieux luy dist : Or choisissez de deux choses ; l'une ou de me dire celle que vous aymez plus que toutes, ou de vous en aller banny des terres où j'ay auctorité, à la charge que si je vous y trouve huiët jours passez je vous feray morir de cruelle mort. Si jamais douleur faisyt cueur de loial serviteur elle print celuy de ce pauvre gentil homme, lequel povoyt bien dire *angustie sunt mihi undique*, car d'un costé il voyoit que en disant verité il perdoit s'ame si elle sçavoyt que par sa faulte luy falloyt de promesse, aussy en ne la confessant il estoit banny du pays où elle demoroit & n'avoit plus de moien de la veoir. Ainsy pressé des deux costez luy vint une sueur froide comme celle qui par tristesse approchoit de la mort. Le duc voiant sa contenance, jugea qu'il n'aymoit nulle dame fors que la sienne & que pour n'en pouvoir nommer d'autre il enduroit telle passion, parquoy luy dist assez durement : Si vostre dire estoit veritable, vous n'auriez tant de peyne à la me declarer.

mais je croy que vostre offence vous tourmente. Le gentil homme picqué de ceste parolle & poulfé de l'amour qu'il luy portoit se delibere de luy dire verité, se confiant que son maistre estoit tant homme de bien que pour rien ne le voudroit reveler. Se mettant à genoulx devant luy & les mains joinctes luy dist : Mon seigneur, l'obligation que j'ay à vous & la grand amour que je vous porte me force plus que la paour de nulle mort, car je vous voy telle fantaisie & faulse opinion de moy que pour vous oster d'une si grande peyne je suis deliberé de faire ce que pour nulle torment je n'eusse faiët; vous suppliant, mon seigneur, en l'honneur de Dieu me jurer & promectre en foy de prince & de chrestien, que jamais vous ne revelerez le secret que puis qu'il vous plaist je suis contrainët de dire. A l'heure le duc luy jura tous les sermens qu'il se peut adviser de jamays à creature du monde n'en reveler riens, ne par parolles, ne par escript, ne par contenance. Le jeune homme se tenant assëuré d'un si vertueux prince comme il le congnoissoit, alla bastir le commencement de son malheur en luy disant : Il y a sept ans passez, mon seigneur, que aiant congneu vostre niepce la dame du Verger (1) estre vefve & sans pa-

(1) Les éditions de 1558 & 1559 ne donnent pas le nom de la dame.

rens, mis peyne d'acquérir sa bonne grace. Et pour ce que n'estois de maison pour l'espouser, je me contentois d'estre receu pour serviteur; ce que j'ay esté. Et a voulu Dieu que nostre affaire jusques icy fut conduict si faigement que jamais homme ou femme qu'elle & moy n'en a rien entendu; sinon maintenant vous, mon seigneur, entre les mains du quel je mettz ma vie & mon honneur; vous suppliant le tenir secret & n'en avoir en moindre estime madame vostre niepce, car je ne pense soubz le ciel une plus parfaicte creature. Qui fut bien aise ce fut le duc: car congnoissant la très grande beaulté de sa niepce, ne doubtant plus qu'elle ne fust plus agreable que sa femme, mais ne povant entendre que ung tel mystere se peust conduire sans moi, luy pria de luy dire comment il le pourroit veoir. Le gentil homme luy compta comme la chambre de sa dame s'alloyt dans ung jardin; & que le jour qu'il y debvoyt aller on luy laissoyt une petite porte ouverte par où il entroyt à pied, jusques à ce qu'il ouyt japper ung petit chien que sa dame laissoyt aller au jardin quant toutes ses femmes estoient retirées. A l'heure il s'en alloyt parler à elle toute la nuyt; & au partir luy assignoyt le jour qu'il debvoit retourner où sans trop grande excuse n'avoit encores failly. Le duc qui estoit le plus curieux homme du monde & qui en son temps avoit fort bien mené l'amour, tant

pour fatisfaire à son foupçon que pour entendre une fi eſtrange hiſtoire, le pria de le vouloir mener avecq luy la premiere foys qu'il iroyt, non comme maïſtre mais comme compaignon. Le gentil homme pour en eſtre fi avant luy accorda & luy diſt comme ce jour là meſme eſtoit ſon aſſignation, dont le duc fut plus aïſe que s'il eut gainné ung royaulme. Et faingnant s'en aller repoſer en ſa garde-robbe, feit venir deux chevaulx pour luy & le gentil homme, & toute la nuyt ſe mirent en chemyn pour aller depuys Argilly où le duc demoroit juſques au Vergier. Et laiſſans leurs chevaulx hors l'encloſture le gentil homme feit entrer le duc au jardin par le petit huys, le priant demorer derrier ung noyer du quel lieu il povoyt veoir s'il diſoyt vray ou non. Il n'eut gueres demeuré au jardin que le petit chien commença à japper, & le gentil homme marcha devers la tour où ſa dame ne falloyt à venir audevant de luy, & le ſaluant luy diſt qu'il luy ſembloit avoir eſté mille ans ſans le veoir, & à l'heure entrèrent dans la chambre & fermerent la porte ſur eulx. Le duc ayant veu tout ce miſtere, ſe tint pour plus que ſatisfaiet & attendit là non trop longuement, car le gentil homme diſt à ſa dame qu'il eſtoyt contrainet de retourner plus toſt qu'il n'avoit accouſtumé. pour ce que le duc debvoyt aller dès quatre heures à la chaſſe où il n'oſoit faillir. La dame

qui aymoît plus son honneur que son plaisir, ne le vouloyt retarder de faire son debvoir. Car la chose que plus elle estimoit en leur honneste amityé estoit qu'elle estoit secreete devant tous les hommes. Ainsy partyt ce gentil homme à une heure après minuyêt ; & sa dame en manteau & en couvrechef le conduict non si loing qu'elle vouloit, car il la contraingnoit de retourner de paour qu'elle ne trouuast le duc ; avecq lequel il monta à cheval & s'en retourna au chasteau d'Argilly (1). Et par les chemyns le duc juroyt incessamment au gentil homme mieulx aymer morir que de jamais reveler son secret ; & print telle fiance & amour en luy qu'il n'y avoyt nul en sa court qui fut plus en sa bonne grace, dont la duchesse devint toute enragée. Mais le duc luy defendit de jamais plus luy en parler ; & qu'il en sçavoyt la verité dont il se tenoyt contant, car la dame qu'il aymoît estoit plus aymable qu'elle. Ceste parolle navra si avant le cueur de la duchesse qu'elle en print une malladye pire que la fiebvre. Le duc l'alla veoir pour la consoler, mais il n'y avoyt ordre s'il ne luy disoyt qui estoit ceste belle dame tant aymée ; dont elle luy faisoit une importunée presse tant que le duc s'en alla hors de sa chambre en luy di-

(1) Éd. de 1558 : & s'en retournerent d'où ils estoient venus.

fiant : Si vous me tenez plus de telz propos nous nous separerons d'ensemble. Ces parolles augmentèrent la maladie de la duchesse, qu'elle faingnyt sentir bouger son enfant, dont le duc fut si joieux qu'il s'en alla coucher auprès d'elle. Mais à l'heure qu'elle le veid plus amoureux d'elle se tournoyt de l'autre costé lui disant : Je vous suplye, monsieur, puisque vous n'avez amour ne à femme ne à enfant, laissez nous mourir tous deux. Et avecq ces parolles geta tant de larmes & de criz que le duc eut grand peur qu'elle perdist son fruit. Parquoy la prenant entre ses bras la pria de luy dire que c'estoit qu'elle vouloyt & qu'il n'avoit rien que ce ne fust pour elle. Ha, monsieur, ce luy respondit elle en pleurant, quelle esperance puis je avoir que vous fassiez pour moy une chose difficile quant la plus facile & raisonnable du monde vous ne la voulez pas faire, qui est de me dire l'amy du plus meschant serviteur que vous eustes oncques. Je pensoys que vous & moy n'eussions que ung cueur, une ame & une chair. Mais maintenant je congnois bien que vous me tenez pour une estrangiere, veu que vos secretz qui ne me doibvent estre cellez vous les cachez comme à personne estrange. Helas, monsieur, vous m'avez dict tant de choses grandes & secrettes desquelles jamais n'avez entendu que j'en aye parlé; vous avez experimenté ma volonté estre es-

galle à la vostre, que vous ne povez doubter que je ne soys plus vous mesmes que moy. Et si vous avez juré de ne dire à aultruy le secret du gentil homme en le me disant ne faillez à vostre serment, car je ne suys ny ne puis estre aultre que vous : je vous ay en mon cueur, je vous tiens entre mes bras, j'ay ung enfant en mon ventre auquel vous vivez, & ne puis avoir vostre cueur comme vous avez le mien : mais tant plus je vous suys loiale & fidelle, plus vous m'estes cruel & austere ; qui faiët mille foys le jour desirer par une soubdaine mort delivrer vostre enfant d'un tel pere & moy d'un tel mary. Ce que j'espère bien tost, puisque preferez ung serviteur infidelle à vostre femme telle que je vous suys, & à la vie de la mere d'un fruit qui est vostre, lequel s'en va perir ne pouvant obtenir de vous ce que plus desire de sçavoir. En ce disant embrassa & baïsa son mari, arroufant son vifage de ses larmes avec telz criz & soupir que le bon prince craignant de perdre sa femme & son enfant ensemble, se delibera de luy dire vray du tout ; mais avant luy jura que si jamais elle le reveloit à creature du monde, elle ne mourroit d'autre main que de la sienne, à quoy elle se condamna & accepta la pugnition. A l'heure le pauvre deceu mary luy racompta tout ce qu'il avoyt veu depuis ung bout jusques à l'autre, dont elle feyt semblant d'estre con-

tente; mais en son cœur pensoit bien le contraire. Toutesfois pour la crainte du duc dissimulla le plus qu'elle peut sa passion.

Et le jour d'une grande feste, que le duc tenoyt sa court, où il avoyt mandé toutes les dames du pays, & entre aultres sa niepce, les dances commencerent, où chacun feit son debvoir. Mais la duchesse qui estoit tormentée voyant la beaulté & bonne grace de sa niepce du Vergier, ne se pouoit resjoir ny moins garder son despit d'aparoistre. Car ayant appelé toutes les dames qu'elle feit asseoir à l'entour d'elle, commença à relever propos d'amour, & voyant que madame du Vergier n'en parloyt poinct, luy dist avecq ung cœur creu de jalousie : Et vous, belle niepce, est il possible que vostre beaulté soyt sans amy ou serviteur? — Ma dame, ce luy respondit la dame du Vergier, ma beaulté ne m'a poinct faict de tel acquest, car depuis la mort de mon mary n'ay voulu autres amys que ses enfans dont je me tiens pour constante. — Belle niepce, belle niepce, ce luy respondit madame la duchesse par ung execrable despit, il n'y a amour si secrette qu'il ne soyt sceue, ne petit chien si assaité & faict à la main, du quel on n'entende le japper. Je vous laisse penser, mes dames, quelle douleur sentyt au cœur ceste pauvre dame du Vergier, voiant une chose tant longuement couverte estre à son grand deshonneur de-

clarée ; l'honneur si fongneusement gardé & si malheureusement perdu, la tormentoyt, mais encores plus le soupçon qu'elle avoyt que son amy luy eust failly de promesse ; ce qu'elle ne pensoyt jamais qu'il peust faire, sinon par aymer quelque dame plus belle qu'elle, à laquelle la force d'amour auroit faict declarer tout son faict. Toutesfois sa vertu fut si grande qu'elle n'en feyt ung seul semblant, & respondit en riant à la duchesse qu'elle ne se congnoissoit poinct au langaige des bestes. Et soubz ceste faige dissimulation son cueur fut si plain de tristesse qu'elle se leva, & passant par la chambre de la duchesse entra en une garderobbe où le duc qui se pourmenoyt la veid entrer. Et quant la pauvre dame se trouva au lieu où elle pensoit estre seule, se laissa tumber sur ung liêt avecq si grande foiblesse que une damoiselle qui estoit assise en la ruelle pour dormir, se leva regardant par à travers le rideau qui se povoyt estre ; mais voiant que c'estoyt madame du Vergier laquelle pensoyt estre seule, n'osa luy dire riens, & escouta le plus paisiblement qu'elle peut. Et la pauvre dame avecq une voix demye morte commença à plaindre & dire : O malheureuse, quelle parolle est ce que j'ay ouye ? quel arrest de ma mort ay je entendu ? quelle sentence de ma fin ay je receue ? O le plus aymé qui oncques fut, est ce la recompense de ma chaste, honneste & ver-

tueuse amour ! O mon cueur, avez vous faict une si perilleuse election & choisy pour le plus loial le plus infidelle, pour le plus veritable le plus fainct, & pour le plus secret le plus mesdisant ? Helas ! est il possible que une chose cachée aux yeux de tous les humains ayt esté revelée à madame la duchesse ? Helas ! mon petit chien tant bien aprins, le seul moien de ma longue & vertueuse amityé, ce n'a pas esté vous qui m'avez decellé, mais celluy qui a la voix plus criante que le chien abbayant, & le cueur plus ingrat que nulle beste. C'est luy qui contre son serment & sa promesse a descouvert l'heureuse vie, sans tenir tort à personne, que nous avons longuement menée. O mon amy, l'amour du quel seul est entrée dedans mon cueur, avecq lequel ma vie a esté conservée, faut il maintenant que en vous declarant mon mortel ennemy mon honneur soyt mis au vent, mon corps en la terre & mon ame où eternellement elle demorera ! La beaulté de la duchesse est elle si extreme qu'elle vous a transmué comme faisoit celle de Circée ? Vous a elle faict venir de vertueux vicieux, de bon mauvais, & d'homme beste cruelle ? O mon amy, combien que vous me faillez de promesse, si vous tiendray de la myenne, c'est de jamais ne vous veoir après la divulgation de nostre amityé ; mais ausly ne povant vivre sans vostre veue, je m'accorde volontiers à l'extreme que je

sens à laquelle ne veulx chercher remede ne par raison ne par medecine; car la mort seule meçtra la fin qui me fera trop plus plaifante que demorer au monde fans amy, fans honneur & fans contentement. La guerre ne la mort ne m'ont pas oſté mon amy; mon peché ne ma coulpe ne m'ont pas oſté mon honneur, ma faulte ne mon demerite ne m'ont poinct faiçt perdre mon contentement; mais c'eſt l'infortune cruelle qui rendant ingrat le plus obligé de tous les hommes me faiçt recevoir le contraire de ce que j'ay deſervy. Ha! madame la duchefſe, quel plaifir ce vous a eſté quant par mocquerye m'avez allegué mon petit chien! Or joyſſez vous du bien qui à moy ſeule appartient. Or vous moquez de celle qui penſe par bien celer & vertueuſement aymer eſtre exempte de toute moquerie. O! que ce mot m'a ferré le cueur, qui m'a faiçt rougir de honte & paſſir de jalouſye. Helas! mon cueur, je ſens bien que vous n'en povez plus. L'amour qui m'a recongneue vous bruſle, la jalouſie & le tort que l'on vous tient vous glace & admortiçt, & le deſpit & le regret ne me permeçtent de vous donner conſolation. Helas! ma pauvre ame, qui par trop avoir adoré la creature avez oublié le Createur, il fault retourner entre les mains de celluy du quel l'amour vaine vous avoyt ravie. Prenez confiance, mon ame, de le trouver meilleur pere que n'avez trouvé

amy celluy pour lequel l'avez souvent oblyé. O mon Dieu, mon createur, qui estes le vray & parfaict amour, par la grace du quel l'amour que j'ay porté à mon amy n'a esté tachée de nul vice, sinon de trop aymer, je suplye vostre misericorde de recepvoir l'ame & l'esperit de celle qui se repent avoir failly à vostre premier & très juste commandement; & par le merite de celluy du quel l'amour est incomprehenfible excusez la faulte que trop d'amour m'a faict faire; car en vous seul j'ay ma parfaicte confiance, & adieu, amy du quel le nom sans effect me creve le cueur. A ceste parolle se laissa tomber tout à l'envers, & lui devint la couleur blesme, les levres bleues & les extremittez froides. En cest instant arriva en la salle le gentil homme qu'elle aymoît; & voiant la duchesse qui dansoyt avecq les dames regarda partout où estoit s'amy; mais ne la voiant poinct, entra en la chambre de la duchesse; & trouva le duc qui se pourmenoit, lequel devinant sa pensée luy dist en l'oreille : Elle est allée en ceste garderobbe, & sembloit qu'elle se trouvoit mal. Le gentil homme luy demanda s'il luy plaisoit bien qu'il y allast; le duc l'en pria. Ainsy qu'il entra dedans la garderobbe trouva madame du Vergier qui estoit au dernier pas de sa mortelle vye, laquelle il embrassa, luy disant : Qu'est ce cy, m'amy, me voulez vous laisser? La pauvre dame oyant la voix que tant bien

elle congnoissoyt, print un peu de vigueur ; & ouvrit l'oeil, regardant celluy qui estoit cause de sa mort ; mais en ce regard l'amour & le despit creurent si fort que avecq un piteulx soufpir rendit son ame à Dieu. Le gentil homme plus mort que la morte, demanda à la damoiselle comme ceste maladie luy estoit prinse ? Elle luy compta du long les parolles qu'elle luy avoyt oy dire. A l'heure il congneut que le duc avoyt revelé son secret à sa femme ; dont il sentit une telle fureur que embrassant le corps de s'amy, l'arrousa longuement de ses larmes en disant : O moy traistre, meschant & malheureux amy, pourquoy est ce que la pugnition de ma trahison n'est tombée sur moy, & non sur elle qui est innocente ? Pourquoi le ciel ne me fouldroya il pas le jour que ma langue revela la secrette & vertueuse amityé de noz deux ? Pourquoi la terre ne s'ouvrit pour engloutir ce faulx de foy ? O ma langue, pugnye fois tu comme celle du mauvais riche en enfer. O mon cuer trop craintif de mort & de bannissement, deschiré fois tu des aigles perpetuellement comme celluy de Ixion ! Helas ! m'amy, le malheur des malheurs, le plus malheureux qui oncques fut m'est advenu ! vous cuydant garder je vous ay perdue, vous cuydant veoir longuement, vivre avec honneste & plaissant contentement, je vous embrasse morte, mal content de moy, de mon cuer & de ma

langue jufques à l'extremité. O la plus loialle
 & fidelle femme qui oncques fut, je paffe
 condamnation d'efre le plus defloial, muable
 & infidelle de tous les hommes. Je me voul-
 drois volontiers plaindre du duc foubz la
 promeffe du quel me fuy confié, eſperant par
 là faire durer noſtre heureuſe vie. Mais hélas !
 je debvois ſçavoir que nul ne pouoit garder
 mon ſecret mieulx que moy meſmes. Le duc
 a plus de raifon de dire le ſien à ſa femme
 que moy à luy. Je n'accuſe que moy ſeul de
 la plus grande meſchanceté qui oncques fut
 commiſe entre amys. Je debvois endurer eſtre
 jecté en la riviére comme il me menaſſoit ; au
 moins, m'amyé, vous fuſſiez demorée veſve &
 moy glorieuſement mort obſervant la loy que
 vraye amityé commande. Mais l'ayant rom-
 pue, je demeure vif ; & vous par aymer par-
 faiſtement eſtes morte, car voſtre cueur tant
 pur & neſt n'a ſceu porter de ſçavoir le vice
 qui eſtoyt en voſtre amy. O mon Dieu ! pour-
 quoy me creaftes vous homme aiant l'amour
 ſi legiere & cueur tant ignorant ? Pourquoi
 ne me creaftes vous le petit chien qui a fidel-
 lement ſervy ſa maiſtreſſe ? Hélas, mon petit
 amy, la joye que me donnoit voſtre japper
 eſt tournée en mortelle triſteſſe, puis que
 autre que nous deux a oye voſtre voix. Si eſt
 ce, m'amyé, que l'amour de la duchefſe ne
 de femme vivant ne m'a faiſt varier, combien
 que par pluſieurs foyſ la meſchante m'en ayt

requis & pryé ; mais ignorance m'a vaincu pensant à jamais asseurer nostre amityé. Toutesfoys pour estre ignorant je ne laisse d'estre coupable, car j'ay revelé le secret de m'amyé, j'ay faulcé ma promesse qui est la seule cause dont je la voy morte devant mes oeilz. Helas ! m'amyé, me fera la mort moins cruelle que à vous qui par amour avez mis fin à vostre innocente vie. Je croy qu'elle ne daigneroyt toucher à mon infidelle & miserable cueur, car la vie deshonorée & la memoire de ma perte par ma faulte est plus importable que dix mille mortz. Helas, m'amyé, si quelcun par malheur ou malice vous eust osé tuer promptement j'eusse mis la main à l'espée pour vous venger. C'est doncques raison que je ne pardonne à ce meurtrier qui est cause de vostre mort par ung acte plus meschant que de vous donner ung coup d'espée. Si je sçavois ung plus infame bourreau que moy mesmes, je le prierois d'executer vostre traistre amy. O amour ! par ignoramment aymer, je vous ay offensé : aussy vous ne me voulez secourir comme vous avez faict celle qui a gardé toutes vos loix. Ce n'est pas raison que par si honneste moyen je define, mais raisonnable que ce soit par ma propre main. Puisque avecq mes larmes j'ay lavé vostre vifage & avecq ma langue vous ay requis pardon, il reste plus avecq ma main je rende mon corps semblable au vostre & laisse aller mon

ame où la vostre ira, sçachant que ung amour vertueux & honneste n'a jamais fin en ce monde ne en l'autre. Et à l'heure se levant de dessus le corps, comme ung homme forcené & hors du sens, tira son poignard, & par grande violence s'en donna au travers du cuer; & de rechef print s'amyce entre ses bras, la baissant par telle affection qu'il sembloit plus estre attainct d'amour que de la mort. La damoiselle voiant ce coup, s'en courut à la porte cryer à l'ayde. Le duc oiant ce cry, doubtant le mal de ceulx qu'il aymoît, entra le premier dedans la garderobbe; & voiant ce piteux couple s'essaya de les separer pour faulver s'il eust esté possible le gentil homme. Mais il tenoyt s'amyce si fortement qu'il ne fut possible de la luy oster jusques ad ce qu'il fut trespaslé. Toutesfoys entendant le duc qui parloit à luy disant : Helas ! qui est cause de cecy ? avecq ung regard furieux luy respondit : Ma langue & la vostre, monsieur. Et en ce disant trespassa son visaige joinct à celluy de s'amyce. Le duc desirant en sçavoir plus avant contraingnit la damoiselle de luy dire ce qu'elle en avoyt vëu & entendu ; ce qu'elle feit tout du long, sans en espargner rien. A l'heure le duc congnoissant qu'il estoit cause de tout le mal, se gecta sur les deux amans mortz ; & avecq grandz criz & pleurs leur demanda pardon de sa faulte en les baissant tous deux par plusieurs foys. Et puis

tout furieux se leva, tira le poignard du corps du gentil homme, & tout ainsi que un fanglier estant navré d'un espieu court d'une impetuosité contre celluy qui a fait le coup, ainsi s'en alla le duc chercher celle qui l'avoit navré jusques au fondz de son ame; laquelle il trouva dansant en la salle, plus joyeuse qu'elle n'avoit accoustumé, comme celle qui pensoit estre bien vengée de la dame du Vergier. Le duc la print au milieu de la dance & luy dist : Vous avez prins le secret sur vostre vie, & sur vostre vie tombera la pugnition. En ce disant la print par la coëfure & luy donna un coup de poignard dedans la gorge, dont toute la compagnie fut si estonnée que l'on pensoit que le duc fut hors de sens. Mais après qu'il eut parachevé ce qu'il vouloit, assembla en la salle tous ses serviteurs & leur conta l'honneste & piteuse histoire de sa niepce & le meschant tour que luy avoit fait sa femme, qui ne fut sans faire pleurer les assistans. Après le duc ordonna que sa femme fut enterrée en une abbaye qu'il fonda en partye pour satisfaire au peché qu'il avoit fait de tuer sa femme; & fait faire une belle sepulture où les corps de sa niepce & du gentil homme furent mys ensemble, avecq une epitaphe declarant la tragedie de leur histoire. Et le duc entreprit un voyage sur les Turcs, où Dieu le favorisa tant qu'il en rapporta honneur & profit, &

trouva à son retour son filz aîné suffisant de gouverner son bien, luy laissa tout & s'en alla rendre religieux en l'abbaye où estoit enterrée sa femme & les deux amans : & là passa sa vielleſſe heureusement avecq Dieu.

Voila, mes dames, l'histoire que vous m'avez priée de vous raconter, que je connois bien à voz oeilz n'avoir esté entendue sans compassion. Il me semble que vous devez tirer exemple de cecy pour vous garder de mettre vostre affection aux hommes, car quelque honneste ou vertueuse qu'elle soyt elle a tousjours à la fin quelque mauvais desboire. Et vous voiez que Saint Paul encores aux gens mariez ne veult qu'ilz aient ceste grande amour ensemble. Car d'autant que nostre cueur est affectionné à quelque chose terrienne, d'autant s'esloigne il de l'affection celeste; & plus difficile en est à rompre le lien, qui me faict vous prier, mes dames, de demander à Dieu son Saint Esprit, par lequel vostre amour soyt tant enflammée en l'amour de Dieu que vous n'aiez point de peyne à la mort de laisser ce que vous aymez trop en ce monde. — Puisque l'amour estoit si honneste, dist Geburon, comme vous nous la paignez, pourquoy la falloyt il tenir si secrette? — Pour ce, dist Parlamente, que la malice des hommes est telle que jamais ne pensent que grande amour soyt joincte à hon-

neſteté ; car ilz jugent les hommes & les femmes vitieux, ſelon leurs paſſions. Et pour ceſte occaſion il eſt beſoing, ſi une femme a quelque bon amy oultre ſes plus grands prochains parens, qu'elle parle à luy ſecretement, ſi elle y veult parler longuement ; car l'honneur d'une femme eſt auſſi bien mys en diſpute pour aymer par vertu comme par vice, veu que l'on ne ſe prent que ad ce que l'on voyt. — Mais, diſt Geburon, quant ce ſecret là eſt decellé, l'on penſe beaucoup pis. — Je le vous confeſſe, diſt Longarine, parquoy c'eſt le meilleur du tout de n'aymer poinct. — Nous appellons de ceſte ſentence, diſt Dagoucin, car ſi nous penſions les dames ſans amour nous voudrions eſtre ſans vie. J'entendz de ceus qui ne vivent que pour l'acquérir, & encores qu'ilz n'y adviennent, l'eſperance les ſouſtient & leur faiſt faire mille choſes honorables juſques ad ce que la vielleſſe change ces honneſtes paſſions en autres peines. Mais qui penſeroyt que les dames n'aymaſſent poinct, il faudroyt en lieu d'hommes d'armes faire des marchans ; & en lieu d'acquérir honneur ne penſer que à amaffer de bien. — Dont, diſt Hircan, s'il n'y avoyt poinct de femmes vous voudriez dire que nous ſerions tous meſchans ; comme ſi nous n'avions cuer que celluy qu'elles nous donnent. Mais je ſuis bien de contraire opinion qu'il n'eſt rien qui plus abate le cuer d'un

homme que de hanter ou trop aymer les femmes. Et pour ceste occasion defendoient les Hebrieux que l'année que l'homme estoit marié il n'allast poinct à la guerre, de paour que l'amour de sa femme ne le retirast des hazardz que l'on y doibt chercher. — Je trouve, dist Saffredent, ceste loy sans grande raison, car il n'y a rien qui face plustost sortir l'homme hors de sa maison que d'estre marié, pour ce que la guerre du dehors n'est pas plus importable que celle de dedans; & croy que pour donner envye aux hommes d'aller en pays estranges & ne se amuser en leurs foyers, il les fauldroyt marier. — Il est vray, dist Ennasuicte, que le mariage leur oste le soing de leur maison; car ilz s'en fyent à leurs femmes & ne pensent que à acquerir honneur, estans seurs que leurs femmes auront assez de soing du proffict. Saffredent luy respondist : En quelque sorte que ce foyt, je suys bien ayse que vous estes de mon opinion. — Mais, ce dist Parlamente, vous ne debatez de ce qui est le plus à considerer : c'est pourquoy le gentil homme qui estoit cause de tout le mal ne mourut aussi tost de desplaisir comme celle qui estoit innocente? Nomerfide luy dist : C'est pour ce que les femmes aiment mieulx que les hommes. — Mais c'est, ce dist Simontault, pour ce que la jalousie des femmes & le despit les faiçt crever sans sçavoir pourquoy; & la prudence des

hommes les faic̃t enquerir de la verité, laquelle congneue par bon ſens monſtrent leur grand cuer, comme feit ce gentil homme, & après avoir entendu qu'il eſtoit l'occasion du mal de ſ'amy, monſtra combien il l'aymoit ſans eſpargner ſa propre vie. — Toutesfoys, diſt Ennaſuicte, elle morut par vraye amour, car ſon ferme & loial cuer ne povoyt endurer d'eſtre ſi villainement trompée. — Ce fut ſa jalouſie, diſt Simontaut, qui ne donna lieu à la raiſon, & creut le mal qui n'eſtoit poinct en ſon amy tel comme elle le penſoyt, & fut ſa mort contraincte, car elle n'y povoyt remedier; mais celle de ſon amy fut volontaire après avoir cogneu ſon tort. — Si fault il, diſt Nomerſide, que l'amour ſoyt grande qui cauſe une telle douleur. — N'en ayez poinct de paour, diſt Hircan, car vous ne morrez poinct d'une telle fiebvre. — Non plus, diſt Nomerſide, que vous ne vous tuez après avoir congneu voſtre offence. Parla-mente qui ſe doubtoit le debat eſtre à ſes deſpens, leur diſt en riant : C'eſt aſſez que deux ſoient mortz d'amour, ſans que l'amour en face battre deux autres, car voila le dernier ſon de veſpres qui nous departira, veuillez ou non. Par ſon conſeil la compaignie ſe leva, & allerent oyr veſpres, n'oblians en leurs bonnes prieres les ames des vraiz amans, entre leſquelz les religieux de leur bonne volonté dirent ung *de profundis*. Et tant que le ſoupé

dura n'eurent autres propos que de madame du Vergier ; & après avoir ung peu passé leur temps ensemble , chacun se retira en sa chambre , & ainsi mirent fin à la septiesme journée.



HUICTIESME JOURNÉE.

En la huiëtiefme Journée on devise des plus grandes & plus veritables folyes dont chacun se peut avifer.

PROLOGUE.

LE matin venu, s'enquirent si leur pont s'advançoit fort; & trouverent que dedans deux ou trois jours il pourroit estre achevé, ce qui despleut à quelques ungs de la compaignie, car ilz eussent bien désiré que l'ouvrage eust duré plus longuement pour faire durer le contantement qu'ilz avoient de leur heureuse vie; mais voians qu'ilz n'avoient plus que deux ou trois jours de bon temps, se delibererent de ne le perdre pas; & prierent madame Oisille de leur donner la pasture spirituelle comme elle avoyt accoustumé: ce qu'elle feit. Mais elle les tint plus long temps que auparavant; car elle vouloit avant partir avoir mis fin à la canonicque de Saint Jehan. A quoy elle s'acquieta si très bien qu'il sembloyt que le Saint Esperit plain d'amour & de douceur, parlaist par sa bouche. Et tous enflambez de ce feu s'en allerent oyr la grand

messe, & après dîner ensemble, parlans encores de la journée passée, se desians d'en pouvoir faire une aussi belle. Et pour y donner ordre se retirerent chacun en son logis jusques à l'heure qu'ilz allerent en leur chambre des comptes, sur le bureau de l'herbe verte, ou desja trouverent les moynes arrivez qui avoyent prins leurs places. Quant chacun fut assis, l'on demanda qui commenceroit; Saffredent dist : Vous m'avez faict l'honneur d'avoir commencé deux journées; il me semble que nous ferions tort aux dames si une seule n'en commençoyt deux. — Il faudra doncques, dist madame Oisille, que nous demeurions icy longuement, ou que une de vous & une de nous soyt sans avoir commandé une journée. — Quant à moi, dist Dagoucin, si j'eusse esté esleu j'eusse donné ma place à Saffredent. — Et moy, dist Nomerfide, j'eusse donné la myenne à Parlamente, car j'ay tant accoustumé de servir que je ne sçaurois commander. A quoy toute la compaignye s'accorda, & Parlamente commença ainſy : Mes dames, noz journées passées ont esté plaines de tant de faiges comptes que je vous vouldrois prier que cestuy cy le soyt de toutes les plus grandes folies & les plus veritables que nous nous pourrons adviser. Et pour vous mettre en train je vais commencer :

SOIXANTE UNZIESME NOUVELLE.

*La femme d'un scellier grievement malade se guerit
& recouvrâ la parole qu'elle avoit perdue l'es-
pace de deux jours, voyant que son mary retenoit
sur un lit trop privement sa chambriere, pendant
qu'elle tiroit à sa fin.*

EN la ville d'Amboise y avoyt ung scellier nommé Brimbaudier (1), lequel estoit scellier de la Royne de Navarre, homme du quel on poyoit juger la nature à veoir la coulleur du visaige estre plus serviteur de Bachus que des prestres de Diane. Il avoit espousé une femme de bien qui gouvernoyt son mesnaige très saigement, dont il se contentoit. Ung jour on luy dist que sa bonne femme estoit mallade & en grand dangier, dont il monstra estre autant courroucé qu'il estoit possible. Il s'en alla en grande dilligence pour la secourir. Et trouva sa pauvre femme si bas qu'elle avoyt plus de besoing de confesseur que de medecin; dont il feit ung deuil le plus piteux du monde. Mais pour

(1) Éd. de 1558 : nommé *Bruribandier*. (Voir aux éclaircissements, note K.)

bien le representer faudroyt parler gras comme luy, & encores feroyt ce plus qui pourroit paindre son visaige & sa contenance. Après qu'il luy eut faict tous les services qu'il luy fut possible, elle demanda la croix, que on luy feist apporter. Quoy voiant le bon homme s'alla gecter sur ung liêt tout desesperé, criant & disant avec sa langue grasse : (1) Helas ! mon Dieu, je perdz ma pauvre femme, que feray je, moy malheureux ! & plusieurs telles complainctes. A la fin regardant qu'il n'y avoyt personne en la chambre que une jeune chamberiere assez belle & en bon poinct, l'appela tout bas à luy en luy disant : M'amy, je me meurs, je suis pis que trespasé de veoir ainſy mourir ta maistresse ! Je ne ſçay que faire, ne que dire, ſinon que je me recommande à toy ; & te prie prendre le ſoing de ma maiſon & de mes enfans. Tiens les clefz que j'ay à mon coſté, donne ordre au meſnage, car je n'y ſçaurois plus entendre. La pauvre fille qui en eut pitié, le reconforta, le priant ne ſe vouloir deſeſperer ; & que ſi elle perdoyt ſa maistresse elle ne

(1) Ici le Ms. 7576² cherche à imiter le langage du mari en ces termes : *Je pelz ma poyle femme ; que fezaife, moi malheureux ? M'amie, je me meuls, je ſuis pis que tlepaſſe de voir ainſi mouſir ta maitteſſe. Je ne ſçai que ſaize ne que diſe.... tien les clé que zay à mon coté, donne oldle à mon menage, &c.*

perdist son bon maistre. Il luy respondist : M'amy, il n'est possible, car je me meurs. Regarde comme j'ay le vifage froid, aproche tes joues des myennes pour les me rechauffer. Et en ce faissant il luy mist la main au tetin, dont elle cuyda faire quelque difficulté, mais la pria n'avoir poinct de craincte, car il faudroit bien qu'ilz se veissent de plus près. Et sur ces motz la print entre ses bras, & la gecta sur le liect. Sa femme qui n'avoit compaignye que de la croix & de l'eau beniste, & n'avoit parlé depuis deux jours, commença avecq sa foible voix de crier le plus hault qu'elle peut : Ha ! ha ! ha ! je ne suis pas encore morte. Et en les menassant de la main, disoyt : Meschant, villain, je ne suis pas morte. Le mary & la chamberiere, oians sa voix, se leverent ; mais elle estoit si despite contre eulx que la collere consuma l'humidité du catterre qui la gardoyt de parler, en forte qu'elle leur dist toutes les injures dont elle se povoyt adviser. Et depuis ceste heure là commença de guerir qui ne fut sans souvent reprocher à son mary le peu d'amour qu'il luy portoyt.

Vous voiez, mes dames, l'ypocrisye des hommes, comme pour ung peu de consolation ilz oblyent le regret de leurs femmes. — Que sçavez vous, dist Hircan, s'il avoyt oy dire que ce fut le meilleur remede que sa femme pouvoit avoir ? Car puis que par son bon trai-

êtement il ne la pouvoit guerir, il vouloyt effaier si le contraire luy feroit meilleur : ce que très bien il experimenta. Et m'esbahys comme vous, qui estes femmes, avez declairé la condition de vostre sexe qui plus amende par despit que par douceur. — Sans poinct de faulte, dist Longarine, cella me feroyt bien non seulement faillir du liêt, mais d'un sepulcre tel que celluy là. — Et quel tort luy faisoyt il, dist Saffredent, puisqu'il la pensoyt morte, de se consoler? car l'on sçaiet bien que le lien de mariage ne peut durer sinon autant que la vie; & puis après on est deslié. — Ouy, deslié, dist Oisille, du serment & de l'obligation; mais ung bon coeur n'est jamais deslié de l'amour. Et estoyt bien tost oblyé son deuil de ne pouvoir attendre que sa femme eust poussé le dernier soupir. — Mais ce que je trouve le plus estrange, dist Nomerfide, c'est que voiant la mort & la croix devant ses oeilz, il ne perdoit la volonté d'offenser Dieu. — Voyla une belle raison, dist Symontault, vous ne vous esbahiriez doncques pas de veoir faire une folie, mais que on soyt loing de l'eglise & du cymetiere? — Mocquez vous tant de moy que vous voudrez, dist Nomerfide, si est ce que la meditation de la mort rafroidyt bien fort ung cueur, quelque jeune qu'il soyt. — Je seroys de vostre opinion, dist Dagoucin, si je n'avoys oy dire le contraire à une princesse. — C'est doncques à dire,

dist Parlamente, qu'elle en racompta quelque histoire. Parquoy s'il est ainſy je vous donne ma place pour la dire. Dagoucin commença ainſy :

SOIXANTE DOUZIESME NOUVELLE.

En exerçant le dernier oeuvre de misericorde & ensevelissant un corps mort, un religieux exerça les oeuvres de la chair avec une religieuse & l'engrossa.

EN une des meilleures villes de France, après Paris (1), y avoyt ung hôpital richement fondé, assavoir d'une prieure & quinze ou seize religieuses, & en ung autre corps de maison devant y avoyt ung prieur & sept ou huit religieux, lesquels tous les jours disoient le service, & les religieuses seulement leurs patenostres & heures de Nostre Dame, pour ce qu'elles estoient occupées au service des mallades. Ung jour vint à mourir ung pauvre homme où toutes les religieuses s'assemblerent. Et après luy avoir faict tous les remedes pour sa fanté envoierent querir ung de leurs religieux pour le confesser. Puy voiant qu'il s'affoiblissoit luy baillerent l'unction, & peu à peu perdit la parole. Mais pour ce qu'il demeura longuement à passer, faisant semblant d'oyr, chacune se mirent à

(1) Cette nouvelle manque dans l'édition publiée par Boaituau en 1558; elle a été imprimée l'année suivante par Cl. Gruget. (Voir aux éclaircissements, note L.)

luy dire les meilleures parolles qu'elles peurent, dont à la longue elles se fascherent; car voyans la nuyct venue & qu'il faisoit tard, s'en allerent coucher l'une après l'autre; & ne demeura pour ensepvelir le corps que une des plus jeunes avecq ung religieux qu'elle craingnoyt plus que le prier ny aultre, pour la grande austerité dont il ufoyt tant en parolles que en vie. Et quant ilz eurent bien cryé leurs heures à l'oreille du pauvre homme, congneurent qu'il estoit trespaslé. Parquoy tous deux l'ensevelirent. Et en exerçant ceste derniere oeuvre de misericorde commença le religieux à parler de la misere de la vie & de la bienheureuseté de la mort; & ces propos passerent le minuyct. La pauvre fille ententivement escoutoit ces devotz propos, & le regardant les larmes aux oeilz, où il print si grand plaisir, que parlant de la vie advenir commença à l'ambrasser comme s'il eut eu envye de la porter entre ses bras en paradis. La pauvre fille escoutant ces propos, & l'estimant le plus devoit de la compaignie ne l'osa refuser. Quoy voiant ce meschant moyne, en parlant tousjours de Dieu, paracheva avecq elle l'oeuvre que soudain le diable leur mit au cueur, car paravant n'avoit jamais esté question; l'asseurant que ung peché secret n'estoyt poinct imputé devant Dieu, & que deux personnes non liez ne peuvent offencer en tel cas quant il n'en vient poinct

de scandalle; & que pour l'éviter elle se gardast bien de le confesser à aultre que à luy. Ainsy se departirent d'ensemble, elle la premiere qui en passant par une chappelle de Nostre Dame voulut faire son oraison, comme elle avoit de coustume. Et quant elle commença à dire : Vierge Marie, il luy souvint qu'elle avoyt perdu ce tiltre de virginité sans force ny amour, mais par une fotte craincte; dont elle se print tant à pleurer qu'il sembloyt que le cueur luy deust fandre. Le religieux qui de loing ouyt ces souspirs se doubta de sa conversion par la quelle il povoyt perdre son plaisir; dont pour l'empescher la vint trouver prosternée devant cest ymage, la reprist aygrement, & luy dist que si elle faisoit conscience qu'elle se confessast à luy & qu'elle n'y retournast plus si elle ne vouloit, car l'un & l'autre sans peché estoit en sa liberté. La fotte religieuse cuydant satisfaire envers Dieu, s'alla confesser à luy, mais pour penitence il luy jura qu'elle ne pechoit point de l'aymer, & que l'eau benoïste povoyt effacer ung tel peccadille. Elle, croyant plus en luy que en Dieu, retourna au bout de quelque temps à luy obeyr; en sorte qu'elle devint grosse, dont elle print ung si grand regret qu'elle supplia la prieure de faire chasser hors de son monastere ce religieux, sçachant qu'il estoit si fin qu'il ne fauldroy point à la séduire. L'abbesse & le prieur qui s'accordoient fort

bien ensemble, se mocquerent d'elle, disans qu'elle estoit assez grande pour se defendre d'un homme, & que celluy dont elle parloyt estoit trop homme de bien. A la fin à force d'importunité, pressée du remords de la conscience, leur demanda congé d'aller à Romme, car elle pensoyt en confessant son peché aux piedz du pape recouvrer sa virginité. Ce que très volontiers le prieur & la prieure luy accorderent, car ilz aymoient myeulx qu'elle fut pelerine contre sa reigle que renfermée & devenir si scrupuleuse comme elle estoit, craingnans que son desespoir luy feist renoncer à la vye que l'on mene là dedans; luy baillant de l'argent pour faire son voiage. Mais Dieu voulut que elle estant à Lyon ung soir après vespres, sur le pupitre de l'eglise de Sainct Jehan, où madame la duchesse d'Alençon, qui depuis fut Royne de Navarre, alloyt secretement faire quelque neufvaine avecq trois ou quatre de ses femmes, estant à genoulx devant le crucifix ouyt monter en hault quelque personne; & à la lueur de la lampe congneut que c'estoyt une religieuse. Et afin d'entendre ses devotions, se retira la duchesse au coing de l'autel. Et la religieuse qui pensoyt estre seule se agenouilla; & en frappant sa coulpe se print à pleurer tant que c'estoyt pityé de l'oyr, ne criant sinon que : Helas ! mon Dieu, ayez pitié de cette pauvre pecheresse ! La duchesse pour entendre que

c'estoit, s'approcha d'elle en luy disant : M'amy, qu'avez vous, & d'où estes vous, qui vous amene en ce lieu cy ? La pauvre religieuse qui ne la congnoissoyt poinct, luy dist : Helas ! m'amy, mon malheur est tel que je n'ay secours que à Dieu, lequel je supplie me donner moien de parler à madame la duchesse d'Alençon, car à elle seule je conterai mon affaire, estant asseurée que s'il y a ordre elle le trouvera. — M'amy, ce luy dist la duchesse, vous pouvez parler à moy comme à elle, car je suis de ses grandes amyes. — Pardonnez moy, dist la religieuse, car jamais autre qu'elle ne sçaura mon secret. Alors la duchesse luy dist qu'elle povoyt parler franchement & qu'elle avoyt trouvé ce qu'elle demandoyt. La pauvre femme se gecta à ses piedz, & après avoir pleuré luy racompta ce que vous avez ouy de sa pauvreté. La duchesse la reconforta si bien que sans luy oster la repentance continuelle de son peché, luy mist hors de l'entendement le voiage de Romme, & la renvoia en son prieuré avecq des lettres à l'evesque du lieu pour donner ordre à faire chasser ce religieux scandaleux.

Je tiens ce compte de la duchesse mesmes, par lequel vous pouvez veoir, mes dames, que la recepte de Nomerfide ne sert pas à toutes personnes. Car ceulx ci touchans & ensevelissans le mort ne furent moins tachez de leur lubricité. — Voyla une intention, dist Hir-

can, de laquelle je croy que homme jamais ne uſa, de parler de la mort & faire les oeuvres de la vie. — Ce n'eſt point oeuvre de vie, diſt Oifille, de pecher, car on ſçait bien que peché engendre la mort. — Croyez, diſt Saffredent, que ces pauvres gens ne penſoient point à toute ceſte theologie. Mais comme les filles de Lot envyroient leur pere penſans conſerver nature humaine, auſſy les pauvres gens vouloient reparer ce que la mort avoyt gaſté en ce corps pour en refaire ung tout nouveau; parquoy je n'y voy nul mal que les larmes de la pauvre religieuſe, qui toujours pleuroyt & toujours retournoyt à la cauſe de ſon pleur. — J'en ay veu aſſez de telles, diſt Hircan, qui pleurent leurs pechés & rient leur plaifir tout enſemble. — Je me doute, diſt Parlamente, pour qui vous le dictes dont le rire a aſſez duré & feroit temps que les larmes commenceaſſent. — Taifez vous, diſt Hircan, encores n'eſt pas finée la tragedie qui a commencé par rire. — Pour changer mon propos, diſt Parlamente, il me ſemble que Dagoucin eſt ſailly dehors de noſtre deliberation, qui eſtoit de ne dire compte que pour rire, car le ſien eſt trop piteux. — Vous avez dict, diſt Dagoucin, que vous ne racompterez que de follyes, & il me ſemble que je n'y ay point ſailly; mais pour en oyr ung plus plaifant je donne ma voix à Nomerſide, eſperant qu'elle rabillera ma

faulte. — Auffy ay je ung compte tout prest, respondist elle, digne de fuyvre le vostre, car je parle de religieux & de mort. Or escoutez le bien, s'il vous plaist (1).

(1) Éd. de 1559 donnée par Gruget : *Cy finent les comptes & nouvelles de la feue Royne de Navarre, qui est ce que l'on en peut recouvrer.*

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

DES NOUVELLES

DE LA SIXIÈME JOURNÉE.

—CO—

NOTE A, PAGE 4.

Le duc d'Urbain nommé le Prefect, lequel espousa la sœur du premier duc de Mantoue.

François-Marie de la Rovere, né le 24 mars 1491, préfet de Rome, neveu du pape Jules II. Élevé à la cour de France, il fut un des grands capitaines de son temps, surtout au commencement de sa carrière. Il poignarda, en 1511, le cardinal Alidosio, légat de l'armée ecclésiastique à Bologne, & mourut empoisonné en 1538. Il avait épousé Éléonor-Hippolyte de Gonzague, fille de Jean-François II, quatrième marquis de Mantoue & sœur de Frédéric, deuxième duc de Mantoue. Le jeune prince de dix-huit ans, héros de cette nouvelle, doit être Gui Ubald, né en 1514, successeur de son père. D'après Moreri, ce duc d'Urbain aurait eu un autre fils nommé François & mort jeune, mais l'*Art de vérifier les dates* ne parle pas de lui. François-Marie fut un grand protecteur des Arts & des Lettres. A sa cour florissaient Raphaël, B. Castiglione, & d'autres. Voyez à ce sujet : M. J. Dumefnil, *Histoire des plus célèbres amateurs italiens & de leurs relations avec les artistes*, &c., Paris, 1853, in-8°. P. 13 & suiv.

NOTE B, PAGE 8.

Vrayement, dist Geburon, quant Rivolte fut prins des François, &c.

La prise de Rivolte par l'armée française, sous la conduite de Louis XII, date de l'année 1509. Il y a une relation de cette prise dans le livre suivant : *Livre nouvellement translaté de l'Italiennne rime en ryme françoise, contenant l'advenement du roy de France, Louis XII, à Milan, & la triumpicante entrée audiçt Milan.* Lyon, 1509, in-4°.

NOTE C, PAGE 39.

Voici comment, dans l'édition de 1558, se termine l'épilogue de cette nouvelle :

« Appelez vous, dist Guebron, s'egarer donner son bien à l'Eglise & aux pauvres mandiens? — Je n'appelle point errer, dist Parlalemente, quand l'homme distribue aux pauvres ce que Dieu a mis en sa puissance. Mais de donner tout ce qu'on a à sa mort & de faire languir de faim sa famille puis après, je n'approuve pas cela. Et me semble que Dieu auroit aussi acceptable qu'on eut sollicitude des pauvres orphelins qu'on a laissez sur terre, les quelz n'ayans moyen de se nourrir & accablez de pauvreté, quelquefois au lieu de benir leurs peres, les maudissent quand ilz se sentent pressiez de faim : car, celuy qui cognoist les cueurs ne peult estre trompé, & ne jugera pas seulement selon les oeuvres, mais selon la foy & charité qu'on a eue à luy. — Pourquoy est ce donc, dist Guebron, que l'avarice est aujourd'huy si enracinée en tous les estats du monde, que la plupart des hommes s'attendent à faire les biens lorsqu'ilz se sentent assaillis de la mort & qu'il leur faut rendre compte à Dieu? Et croy infailliblement qu'ils mettent si bien leurs affections en leurs richesses que s'ilz les pouvoient emporter avec eulx, ilz le feroient volontiers. Mais c'est l'heure où le Seigneur leur fait sentir plus grièvement son jugement que

a l'heure de la mort, car tout ce qu'ilz ont fait tout le temps de leur vie, bien ou mal, en un instant se représente devant eulx. C'est l'heure où les livres de noz consciences font ouvertz & où chacun peult y veoir le bien & le mal qu'il a faict. Car les esprits malings ne laissent rien qu'ilz ne proposent au pecheur, ou pour l'induire a une presumption d'avoir bien vescu, où a une deffiance de la misericorde de Dieu, afin de les faire tresbucher du droit chemin. — Il me semble, Hircan (dist Nomerfide), que vous sçavez quelque histoire a ce propos. Je vous prie, si la pensez digne de cette compagnie, qu'il vous plaise nous la dire. — Je le veux bien (dist Hircan), & combien qu'il me fasche de compter quelque chose a leur desavantage, si est ce que veu que nous n'avons espargné ny roys, ni ducs, ny comptes, ny barons, ceux icy ne se doibvent tenir offencez si nous les mettons au reng de tant de gens de bien : mesmes que nous ne parlons que des vicieux, car nous sçavons qu'il y a des gens de bien en tous estats, & que les bons ne doivent estre interessez pour les mauvais. Mais laissons ces propos & donnons commencement a nostre histoire. „

NOTE D, PAGE 48.

*Mais la belle dame sans mercy
Respond qu'il siet bien que l'on le die
Pour en tirer quelque confort.*

Ce passage du poëme d'Alain Chartier a déjà été une fois cité par la Reine de Navarre dans la nouvelle XII. (Voir t. II, p. 16, & aux notes, p. 431.)

NOTE E, PAGE 50.

Le Roy Louis unziesme envoya en Angleterre le seigneur de Montmorency pour son ambassadeur.

L'histoire de la maison de Montmorency ne fait mention d'aucun seigneur de ce nom envoyé par Louis XI

ambassadeur en Angleterre. (Voy. Duchefnes, *Histoire généalogique de la maison de Montmorency*, &c. Paris, 1624, in-fol.) C'est seulement en 1546 que François de Montmorency, seigneur de la Rochepot fut envoyé comme ambassadeur en Angleterre. (Voy. Duchefnes, p. 366.)

Dans quelques manuscrits il y a : *le roy Louis douze*. Cela aurait alors rapport à Guillaume de Montmorency, père du connétable; mais dans la notice historique sur Guillaume, il n'est nullement parlé de cette mission. (Voyez Duchefnes, p. 354-355.)

M. Génin, éditeur des *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, pense qu'il est ici question du connétable de Montmorency (1^{er} Recueil, 1841; in-8°, p. 151). Nous ignorons sur quels garants il peut appuyer son assertion. Du reste voici un passage d'une lettre de Marguerite au connétable, qui est bien en rapport avec ce qui est dit à la fin de cette Nouvelle, sur l'humeur galante du seigneur de Montmorency : « J'ay montré vostre lettre à la damoiselle Marguerite de Lorraine, qui n'a laissé pour son habit gris à
« avoir souvenance du temps passé. Et vous assure qu'elle
« s'acquitte sy bien à prier Dieu pour vous que sy toutes
« les dames qui vous ont donné la tous en faisoient aul-
« tant, vous en deveriés point avoir regret au temps
« passé, car leurs oraisons vous mettroient en paradis où
« après longue & bonne vie desire vous voir. »

NOTE F, PAGE 57.

En la court du Roy François premier y avoit une dame de fort bon esperit.

Ne ferait-ce pas à elle-même que Marguerite aurait fait allusion ici? les théories qu'elle a développées plusieurs fois dans ses épilogues, sur l'amour & sur les rapports de politesse des hommes avec les femmes, sont tout à fait en rapport avec ce qu'elle dit au sujet des serviteurs qu'une dame peut se permettre, sans exciter en rien les soupçons de son mary. Il est difficile de rien conjecturer au sujet du galant à qui elle aurait joué le tour qu'elle raconte.

Dans la Nouvelle fuivante, Marguerite revient sur le même sujet & raconte comment cette même dame s'y est prise pour convaincre son mari d'infidélité & le forcer à la conduire à la cour d'où, par jalousie, il l'avait éloigné. Si l'on se rappelle ce que nous avons dit dans la Notice sur la vie privée de Marguerite (t. I^{er}, p. LXXIV) au sujet de ses rapports avec ses deux maris, on fera d'autant plus porté à adopter notre conjecture sur ces deux Nouvelles.

NOTE G, PAGE 58.

Et elle qui n'avoit faulte de nulle finesse de femme, s'en alla à Madame Marguerite fille du Roy & à la duchesse de Montpensier.

Marguerite de France, duchesse de Savoye & de Berry, née à Saint-Germain en Laye le 5 juin 1523. Elle avait eu pour parrain Jean, cardinal de Lorraine, & pour marraine Marguerite elle-même, qui était sa tante paternelle. Promise en mariage à l'âge de trois ans à Louis de Savoye, fils du duc Charles III, elle épousa, le 9 juillet 1549, Emmanuel-Philibert, duc de Savoye, frère puîné du prince Louis. Elle mourut âgée d'un peu plus de cinquante & un ans, le 15 septembre 1574. Cette princesse a été l'une des femmes les plus remarquables de son temps. Brantôme lui a consacré un article dans ses *Dames illustres* (t. V, p. 230, des *Œuvres complètes*, édit. in-8°). On peut voir aussi les *Éloges & les Vies des Reines, princesses, &c.*, du P. Hilarion de Coste; Paris, 1647, in-4°; t. II, p. 278. — La duchesse de Montpensier, Jacqueline de Longwick, comtesse de Bar-sur-Seine, fille de J. Ch. de Longwick, seigneur de Givry, & de Jeanne, bâtarde d'Angoulême. Mariée en 1538 à Louis de Bourbon, II^e du nom, duc de Montpensier. (Voy. *Histoire généalogique de la maison de France* du P. Anselme, t. I^{er}, p. 355.)

NOTE H, PAGE 60.

Il luy dit qu'il n'en sçavoit pas de meilleur que de jouer au cent.

Il est probable que Marguerite a voulu désigner ici le jeu de cartes que nous appelons aujourd'hui le *piquet*, & qui se joue en cent points. Ce jeu est ancien; on le trouve cité parmi tous ceux que Rabelais énumère au liv. I^{er}. ch. xxii de *Gargantua*.

NOTE I, PAGE 73.

En la ville de Paris y avoit ung homme de si bonne nature, &c.

En disant que le mary bigame sans le savoir vint à Blois peu après que François I^{er} fut monté sur le trône, Marguerite fixe entre les années 1514 & 1515 le dénouement de cette aventure, puisque François I^{er} fut sacré le 25 janvier 1515. Louise de Savoye est nommée Madame la Régente, ce qui porte la scène au mois d'août 1515, pendant l'absence du Roi qui se trouvait alors en Italie tout prêt de remporter la victoire de Marignan.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

DES NOUVELLES

DE LA SEPTIÈME JOURNÉE.

—oo—

NOTE A, PAGE 90.

Or advint que en ce temps là la Royne Claude femme du Roy François, &c.

Ce passage nous donne d'une manière approximative la date de cette nouvelle. Claude de France, fille de Louis XII & d'Anne de Bretagne, première femme de François I^{er}, mourut le 20 juillet 1524. Louise de Savoye est désignée sous les noms de *Madame la Regente mere du Roi*; c'est en l'année 1515, lors de son premier voyage en Italie, que François I^{er} donna à sa mère le titre & le pouvoir de Régente de France. Il est probable que l'aventure du chanoine d'Autun se rapporte à cette dernière époque.

NOTE B, PAGE 95.

Au temps du Roi François premier y avoit une dame de sang roial, &c.

La dame du sang royal dont Marguerite parle avec tant d'éloges peut bien être Louise de Savoye, qui aimait beaucoup entendre raconter des aventures de toutes sortes. On peut voir dans notre Introduction, t. I^{er}, p. LXIV, ce que nous avons dit au sujet de l'affection de Marguerite pour sa mère.

NOTE C, PAGE 100.

En la ville de Paris se trouvoient quatre filles, &c.

Cette Nouvelle est, sans aucun doute, le récit d'une aventure (ou mieux d'un projet d'aventure) qui se rapporte à la jeunesse de François I^{er}. Le gentilhomme que *son maître avoit fait prévôt de Paris*, est Jean de la Barre, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler. Voy. t. I^{er}, p. 172.

Dans le *Journal d'un bourgeois de Paris* sous le règne de François I^{er}, publié récemment par M. L. Lalanne, pour la Société de l'histoire de France; Paris, 1854, in-8°, p. 125, à l'année 1522, on lit : « Au dict an le Roy crea auffy & ordonna à tousjours en la ville de Paris, un bailliage pour estre divisé & hors de la prevosté de Paris, & pour en faire une juridiction à part, & pour, par icelle, cognoistre des causes des privilegiez de l'Université de Paris. Et pour ce faire y establit & ordonna un baillif lequell se nommoit *Monsieur de la Barre*, qui estoit l'un de ses mignons, natif de Paris & de pauvres gens; au quel il donna le dict bailliage gratis à cause qu'il estoit en sa grace, » &c.

NOTE D, PAGE 114.

En l'eglise Saint Jehan de Lyon y a une chappelle fort obscure, &c.

Nous citerons ici quelques extraits d'une lettre que nous a écrite M. Péricaud, auteur de plusieurs ouvrages remarquables sur la ville de Lyon : « Marguerite vint à Lyon pour la première fois en 1525; elle avait alors trente-cinq ans. Le 11 avril de cette année elle perdit son premier mari, Charles d'Alençon. Les augustes époux avaient pris leur logement dans la maison de l'obédiencier de Saint-Just. Les funérailles de Charles, qui fut inhumé dans l'église de Saint-Just, se firent avec une grande pompe. Il est à croire que pendant la dernière maladie

de son mari, Marguerite fit dans l'église Saint-Jean la neuvaine dont il est question dans la dernière Nouvelle de l'*Heptaméron*. Nous pensons aussi qu'il faut rapporter à cette époque l'historiette de la dévote qui dans la chapelle du Saint-Sépulcre mit sa chandelle sur la tête d'un soldat qui dormait, pensant qu'il fût de pierre comme toutes les statues qui étaient dans cette chapelle. Voy. sur cette chapelle, qui fut saccagée par les calvinistes en 1562, Quincarnon sur Saint-Jean, p. 98, & l'abbé Jacques, *Eglise primatiale de Saint-Jean*, p. 41, " &c.

L'ouvrage de Quincarnon est très-rare. L'exemplaire que possédait notre confrère Colte dans sa bibliothèque lyonnaise était regardé comme unique; il a pour titre : *Les Antiquitez & la fondation de la metropole des Gaules ou de l'Eglise de Lyon & de ses chapelles*, par le sieur de Quincarnon. Lyon, Math. Liberal, 1673, petit in-12.

NOTE E, PAGE 118.

L'année que monsieur de Vendosme épousa la princesse de Navarre.

C'est-à-dire en l'année 1548. Antoine de Bourbon, fils de Charles de Bourbon & de Françoise d'Alençon, né le 22 avril 1518, épousa le 20 octobre 1548 Jeanne de Navarre, fille unique de Marguerite & mère du Roy de France Henri IV.

NOTE F, PAGE 120.

Une damoiselle de ceans dont ung prothenotaire estoit amoureux.

Brantôme commence ainsi le xxviii^e Discours sur les grands capitaines & hommes illustres français :

« Monsieur de l'Escun, frère de M. de Lautrec, fut un bon capitaine, mais pourtant plus hardy & vaillant que sage de conduite. Il avoit esté desdié à la robe longue & estudia long temps à Pavie du temps du grand maistre Chaumont,

que nous tenions l'estat de Milan paisible. Et l'appelloit-on le Prothenotaire de Foix, mais je pense que c'estoit, comme dit l'Espagnol, *un letrado que non tenia muchas letras*, c'est-à-dire un lettré qui n'avait pas beaucoup de lettres, comme estoit la coustume de ce temps là des prothenotaires & mesme de ceux de bonne maison, de n'estre gueres sçavans, mais de se donner du bon temps, d'aller à la chasse, de se pourmener faire l'amour, & la pluspart faire cocus les pauvres gentils hommes qui estoient à la guerre. Aussi de ce temps se chantoit une chançon d'une dame :

Passerez vous tousjours par cy (*bis*)
Prothenotaire sans soucy ? „

(Brantôme, t. II, p. 144, des
Œuvres complètes, édit. in-8°.)

Les *prothonotaires apostoliques* avaient été institués au nombre de douze dans les premiers siècles de l'Eglise, par le pape Clément 1^{er}, pour écrire les vies des saints & les autres actes apostoliques. Baronius, dans ses *Annales ecclésiastiques*, les a cités plusieurs fois. Peu à peu le nombre des prothonotaires s'accrut & leur autorité s'affaiblit. Dès le xv^e siècle cette dignité était devenue un titre honorifique qu'on accordait toujours aux docteurs en théologie de noble famille, ou qui jouissaient d'une certaine importance.

NOTE G, PAGE 123.

C'est que faisant le dict Robertval ung voiage sur la mer, &c.

Le Canada, découvert par le Vénitien Cabot en 1497, fut pendant le xvi^e siècle visité par plusieurs capitaines français. En 1535, Jacques Cartier remonta le fleuve Saint-Laurent, prit possession de ce vaste pays au nom de François 1^{er}, & l'appela la Nouvelle-France. En 1542 le capitaine La Roque de Robertval éleva le fort de Charlebourg. On lit dans le grand *Dictionnaire historique* de B. de

La Martinière, t. II, p. 84 : « En 1541, Jean François de la Roque, sieur de Roberval, gentil homme picart, accompagné de Jacques Cartier, fit un établissement dans l'Isle Royale & envoya un de ses pilotes nommé Alphonse de Saintonge, reconnoître le nord du Canada, au-dessus du Labrador. »

NOTE H, PAGE 134.

Au chasteau d'Odoz en Bigorre demouroit ung escuyer d'escurie du Roy nommé Charles, Italien, &c.

Dans l'état des officiers de la maison de François I^{er} pour l'année 1522, parmi les écuyers d'écurie du Roi, nous trouvons *Charles de Saint Seyrin*, aux gages de deux cents livres. Dans un autre état, pour l'année 1529, Charles ne s'y trouve plus. Est-ce le même que l'Italien appelé aussi Charles par la Reine Marguerite ? Sous le titre du *Conseiller au Bluteau*, une aventure pareille à celle-ci fait le sujet de la xvii^e des *Cent Nouvelles nouvelles*. Voy. les *Cent Nouvelles nouvelles*, édit. in-18, de Paris, 1840.

NOTE I, PAGE 139.

En la duché de Bourgoingne y avoit ung duc très honnest & beau prince.

Il est probable que la Reine de Navarre s'est contentée de mettre en prose un ancien fabliau, connu sous le nom de *la Châtelaine de Vergy*. On le trouve, dans le t. IV, du *Recueil de Barbasan*, & dans les fabliaux de Legrand d'Aussy, t. III, p. 38, édit. in-8°. Du reste, à peine Marguerite a-t-elle déguisé son emprunt, puisqu'elle dit, avant de raconter cette histoire, qu'elle a été écrite en si *vieux langage*, que nul de la compagnie, excepté elle & madame Oisille, ne la comprendrait. L'histoire de la châtelaine de Vergy a été reproduite par le conteur italien Bandello (part. IV, nouv. v); &, d'après lui, par Belleforest dans ses *Histoires tragiques*. On pourrait penser que la Reine de

Navarre a tout simplement emprunté au Bandello son récit, car c'est le conteur italien qui place la scène en Bourgogne à l'époque où cette province était sous la domination d'un duc. Cependant il est bon de remarquer qu'à la fin de l'épilogue qui termine la VII^e journée, Marguerite dit que la compagnie n'eut pendant le souper d'autre propos que de *madame du Verger*, altération évidente de la *châtelaine de Vergy*, nom donné à l'héroïne dans le *Fabliau*, tandis que le Bandello l'appelle tout autrement. De plus, le conteur italien termine d'une manière différente cette tragique aventure.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

DES NOUVELLES

DE LA HUITIÈME JOURNÉE.



NOTE K, PAGE 177.

En la ville d'Amboise y avoit ung scellier nommé Brimbaudier.

Cette Nouvelle a été imitée par Noël du Fail de la Hériffaye dans ses *Contes d'Entrapel* (ch. v, de la Goutte). Il donne à son héros le nom de *Glaume Esnaut de Tremeril*.

NOTE L, PAGE 182.

En une des meilleures villes de France après Paris y avoit ung hospital richement fondé, &c.

Il est impossible de déterminer de quel hôpital & de quelle ville de France Marguerite a voulu parler. Nous avons pensé qu'il s'agissait de l'hôpital Saint-Jean de Lyon, mais la suite du récit semble indiquer le contraire. Quant à l'église Saint-Jean où se trouvait Marguerite, quand elle entendit les plaintes de la religieuse, nous renverrons aux notes de la LXV^e Nouvelle.

TABLEAU INDICATIF

DES NOUVELLES

de la

REINE DE NAVARRE.

DATE. — ORIGINES HISTORIQUES OU ROMANESQUES.

PREMIÈRE JOURNÉE.

PREMIÈRE NOUVELLE. De 1520 à 1525. Historique. Alençon, Paris.

DEUXIÈME NOUVELLE. 1530, mois de juillet. Historique. Alençon.

TROISIÈME NOUVELLE. Vers 1450. Historique. Naples.

QUATRIÈME NOUVELLE. De 1520 à 1526. Historique.

CINQUIÈME NOUVELLE. Nulle indication de date. A Coulon, près de Niort.

SIXIÈME NOUVELLE. Vers 1525. Historique et romanesque.

204 TABLEAU INDICATIF DES NOUVELLES

SEPTIÈME NOUVELLE. Historique. Paris. Nulle indication de date.

HUITIÈME NOUVELLE. Romanesque. Comté d'Alet, en Languedoc. Nulle indication de date.

NEUVIÈME NOUVELLE. Vers 1544. Historique (trois ans avant l'époque où Marguerite écrivait). Entre Dauphiné & Provence.

DIXIÈME NOUVELLE. De 1503 à 1513. En Espagne & en Roussillon. Historique.

DEUXIÈME JOURNÉE.

ONZIÈME NOUVELLE. Historique. A Amboise. Nulle indication de date.

DOUZIÈME NOUVELLE. Vers 1537. A Florence. Historique.

TREIZIÈME NOUVELLE. De 1524 à 1531. Historique.

QUATORZIÈME NOUVELLE. De 1501 à 1503, antérieure à 1507. Historique & relative à Bonnavet. Milan.

QUINZIÈME NOUVELLE. De 1515 à 1543. Historique. A eu lieu sous le règne de François I^{er}.

SEIZIÈME NOUVELLE. De 1501 à 1503. Se passe à Milan, du temps que le grand maître de Chaumont y commandait. Est historique & attribuée à Bonnavet.

DIX-SEPTIÈME NOUVELLE. En juin 1521. A Dijon. Historique.

DIX-HUITIÈME NOUVELLE. En France. Nulle indication de date.

DIX-NEUVIÈME NOUVELLE. En 1503. En Italie, à la petite cour du marquis de Mantoue.

VINGTIÈME NOUVELLE. Règne de François I^{er}. En Dauphiné.

TROISIÈME JOURNÉE.

VINGT ET UNIÈME NOUVELLE. Règne de Charles VIII. En Touraine.

VINGT-DEUXIÈME NOUVELLE. Paris. Historique. De 1530 à 1535.

VINGT-TROISIÈME NOUVELLE. En Périgord. Nulle indication de date.

VINGT-QUATRIÈME NOUVELLE. En Espagne. Nulle indication de date.

VINGT-CINQUIÈME NOUVELLE. Jeunesse de François I^{er}. Paris. Historique.

VINGT-SIXIÈME NOUVELLE. Règne de Louis XII. A Pampelune, en Espagne. Historique.

VINGT-SEPTIÈME NOUVELLE. Vers 1540 ou 1545. A Amboise.

206 TABLEAU INDICATIF DES NOUVELLES

VINGT-HUITIÈME NOUVELLE. Après 1527. A Paris.

VINGT-NEUVIÈME NOUVELLE. A Carelles, village du Maine.

TRENTIÈME NOUVELLE. De 1499 à 1503. En Languedoc.

QUATRIÈME JOURNÉE.

TRENTE ET UNIÈME NOUVELLE. De 1494 à 1519. En Flandre.

TRENTE - DEUXIÈME NOUVELLE. 1490. En Allemagne. Historique.

TRENTE-TROISIÈME NOUVELLE. De 1480 à 1490. A Cherves, village près de Coignac. Historique.

TRENTE-QUATRIÈME NOUVELLE. Avant 1530. En Poitou, près de Niort. Historique.

TRENTE-CINQUIÈME NOUVELLE. A Pampelune. Nulle indication de date.

TRENTE - SIXIÈME NOUVELLE. De 1505 à 1509. A Grenoble. Historique & romanesque.

TRENTE-SEPTIÈME NOUVELLE. Vers 1490. En Anjou, au château de Loue. Historique.

TRENTE - HUITIÈME NOUVELLE. De 1460 à 1470. A Tours. Historique.

TRENTE-NEUVIÈME NOUVELLE. Vers 1510. En Périgord. Historique.

QUARANTIÈME NOUVELLE. Vers 1479. Au château de Joffelin, en Bretagne. Historique.

CINQUIÈME JOURNÉE.

QUARANTE ET UNIÈME NOUVELLE. 1529. A Cambray. Historique.

QUARANTE-DEUXIÈME NOUVELLE. Vers 1510. En Touraine & en Anjou. Historique.

QUARANTE-TROISIÈME NOUVELLE. Commencement du xvi^e siècle. Nulle indication de lieu. Historique.

QUARANTE-QUATRIÈME NOUVELLE. A Sedan. Nulle indication de date. Historique.

QUARANTE-CINQUIÈME NOUVELLE. Après l'année 1545. A Tours. Historique.

QUARANTE-SIXIÈME NOUVELLE. Avant 1496. A Angoulême. Historique.

QUARANTE-SEPTIÈME NOUVELLE. Au près du pays de Perche. Nulle indication de date.

QUARANTE-HUITIÈME NOUVELLE. Dans un village du Périgord. Nulle indication de date.

QUARANTE-NEUVIÈME NOUVELLE. Vers 1490. Règne de Charles VIII. Historique.

CINQUANTIÈME NOUVELLE. Vers 1544. A Crémone, en Italie.

SIXIÈME JOURNÉE.

CINQUANTE ET UNIÈME NOUVELLE. De 1510 à 1538. En Italie, duché de Mantoue. Historique.

CINQUANTE-DEUXIÈME NOUVELLE. De 1515 à 1525. A Alençon. Anecdotique.

CINQUANTE-TROISIÈME NOUVELLE. Règne de François I^{er}. Nulle indication de lieu.

CINQUANTE-QUATRIÈME NOUVELLE. Entre les Pyrénées & les Alpes. Nulle indication de date.

CINQUANTE-CINQUIÈME NOUVELLE. A Sarragoffe, en Espagne. Nulle indication de date.

CINQUANTE-SIXIÈME NOUVELLE. A Padoue, en Italie. Nulle indication de date.

CINQUANTE-SEPTIÈME NOUVELLE. De 1450 à 1500. En Angleterre. Historique.

CINQUANTE-HUITIÈME NOUVELLE. Règne de François I^{er}. Nulle indication de lieu.

CINQUANTE-NEUVIÈME NOUVELLE. Nulle indication de lieu.

SOIXANTIÈME NOUVELLE. Entre 1514 & 1515. A Paris & à Blois. Historique.

SEPTIÈME JOURNÉE.

SOIXANTE ET UNIÈME NOUVELLE. En 1515. A Autun. Historique.

SOIXANTE-DEUXIÈME NOUVELLE. Règne de François I^{er}. Nulle indication de lieu. Historique.

SOIXANTE-TROISIÈME NOUVELLE. De 1515 à 1520. A Paris. Historique.

SOIXANTE-QUATRIÈME NOUVELLE. A Valence, en Espagne. Nulle indication de date.

SOIXANTE-CINQUIÈME NOUVELLE. Vers 1525. A Lyon. Historique.

SOIXANTE-SIXIÈME NOUVELLE. En 1548. Dans un chateau de la Guyenne. Historique.

SOIXANTE-SEPTIÈME NOUVELLE. Vers 1542. Au Canada. Historique.

SOIXANTE-HUITIÈME NOUVELLE. Dans la ville de Pau, en Béarn. Nulle indication de date.

SOIXANTE-NEUVIÈME NOUVELLE. De 1522 à 1529. A Odoz, en Bigorre. Historique.

SOIXANTE-DIXIÈME NOUVELLE. Dans le duché de Bourgogne. Nulle indication de date. Sans doute romanesque.

HUITIÈME JOURNÉE.

SOIXANTE ET ONZIÈME NOUVELLE. Après 1527. A Amboise.

SOIXANTE-DOUZIÈME NOUVELLE. En 1525. A Lyon. Historique.

APPENDICES

APPENDICE I.

INVENTAIRE

DES BIENS MEUBLES

DU COMTE D'ANGOULÊME

Père de François I^{er} & de Marguerite.

Nous publions ce document d'après un manuscrit de la Bibliothèque Impériale qui provient de l'ancien couvent des Blancs-Manteaux (n° 49). C'est un volume en papier in-fol. couvert de parchemin, dans lequel se trouvent plusieurs inventaires des meubles & bijoux de la Reine Anne de Bretagne, que nous avons donnés ailleurs. (Voy. *Détails sur la vie privée d'Anne de Bretagne, femme de Charles VIII et de Louis XII; suivis d'Extraits des Inventaires de meubles ayant appartenu à cette princesse*, &c. Paris, 1850, in-8°.)

Nous pensons que ce recueil a fait partie de l'ancienne chambre des Comptes de Blois. On trouvait dans la collection si curieuse du baron de Jourdanvault un autre texte de cet inventaire écrit sur parchemin, & qui provenait sans doute des archives de la maison d'Angoulême, que cet ardent collectionneur avait recueilli presque en entier. Il est ainsi désigné, t. II, p. 73 du Catalogue analytique des Archives de M. le baron de Jourdanvault, &c. Paris, Techener, 1838, in-8° : N° 2529 : *un volume grand in-4, dos de maroquin, contenant l'Inventaire de la librairie & des meubles du duc d'Orléans, au château de Cognac. 1496.*

En 1831, Samuel Bentley, qui publia à Londres un volume curieux de documents historiques dédié au lord chancelier Brougham (*EXCERPTA HISTORIA, or Illustrations of English History. London. 1831, grand in-8°*), obtint du baron de Jourfanvault la permission d'insérer cet inventaire dans son recueil (p. 344); mais il laissa un grand nombre de lacunes, & de plus il reproduisit le texte avec toutes les abréviations.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance de ce document, principalement sur la première partie relative à la bibliothèque. L'énumération de cette bibliothèque est faite en soixante-quinze articles; mais il est bon de remarquer que les numéros 37, 52, 58 composent un ensemble de cent douze volumes de petit format, dont la reliure était mauvaise ou de *petite valeur*, ce qui a empêché le rédacteur de l'inventaire d'en relever séparément les titres. Si l'on ajoute à cela quelques ouvrages en plusieurs tomes, il en résulte que la bibliothèque du comte d'Angoulême se composait de près de deux cents volumes, chiffre considérable pour cette époque. Les articles détaillés sont remarquables, surtout par la richesse de la reliure. Les descriptions faites avec soin nous permettent de juger de l'importance que le comte d'Angoulême attachait à ces ouvrages, & du soin qu'il mettait à les conserver. Il est probable que lui-même avait fait exécuter la majeure partie de ces belles reliures en étoffes d'or & de soie, puisque les fermoirs portaient ses armes & celles de la duchesse.

Vingt-deux articles contiennent les indications d'ouvrages imprimés presque tous sur vélin. Ce sont, pour la plupart, des livres en langue française : les *Chroniques de Saint-Denis*, la *Mer des Histoires*, l'*Arbre des Batailles*, l'*Art de fauconnerie*, les *Métamorphoses*, la *Bible des Poètes*, *Lancelot du Lac*, *Tristan*, les *Cent Nouvelles nouvelles*, les *Facéties du Pogge*, &c. Ce qui nous prouve que, comme son père le bienheureux comte Jean, Charles d'Angoulême doit être mis au rang des seigneurs français de l'époque féodale qui se sont montrés bibliophiles.

COPIE DE L'INVENTOIRE

DES BIENS MEUBLES

demeurez du decès & trespaz de feu

MONSEIGNEUR LE CONTE D'ANGOLESME.

L'An de grace mil quatre cens quatre vingt & feize, le vingtiesme jour du mois de novembre, Nous François Corlieu, licencié en loix, lieutenant general de noble puissant seigneur Monseigneur le senechal d'Angoulmois, pour très hault & puissant prince Monseigneur le duc d'Orleans, & très haulte & excellente princesse Madame la comtesse d'Angoulesme, tuteurs & ayans l'administration de Monseigneur le conte d'Angoulesme, & Madamoiselle sa seur, enfans de ma dicte dame, mineurs d'ans, estans au chasteau de Coignac. Après l'expedition des assises du dict lieu, de la partie de ma dicte dame la comtesse, nous fut dit & remonstré comme par cy devant par le Roy nostre sire elle avoit esté declairée tutricesse de mes dits seigneurs ses enfans et de leurs biens, en la compagnie de mon dit seigneur d'Orleans qui leur avoit été donné pour tuteur honoraire, comme appert par les lettres & bail de la dicte tutelle. Et que pour plusieurs grans affaires à elle survenuz puis le decez de feu Monseigneur Charles en son vivant conte d'Angoulesme, pere des dits mineurs, à cause de ses obseques, execution de son testament & autrement en plusieurs manieres, elle n'avoit encores peu faire vacquer a l'inventoire des biens meubles appartenans à elle & mes dits seigneurs ses enfans. Ce qu'elle desiroit très fort de faire. Et nous a requis comme juge ordinaire du pays que voulsissions proceder à faire le dit inventoire. Et en

ce faisant mettre & rediger par escript tous & chacuns les dictz biens meubles demeurez du decez & trespas du dit feu seigneur; les quelz elle offroit nous monstrier ou faire monstrier & exhiber, offrant en oultre de sa part faire garder en ce les sollempnitez requises & tout ce qu'il appartiendra par raison. La quelle requeste par nous ouye, avons dict & fait response à ma dicte dame que volontiers procederons au fait du dit inventoire; & que pour icellui faire prendrions adjoinct ou greffier avecques nous; mais que prealablement ma dicte dame nous feroit le serment en tel cas requis & accoustumé. La quelle se consentit & accorda à ce. Et parce après ce que eufmes esleu & choisi pour greffier & adjoinct maistre Helie du Tillet notaire royal, ma dicte dame jura & feist serment de bien & loyaument nous monstrier & faire monstrier, & exhiber tous & chacuns les biens meubles, lettres, tiltres & enseignemens qu'elle avoit ou pavoit avoir devers elle, ou autres de son fceue & adveu appartenans à mes dictz seigneurs ses enfans, ou esquelz ilz ont part, sanz en receller aucuns. Et après ce, tout incontinent & en nostre presence, commanda à nobles personnes Helies de Polignac, seigneur de Fleac, & Geoffroy du Pui du Fou, seigneur d'Amailloux, illec presens, de assister avecques nous, & nous faire monstrier & exhiber les biens & choses pour les mettre & employer au dit inventoire, au quel le dit jour avecques le dit du Tillet, & en la presence des dits de Polignac & du Pui du Fou, avons commencé de proceder & continué les jours ensuivant, en la forme & manière qui s'ensuit :

Et, premierement, nous transportames en la chambre de librayrie du dit feu Monseigneur le conte, en la quelle ont esté trouvez les livres & volumes qui s'ensuivent;

C'est alçavoir :

1. Le livre de Jehan Boucasse, escript en parchemin & à la main, historié & tourné à or & azur, couvert de

veloux cramoyfi, garny de fermoers, aux armes l'un de Monſeigneur & l'autre de ma dame.

2. Item le livre de Dante, eſcript en parchemin & à la main, & en italien & en françois, couvert de drap de foye broché d'or, au quel y a deux fermoers d'argent, aux armes de feu mon diét ſeigneur; le quel livre eſt historié.

3. Item le livre des Probleſmes de l'Ariſtote, eſcript à la main & en françois, historié, couvert de veloux cramoyfi, à deux fermoers de leton doré, l'un aux armes de feu mon diét ſeigneur, & l'autre aux armes de ma dame.

4. Item le livre de Vallere le Grant en françois, en parchemin, eſcript à la main, historié, couvert de drap d'argent, avecques deux fermoers, l'un aux armes de mon diét ſeigneur, & l'autre aux armes de ma dame.

5. Item le livre des Augures historié, eſcript en parchemin, à la main, couvert de veloux cramoyfi, ſans fermoers.

6. Item le livre de l'Arbre des Batailles, imprimé en parchemin, historié, couvert de veloux cramoyfi, à deux fermoers, l'un aux armes de mon diét ſeigneur, l'autre aux armes de ma diète dame.

7. Item le livre des Merveilles du Monde, en françois, eſcript en parchemin & à la main, couvert de veloux cramoyfi, à deux fermoers, l'un aux armes de mon diét ſeigneur, & l'autre aux armes de ma diète dame.

8. Item le livre du Regime du Monde, historié, eſcript à la main, en parchemin, couvert de veloux cramoyfi, ſans fermoers.

9. Item ung petit livre de l'Ordre, en papier, eſcript à la main, couvert d'une peau rouge.

10. Item les Paraboles de Salomon, les Espistres Saint Jehan, les Espistres Saint Pol & l'Apocalipse, le tout en ung volume, escript en parchemin & à la main, & en françois, couvert de veloux changeant, & à deux fermoers, l'un aux armes de mon dict seigneur, & l'autre aux armes de ma dicte dame.

11. Item les Histoires de Godeffroy de Bilhon, escript à la main & en parchemin, & historié, à deux fermoers, l'un aux armes de mon dict seigneur, & l'autre aux armes de ma dicte dame.

12. Item Ethiques, Politiques & Yconomiques de l'Aristote, en françois, escript en parchemin & à la main, à ung fermoer de lecture.

13. Item le livre de Oroze en françois, escript à la main & en parchemin, illuminé à or & azur, couvert de drap d'argent, à deux fermoers, l'un aux armes de mon dict seigneur, & l'autre aux armes de ma dicte dame.

14. Item la Légende dorée, escripte en françois & à la main, en parchemin, historié, couverte de drap d'argent, à deux fermoers, l'un aux armes de ma dicte dame, & l'autre aux armes de mon dict seigneur.

15. Item une autre Légende dorée, en latin, escripte en parchemin, & à la main, couverte d'une peau noire.

16. Item le livre de Politiques, en latin, escript à la main & en parchemin, couvert d'une peau rouge.

17. Item le tiers volume de Lancelot du Lac, historié, imprimé, en parchemin, couvert de veloux changeant, à deux fermoers, l'un aux armes de mon dict seigneur, & l'autre de ma dicte dame.

18. Item le tiers volume des Croniques de France,

historié, imprimé en parchemin, couvert de veloux cramoyfi, à deux fermoers, l'un aux armes de mon dict feigneur, l'autre aux armes de ma dicte dame.

19. Item le livre du Chevalier des Dames, escript en françoys, en parchemin & à la main, couvert de satin violet, à deux fermoers d'argent, aux armes de ma dicte dame.

20. Item le livre des Nobles Femmes, escript à la main & en parchemin, historié, couvert de veloux cramoyfi, à deux fermoers, l'un aux armes de mon dict feigneur, & l'autre aux armes de ma dicte dame.

21. Item le premier volume de la Table Ronde, de Lancelot du Lac, historié, imprimé, en parchemin, couvert de veloux changeant, à deux fermoers, l'un aux armes de mon dict feigneur, & l'autre aux armes de ma dicte dame.

22. Item le second volume des Croniques de France, historié, imprimé en parchemin, couvert de veloux cramoyfi, à deux fermoers, l'un aux armes de mon dict feigneur, & l'autre de ma dicte dame.

23. Item le premier volume des dictes Croniques de France, historié, en parchemin, couvert de veloux cramoyfi, à deux fermoers, l'un aux armes de mon dict feigneur, & l'autre aux armes de ma dicte dame.

24. Item le livre de la Imitacion Jhesu Crist & meprisement du monde, & l'Eschalle de Paradis, escript à la main & en parchemin, historié, couvert de satin violet, sans fermoers.

25. Item le livre du Triumphe de Renommée, historié, escript a la main, en parchemin, couvert de veloux changeant, a deux fermoers, l'un aux armes de mon dit feigneur, & l'autre aux armes de ma dicte dame.

26. Item le livre des Paraboles maistre Alain, historié, imprimé en parchemin, couvert de drap d'argent, à deux fermoers aux armes de mon diët seigneur & de ma diète dame.

27. Item le livre de la Dignité & Excellence Royal, en françoys, historié, escript à la main, en parchemin, couvert de veloux cramoyfi, à deux fermoers, aux armes de mes diëtz seigneur & dame.

28. Item le livre de Boece de Consolacion, historié, escript à la main, en françoys & en parchemin, sans fermoers, couvert de fatin noir.

29. Item le livre de l'Art de Faulconnerie, historié, imprimé en parchemin, couvert de fatin violet, & sans fermoers.

30. Item le livre de Meditations de l'Ymage de Vie, escript à la main, en parchemin, historié, couvert d'une peau rouge, à deux fermouers aux armes de mes diëtz seigneur & dame.

31. Item Faretra domini Bonnaventure ordinis Minorum, en ung petit livret en parchemin, couvert en cuir rouge.

32. Item l'Arbolista, historié, escript à la main, en parchemin, couvert de fatin verbouche, à deux fermouers aux armes de mes diëtz seigneur & dame.

33. Item l'Orloge de Sapience, historié, imprimé en parchemin, couvert de veloux changeant, aux armes de mes diëtz seigneur & dame.

34. Item le livre de Mazoiet (sic) en françoys, historié, escript à la main, en parchemin, couvert de velloux cramoyfi, à deux fermouers aux armes de mon diët seigneur.

35. Item le livre du Songe du Verger, historié, escript en françois, en parchemin & à la main, couvert de drap d'argent, aux armes de mes diétz seigneur & dame.

36. Item le livre de la Bible des Poëtes de Metamorphoze, historié, imprimé en parchemin, couvert de veloux violet figuré, à deux fermouers aux armes de mes diétz seigneur & dame.

37. Item six petits livres, trois couvert de cuir vert, ung de fatin noir, ung autre de fatin jaune & l'autre de veloux noir, tous escriptz en parchemin & à la main.

38. Item le livre du Mirouer des Dames, escript à la main, en parchemin & en latin, couvert de cuir rouge.

39. Item les cinq livres de Vincent Historial, Speculum doctrinale, morale, ystoriale & naturale, en deux volumes, imprimez en papier & couvers trois de cuir rouge, & deux de cuir tanné.

40. Item ung petit livre des Cronicques de France, escript en parchemin & à la main, couvert de cuir noir.

41. Item le livre appellé Faciculum Temporis, en françois, imprimé, en papier.

42. Item le livre de Boucasse des femmes, escript en papier & à la main, couvert de cuir.

43. Item le Regime des Princes, escript en papier & à la main, couvert de cuir blanc & jaune.

44. Item le livre de la Mer des Histoires, imprimé en papier, couvert de cuir rouge.

45. Item le livre de Metamorphoze, en françois, imprimé, en papier, couvert en cuir vert.

222 INVENTAIRE DES BIENS MEUBLES

46. Item les Faceeyes de Pouge, imprimées, en papier, & en françoys, couvert de cuir vert.

47. Item le livre des Cent nouvelles Nouvelles, imprimé, en papier, couvert de cuir noir.

48. Item le Plaidoyé de la mort de Monseigneur le duc Loys d'Orléans, escrit en papier & à la main.

49. Item le Mirouer de la Redempcion humaine, imprimé en papier, couvert de cuir vert.

50. Item le livre de Vita Christi, en deux volumes, imprimés en papier, couvert de cuir vert.

51. Item le livre de la Peregrinacion d'outre-mer & de la Terre Saincte, imprimé en papier, en françoys, couvert de cuir rouge.

52. Item soixante trois petits livres & traictez de diverses choses, les aucuns en papier, les autres en parchemin, les aucuns en latin, les autres en françoys, les aucuns reliez à table, les autres couvers à simples couvertures, desquelz n'a esté faict inventoire plus ample parce qu'on les repite de pen de valeur.

53. Item les Oraisons & Meditations Saint Anceaume, en latin, escriptes en parchemin & à la main, couvertes de cuir rouge, à deux fermoers d'argent dorez à deux ymaiges.

54. Item la Summe rural, imprimé, en papier, couvert de cuir vert.

55. Item Boece de Consolacion, en latin, escript en parchemin & à la main, historié, couvert de cuir rouge.

56. Item le livre de la Ressource de Chrestienté sur

l'entreprinse de Napples, en latin, escript à la main en papier, historié, couvert de rouge.

57. Item le livre des Trois pellerinages, en parchemin, escript à la main, couvert de cuir jaune.

58. Item plus quarente trois petis libvres les aucuns reliez, les aultres couluz, les aucuns en papier, les autres en parchemin, contenant divers traictez dont ne est fait plus ample inventoire parce qu'ilz font repputez de petite valleur.

DU XXI^e JOUR DE NOVEMBRE L'AN SUSDICT.

En ung coffre en falle vert.

59. Ung grant libvre de Muzicque, en parchemin, en grant volume, couvert de drap d'or.

60. Item ung libvre appelé le Myroer du Monde, escript à la main, en parchemin, historié, couvert de velour cramoyfi.

61. Item ung libvre appelé le Racionnal du divin office, en parchemin, escript à la main, en françoys, couvert de velour jaune, à deux fermouers, aux armes de mon dict seigneur & de ma diète dame.

62. Item l'Ordinaire des Chrestiens, imprimé en parchemin, couvert de vellour jaune, historié, à deux fermouers, aux armes de mes dictz seigneur & dame.

63. Item ung autre petit libvre nommé le Chemin de Paradis, escript à la main, en parchemin, historié, couvert de drap d'or, sans fermouers.

64. Item ung libvre appelé Virgeffe (sic) des etablisse-

mens de chevalerie; & aussi le Testament de Jehan de Meung, couvert de drap d'or, sans fermouers, escript à la main, en parchemin.

65. Item ung autre petit livre en parchemin, Decorum (sic), escript à la main, en françois, historié, couvert de velour jaune, sans fermouers.

66. Item le livre appelé le Livre des anciens pères, en parchemin, escript à la main, historié, couvert en velour jaune.

67. Item ung livre appelé du Livre du corps de police, escript à la main, en parchemin, couvert de velour jaune.

68. Item le grand Boece de Consolacion, en françois, imprimé, en parchemin, historié, couvert de velour jaune.

69. Item le livre de Mandeville, en françois, historié, escript en parchemin & à la main, couvert de velour jaune.

70. Item le livre des Cronicques de France, en parchemin, escript à la main, couvert de drap d'or.

71. Item ung livre appelé le livre d'Ynde autrement le livre du grant Kan, escript à la main, en parchemin, couvert de drap d'or.

72. Item le premier volume du livre de Tristan, chevalier de la table ronde, imprimé en parchemin, couvert en vellour jaune.

73. Item le livre de Charles le Grant, escript en parchemin, couvert de drap d'or.

74. Item le second volume du livre de Tristan, che-

valier de la table ronde, imprimé en parchemin, historié, couvert de velour tanné.

75. Item ung grant livre de Lancelot du Lac ancien & caduc, en plusieurs lieux, historié, escript à la main, en parchemin, couvert de cuir blanc.

Vaisselle d'argent.

Item en ung autre coffre, en salle vert, une grant nef dorée.

Item deux grans potz neufz, godronnez, dorez.

Item deux grans potz vieulz, godronnez, dorez & à marguerites.

Item ung grant broc neuf plain.

Item deux flacons godronnez, dorez.

Item deux drageoers, l'un neuf & l'autre viel, godronnez, dorez.

Item deux potetz, godronnez, dorez.

Item une esguiere godronnée, dorée.

Item une esguiere plaine.

Item une eschauffrete.

Item six tasses godronnées, dorées, neufves.

Item trois tasses neufves, plaines.

Item cinq tasses plaines, vieilles.

Item trois tasses martellées, dont l'une est sans pié.

Item deux piez de tasses rompues.

Item seize cueillers.

Item deux tranchouers dorez d'un costé.

Le tout d'argent poifant ensemble deux cens trente fix marcs, une once, fix grox; pour ce cy II C XXXVI^m I^o VI^{es}.

Item une coupe azurée, avecques le couvercle d'argent doré, le pié & les bois.

En la cuyfine.

Trente sept platz d'argent, dont en y a quatre grans.

Item trente sept escuelles auffi d'argent.

Le tout des dictz platz & escuelles poifant neuf vings feize marcs; pour ce cy IX XX XVI^m.

Item trente platz & fix escuelles d'estaing, poifant foixante sept livres.

Item certain nombre de vaiffelle d'estaing rompue, poifant cinquante une livres.

Item neuf grans broches de fer, favoir huit grandes, une petite.

Item quatorze poelles à queues, sept blanches & sept noires.

Item unze poeles rondes tant grandes que petites, & une chaudiere.

Item fix potz de fer de fonte.

Item trois paires de rotiffouers.

Item fix lardiers.

Item quatre grilles.

En l'eschançonnerie.

Une grant nef dorée.

Item deux bassins.

Item deux grans potz plains;

Item trois flacons.

Item cinq grans tasses godronnées.

Item dix sept autres tasses tant plaines que martellées.

Item deux couppes avecques leurs couvercles, l'une martellée & l'autre plaine dorée.

Item deux ayguieres couvertes, godronnées, l'une dorée.

Item trois fallieres.

Item trois potetz.

Item deux chandeliers haulx.

Item trois cuvetes.

Item quatre tranchouers, dont les deux sont dorez.

Item deux fourchetes.

Item huit cueillers.

Le tout d'argent poissant ensemble deux cens quatorze marcs deux onces; pour ce II c XIII^m II^o.

Item treize potz, favoir est quatre grans, quatre moyens, & cinq petits, & six potz; le tout d'estain, poissant neuf vingt quatre livres.

Item dix sept tabliers ouvrés.

Item soixante sept touailles grosses, plaines.

Item dix neuf longieres longues.

228 INVENTAIRE DES BIENS MEUBLES

Item quatre douzaines & demye de servietes ouvrées, telles quelles.

Item quinze douzaines grouffes servietes plaines.

DU XXI NOVEMBRE L'AN SUSDICT.

En ung coffre, en salle vert :

Quatre courtines de taffetas rouge.

Item la couverture du chariot, qui est de drap d'or.

Item un pavillon de drap d'or, garny comme il appartient.

En ung autre coffre.

Trois flacons vielz rompuz, dont s'en fault ung bouchon & deux chaynetes.

Item ung plat & la moyctié d'un autre plat rompuz, avecques dix huit cueillers, le tout d'argent, poissant trente fix marcs. Pour ce cy xxxvi^m.

Et l'autre moyctié du dict plat a esté employé, comme l'on dit, à faire un couvercle pour la tasse de madame l'Abesse de saint Ozanne, que ma dicte dame luy a donnée.

En ung autre coffre.

Item ung deez de velour bleu, semé de fleurs de liz d'or, duquel madame l'Aînée a la moictié, parce qu'il est du temps de feu Monseigneur le conte Jehan.

Item trois rideaulx de damas cramoyfi.

Item deux pavillons de taffetas, l'un blanc & l'autre gris.

Item une coeste poincte de taffetas cramoyfi.

Item quatre quarreaulx de drap d'or.

Item quatre quarreaulx de drap d'argent.

Item deux quarreaulx de fatin rouge.

Item ung ciel & douciel de damas cramoyfi.

En la chappelle du chasteau. — En un grant coffre.

Huiët pieces de drap d'or de poulpre, à peronnaiges.

Item dix pieces de drap d'or cramoyfi, en ce comprins le ciel & la couverture de drap d'or, semé de drap d'or.

Ou galetas.

Sept pieces de tappicerie de verdure, appellé la bergerie, en ce comprins ung bauchier.

Item neuf pieces de tappicerie de verdure, appellé la chaffe, en ce comprins ung bauchier.

Item plus trois pieces de tappicerie de layne, de verdure.

Item deux grans pieces de tappicerie de layne, appellé Alixandre.

Item deux grans tappiz veluz.

Item douze autres tappiz tant grans que petis.

Item neuf quarreaulx de tappicerie tant des bucherons que de Alixandre.

Les pieces de tappicerie acollées estoient communes & par conuenance par moictié, entre feu mondict seigneur & ma dame la contesse sa mere.

Item plus neuf pieces de tappicerie de layne, nommée Thezeus.

Item dix pieces de tappicerie de farge rouge, comprins le ciel & douciel, nommée la Morisque.

Item plus six pieces de muraille de tappicerie de farge de Can, semées de cerfz de broderie, le ciel, douciel & couverture d'avantaige, qui sont de fatin cramoyfi, aussi semeez de serfz.

Item le ciel & douciel d'une chambre qui s'appelle les Povres, qui est de farge rouge.

Item le ciel & douciel de farge rouge, semé d'oizeaux, appelez le Gibier.

Item ung ciel, douciel & une grant couverture de taffetas blanc & rouge, fort uzez.

Item ung ciel, douciel & une couverte de damas blanc, semé de marguerites, fort uzé.

Item ung petit ciel, douciel & la couverte de damas jaune, fort uzé.

Item quatre grans tappis veluz vieulx, fort uzez.

Item seize quarreaulx, savoir est huit de veloux cramoyfi, quatre de veloux noir, & quatre de fatin jaune.

Item deux quarreaulx de veloux fur veloux noir, figuré.

Item deux chaeres de fer garnies & couvertes de veloux noir, avecques les poinctes de lecton doré.

Item au chastel de Coignac y a six chambres garnies chacune de lit & couchete.

*Linge baillé en garde à la femme de Jarnac, en ung coffre,
en la petite salle.*

Premierement dix neuf draps de lit de toile de Ollande,
de quatre toilles chacun.

Item huit draps de trois toilles, chacun aussi de fine
Ollande.

Item vingt draps de trois toilles, de fin lin.

Item deux grans draps de toile crespé.

Item trois douzaines de tabliers moiçtié grans, moyçtié
petis, de fin lin ouvrez.

Item vingt trois douzaines de servietes de fin lin.

Item treze orilliers de duvet enroillez de futaine.

*Linge estant es mains de la nourrisse de Mademoyselle,
en ung coffre ou galletas.*

Premierement quarente huit draps de lit de lin, de trois
toilles.

Item dix sept autres draps de lin, de deux toilles &
demye.

Item dix draps de lin, de quatre toilles.

Item dix sept draps de lin, de quatre toilles.

Item quatre draps de toile Hollande, de trois toilles &
demye.

Item feize draps de chanvre, de deux toilles & demye.

Item feize draps de chanvre, de deux toilles.

Item douze draps de toile Hollande, de trois toilles.

Linge de table.

Dix grans tabliers ouvrez de fin lin, chacun de quatre aulnes de long & de deux aulnes de large.

Item quatre autres tabliers ouvrez de fin lin, chacun de quatre aulnes de long, & une aulne & demye de large.

Item sept tabliers de fin lin.

Item deux tabliers presque ufes.

Item treze nappes de chanvre toutes neufves, qui font encores à orler.

En la chambre de Madame. — En ung coffre de cuir ferré.

A esté trouvé une croix d'or en laquelle y a ung gros dyament, ung ruby caboche & deux emerauldes, qu'on dit avoir costé le tout quatre mille cent escuz.

Item ung ruby enchassé en une bague d'or, qu'on dit avoir costé six cens ducatz.

Item ung autre ruby caboche, enchassé en une autre bague d'or, que on dit avoir costé trois cens escuz.

Item ung diamant en cuer, à faces, enchassé en une bague d'or, que on dit avoir costé quatre cens cinquante escuz.

Item une turquoyse enchassée en une bague d'or, que on dit avoir costé la somme de huit vingt escuz.

Item ung quarquant d'or, ouquel y a ataché ung gros diamant en cuer, qui couste la somme de mil escuz.

Item une grosse perle ronde qui fut achetée mil escuz.

Item ung dyament en poincte, qui fut comme l'on dit achapté trois cens escuz.

En une boeste estant en ung petit coffre en l'estude de feu Monseigneur le comte, en la petite chambre de derriere, ont esté trouuées les pieces & especes d'or & monnoye qui s'ensuiuent :

Premierement trois cens ung Nobles, trois quars de Henry.

Item cent douze Nobles un quart, à la Rouze.

Item huit cens tant Escuz vieulx Royaulx francs à pié que à cheval.

Item neuf vingt Lyons.

Item quarente huit Angeloz & demy.

Item soixante six Henricques & demye.

Item dix neuf Alphoncins.

Item cent deux Rides & demye.

Item deux Mouftons.

Item quatre Magdalenes.

Et en une poche, en plusieurs monnoyes, la somme de vingt livres tournois.

Autres biens meubles trouvez en Angolefme desquelz Jehan Boucheron, tailleur & varlet de chambre de feu mon dict seigneur, a la garde & gouvernement; & mis par inventoire le xxiii^{me} jour de novembre, l'an susdict.

Et premierement ou chasteau du dict Angolefme, en coffre de la falle basse, la tappicerie de la menue verdure

234 INVENTAIRE DES BIENS MEUBLES

qui fut achaptée à Lyon, comprins le ciel des preffes, treze pieces.

Item plus cinq pieces verdure menue, achaptée à Lion, femée de vollerie; & le reste qui sont six pieces mis en ung coffre en la grant falle & avecques les autres tappiceries comprins le ciel; pour ce cy unze pieces pour le tout.

Item la tappicerie des bucherons, unze pieces, en la grant falle, audict coffre.

Item neuf pieces d'or foie, comprins le ciel.

Item d'Alexandre des messes (*fic*), cinq pieces.

Item sept pieces de verdure de Flandres, avecques deux bauchiers assemblez en ung.

Item sept autres pieces de verdure plus vielle, de Flandres & autre feillage.

Item deux bauchiers de verdure assemblez en ung d'ymagerie.

Item ung autre bauchier de sainte Suzanne.

Item ung autre bauchier d'ymagerie assemblé.

Item ung ciel femé de vollerie, de farge rouge.

Item ung pavillon à deux rideaux de farge rouge & vert.

Item ung petit pavillon de taffetas noir & jaulne.

Item deux rideaulx de taffetas blanc & jaune.

Item deux rideaulx de taffetas vert & jaune.

Item deux tappiz veluz.

Item trois mentes & trois coestes poinctes blanches.

Item une mante blanche fourrée de regnards.

Item deux vielz rideaulx rouges.

Item deux couvertures vertes fort usées.

Item trois riddeaulx bleuz & blanc vieulx.

Item ung ciel de drap d'or de bassin, avecques les pendans.

Item cinq chaires garnies de poinctes de lecton doré, l'une couverte de drap d'or, l'autre de drap d'argent, l'autre de velour cramoisi, & deux de fatin figuré.

Item douze litz & couchetes garny de unze traversiers feullement.

Item quatre poifles rondes.

Item quatre poefles à queue, deux noires, deux blanches.

Item deux griffes & ung fricquet.

Item trois grans potz de fer.

Item deux rotissoers.

Item dix grans broches de fer.

Item dix pieces d'artillerie, faulcons gros & menuz, avecques leurs monteures garnies de rouhées & chevaletz.

Item vingt une paire & demye de landiers de fer.

Item cinquante sept platz, dix sept escuelles & quatre grans potz, le tout d'estaing, poifant deux cens quatre vings huit livres.

*En la chambre de Jehan Bouscheron tailleur, & varlet
de chambre de feu mon dict seigneur d'Angolefme.*

A esté trouvé une fourreure de martres & rougeroux.

Item une fourreure de vaultours.

Item une autre fourreure de queuhes de martres.

Item une fourreure de bonnes martres fubelines, d'une robe longue.

Item deux manteaulx de gris d'aumusse & deux boëtes de gris, vallant ung cent de gris.

Le tout desdictes fourreures exstimé par plusieurs maistres pelletiers, qui les ont veues, à la somme de cinq cens escuz, vallant la somme de viii c lxxv l. t.; pour ce cy viii c lxxv l. t.

Et est à noter que en ce present inventoire n'est riens comprins des lectres & tiltres, mais sont declairez en autre inventoire à part qui est long & prolix. Aussi est à noter que des debtes deuz audiēt feu seigneur & de ce qu'il debvoit; & pareillement des blez, vins & autres provisions qui estoient au temps de son decès, n'a esté riens mis ne couché par inventoire, parce que le tout pourra estre veu par les comptes des tresorier, argentier, & autres officiers comptables de la maison.

Ainsi signé : F. CORLIEU & DUTILLET.

APPENDICE II.

DEUX ÉTATS

DES OFFICIERS ET DOMESTIQUES

de la maison

DE FRANÇOIS I^{er} (1523 & 1529).

(*Archives Impériales. — Section historique, K, 98.*)

En publiant ici pour la première fois ces deux états de la maison de François I^{er}, nous avons eu principalement pour but de donner une preuve nouvelle de la véracité d'une grande partie des *Nouvelles de la Reine de Navarre*. Plusieurs des personnages importants cités par Marguerite, dans son *Heptaméron*, comme officiers de la maison de son frère, se trouvent effectivement nommés dans ces deux états.

C'est d'abord M. de Rian, qui figure dans l'état de 1523 comme écuyer d'écurie, & que la Reine de Navarre désigne ainsi dans la nouvelle xx. Le même état mentionne aussi parmi les valets de chambre le sieur *Castillon*, qui pourrait bien être un des trois personnages de la nouvelle xlix. — Parmi les peintres, tout à côté du fameux *Jeanet Clouet*, on trouve *Jean de Paris*, à qui Marguerite fait jouer un rôle comme peintre du Roi, dans la nouvelle xxxii. On voit encore entre les secrétaires de la

chambre François & Jehan Robertet, fils de ce fameux Florimond Robertet, qui partagea la captivité de François I^{er}, & dont il est aussi parlé dans la nouvelle xvii.

Au nombre des aumôniers du Roi, surtout dans l'état de 1529, sont désignés plusieurs *prothonotaires*. Ne ferait-ce pas parmi eux qu'il faudrait chercher le principal personnage de la nouvelle lxvi, dont Marguerite n'a pas voulu dire le nom? Nous devons une mention toute particulière à Jean de La Barre, bailli & prévôt de Paris, qui, après avoir partagé la captivité de François I^{er}, devint un de ses plus grands favoris. C'est sous ce dernier rapport que Marguerite en a parlé plusieurs fois. Il est aussi question de lui à diverses reprises dans les états suivants. Outre sa charge de prévôt de Paris, il comptait parmi les gentilshommes de la chambre du Roi, & recevait à ce titre douze cents livres de gages. Il en avait deux cents autres comme seul maître de la garde-robe. De plus, il était chargé de l'entretien des pages de la chambre. En 1523, il a reçu cinq mille livres & seulement dix-huit cents en 1529, pour l'entretien de six pages. En cette même année, en 1529, il comptait toujours au nombre des gentilshommes de la chambre, mais il n'était plus maître de la garde-robe; cet office paraît même avoir été supprimé.

Entre les personnages remarquables du règne de François I^{er} portés sur ces deux états, nous nous contenterons de signaler le fameux peintre *Jeannet Clouet*, aux gages de deux cent quarante livres, et pour l'année 1529, parmi les valets de chambre, le poète Clément Marot, aux gages de deux cents livres.

Copie du Rolle & Estat des officiers de l'hostel du Roy, pour l'année commençant le premier jour de janvier mil cinq cens vingt deux, & finissant le dernier jour de decembre ensuyvant mil cinq cens vingt troys; lequel est cy transcript en la manière accoustumée & comme es comptes precedens, & duquel estat ou roolle la teneur s'ensuit.

Roolle & Estat des officiers de l'hostel du Roy nostre sire, que le dict seigneur a ordonné estre payez pour l'année commencée le premier jour de janvier mil cinq cens vingt deux & finissant le dernier jour de decembre ensuyvant mil cinq cens vingt troys, par maistre Jehan Carré, conseiller du dict seigneur & commis à tenir le compte & faire le paiement des gaiges des officiers, ainsi qu'il s'enfuit :

Et premierement,

Confesseur & Aumosniers.

Maistre François de Moulins, grant aumosnier.

Maistre Guillaume Parvy, confesseur.

Monseigneur de Bazas.

Maistre Pierre Arnault.

Maistre Oudart Hennequin.

Villernone.

Maistre Guillaume Cretin.

Blandy Arbaleste.

Maistre Touffaint Ferré.

Maistre Jehan de La Mothe.

Le frère de monsieur de Bayart.

Le prothonotaire de la Roumagiere.

Chappellains.

Maître Jaques Hamelin, II c XL l.

Maître Jaques de Saint Germain, II c XL l.

Maître Merle Cueil, II c XL l.

Maître René Cartin, II c XL l.

Le confesseur du commun frère Michel Martigny,
II c XL l.

Maître Jaques Thibaudeau, II c XL l.

Maître Jehan Gobelin, II c XL l.

Summa XVI c III XX l.

Soumeliers de chappelle.

Maître René Chapplays, IX XX l.

Maître Claude Chappuys, tant pour ses gages que pour
l'entretienement du fourmier qui porte la chappelle en
tiers, IX XX l.

Maître François Androuyn, tant pour ses gaiges que
pour le dict fourmier en tiers, IX XX l.

Maître Androuyn d'Auvergne, tant pour ses gaiges que
pour le dict fourmier en tiers, IX XX l.

Maître Jehan Gourdet, VI XX l.

Maître François Brarioul, Breton, lieutenant, IX XX l.

Summa M XX l.

Medecins.

Maître André Breau, XII c l.

Maître Loys Burgencys, VIII c l.

Maître Pierre Tremolet, VIII c l.

Maître Guillaume Lecoq, VI c l.

Maître Christofle de Forest, VIII c l.

Maître Anthoine de Castillon, viii c l.

Maître Vincent de Sarra, vi c l.

Summa v m vi c l.

Appoticaire.

Benoist Gaulteret, appoticaire, tant pour ses gaiges que pour l'entretènement du chariot, viii c l.

Summa par foy viii c l.

Barbiers.

Nicolas Girard, dict Salmier, iii c l.

Jehan de La Barre, ii c xl l.

Guillemin Guérard; ii c xl l.

Bonnault, ix xx l.

Summa ix c lx l.

Cirurgiens.

Maître Claude Bourgeoys, ii c xl l.

Maître Pierre de la Maison, ii c xl l.

Maître Jaques de Laffay, iii xx x l.

Maître Jehan de Nyfmes, iii c l.

Guillaume Coureul, arracheur de dens, ix xx l.

Jehan Banbert, dict Poiffy, ii c xl l.

Estienne Thoreau, rabilleur & renoueur, ii c xl l.

Summa xv c xxx l.

Maîtres d'hôtel ordinaires.

Monsieur de Saint Severin premier, xii c l.

Monsieur de Ballanzac, vii c lx l.

Monsieur de Bonnes, viii c l.

242 ÉTATS DES OFFICIERS ET DOMESTIQUES

Monsieur du Fon, m c l.

Monsieur le bailly d'Estellan, qui est mort à la fin de juillet, cy pour les mois de janvier, fevrier, mars, avril, may, juing & juillet, à six cens livres par an, cy feullement, n c n l. xviii f. iii d.

Jaques de Bloc, m c l l.

Monsieur le bailly de Troyes, m c l.

Monsieur de Clermont, m c l l.

Monsieur de Jenville Luppé, viii c l.

Monsieur d'Esfreaulx, vi c l.

Le Barroys, m c l l.

Monsieur de la Chappelle, vi c l.

Jehan François, m c l.

Monsieur de Lamote, vi c l.

Cazenone.

Monsieur de Rostaing, m c l.

Le jeune Tournon, n c l.

Montchenu, vi c l.

Monsieur de Guignegast, m c l.

Summa ix m vii c xii l. xviii f. iii d. 1.

Pannetiers ordinaires.

René de Cossé premier, m c l.

Laval, n c l.

Villebrefinier, n c l.

Le jeune Chavigny, n c l.

Cherquigny, n c l.

Hubert de la Rochefoucault, n c l.

Sainct Amand, n c l.

Bucy de Bourgogne, n c l.

Le feneschal des Lannes, n c l.

Monsieur de Reberac, n c l.

Jehan Pouffart fleur de Sore, n c l.

Bourdeilles, n c l.

Montpezat, n c l.

Savonnieres, n c l.

Mirepoix, n c l.
 La Roche d'Estampes, n c l.
 Lefpargne, n c l.
 Grantmont, n c l.
 Summa m m viii c l.

Eschançons ordinaires.

Monfieur de Genli premier, m c l.
 Montenart, n c l.
 Lacra, n c l.
 Pompadour, n c l.
 Clermont du Dauphiné, n c l.
 D'Annebault, n c l.
 Maumont, n c l.
 Beauchampt, n c l.
 Jehan de Rambures, c l.
 Sainct Olere, n c l.
 Hector de Bourbon, viconte de Lavedan, n c l.
 Gaillot de Latour, n c l.
 Marigny, n c l.
 La Guifche, n c l.
 La Rochebeaucourt, n c l.
 La Roche du Maine, n c l.
 Summa m m n c l.

Vallets tranchans ordinaires.

Le bailly de Caen, premier, m c l.
 Guiot de Reffuge, n c l.
 Villiers, n c l.
 Clermont de Laudesve, n c l.
 Sainct Martin, n c l.
 Le bailly d'Estampes, n c l.
 Efgully, n c l.
 Fonteneilles, n c l.

244 ÉTATS DES OFFICIERS ET DOMESTIQUES

Jehan de Rochefort, II c l.

Villette, II c l.

Puidufou, II c l.

Monfieur d'Assigny, II c l.

Tournon l'aîné, II c l.

Montejehan, II c l.

Eftelan, II c.

Summa III M c l.

Efcuiers d'efcurie.

Monfieur de Villene, III c l.

Marraffin, II c l.

Dordet de la Rocque, II c l.

Maugiron le legat, II c l.

Francisque, II c l.

Monfieur Dorades, II c l.

Charles de Saint Sevrin, II c l.

Bellin, II c l.

Carbon, II c l.

Pommereul, II c l.

Thomas de Singre, II c l.

Eme de Ranel, dict Pocquedenare, qui est mort à la fin de mars, cy pour janvier, fevrier & mars, c l.

Riffe, II c l.

Merveilles, II c l.

Monfieur de Rian (1), II c l.

Villeneuve, II c l.

Olin de Coulongne, II c l.

Summa III M III c l.

(1) Voyez, fur ce personnage, la nouvelle xx, t. II, p. 115.

Enfans d'honneur.

Robert de Montail, vi xx l.
 Le filz de monfieur de La Fayette, vi xx l.
 Le filz de monfieur de Sainct Sevrin, vi xx l.
 La Grutuze, vi xx l.
 Le filz de monfieur de La Chappelle, vi xx l.
 Le filz de monfieur de Teux, vi xx l.
 Le filz de Petr' de Naverre, ii c x l.
 Le filz de monfieur de Pons, vi xx l.
 Le filz de madame La Rocheguyon, vi xx l.
 Vantadour, vi xx l.
 La Martonnye, vi xx l.
 Le filz de monfieur de Bougy, vi xx l.
 Summa xv c lx l.

Gentils hommes de la chambre.

Le bailly de Paris (1), xii c l.
 Le conte de Villars, xii c l.
 Monfieur de Montmorency neant cy, parce qu'il a esté payé par acquit, à part.
 Monfieur de Brion neant cy, parce qu'il a esté payé par defcharge.
 Sainct Marfault, xii c l.
 Le senechal d'Armignac, xii c l.
 Morette, xii c l.
 Poton Raffin, xii c l.
 Saincte Mefine, xii c l.
 Perrot d'Honarti, xii c l.
 Chafteaumoranc, xii.

(1) C'est Jean de La Barre, dont nous avons parlé, t. I, p. 172; & plus haut, p. 196.

246 ÉTATS DES OFFICIERS ET DOMESTIQUES

Jehan de La Loue, xii c l.
 Monsieur le Vidame, xii c l.
 Monsieur de Mezieres, xii c l.
 Brosse, xii c l.
 Monsieur de Barbezieux, xii c l.
 Boify, xii c l.
 Montpezart, xii c l.
 François de Montmorency, xii c l.
 Mony, xii c l.
 Regnault de La Loue, vi c l.
 Le vicomte de Lamothe au groing, vi c l.
 Gruffy, vi c l.
 Au bailly de Paris, pour l'entretienement, nourriture
 & monteure des pages de la chambre, v m l.
 Summa xxviii m m c l.

l'alletz de chambre.

Robert Gouffelin, ii c lx l.
 Claude de Brives, ix xx l.
 Adrian du Tertre, ii c xl l.
 Loys Fenot, ii c lx l.
 Clement Champion, ii c xl l.
 Montmorillon, ii c xl l.
 André Le Roy, ii c xl l.
 Maistre Seraphin du Tillet, vi xx l.
 Guillaume Feau, ii c xl l.
 Monsieur le tresorier Babou, ii c xl l.
 François Planchette, ii c xl l.
 Anthoine Touart, ix xx l.
 Jehan Montdoulcet, ii c xl l.
 Bouilly, ii c xl l.
 Precy, ii c xl l.
 Laurens Meigret, ii c xl l.
 Reveu, ii c xl l.
 Jarziel, qui a servy jusques au premier jour d'octobre;
 cy pour les moys de janvier, fevrier, mars, avril, may,

juing, juillet, aoust & jusques au premier jour d'octobre,
à raison de ix xx l. par an, vi xx xv l.

Macault ou lieu du dict Jarziel, pour le reste de l'an-
née, qui sont les mois d'octobre, novembre & decembre,
au dict feur cy, xlv l.

Castillon, ii c xl l.

Estienne Fauchet, ix xx l.

Pierre Salla, vi xx l.

Regnault Dartic, arbalestier, ii c xl l.

Le tresorier Meigret, vi xx l.

Maistre Anthoine Divitis, ix xx l.

Henry Richart, vi xx l.

L'homme du cardinal d'Iorc, François de Oli-
vier, ix xx l.

Viscontin, ii c xl l.

François Lamy, ii c xl l.

Summa v m ix c xx l.

Maistre de la garderobbe.

Monfieur le bailly de Paris, maistre de la garde-
robbe, ii c l.

Summa par foy ii c l.

Valletz de garderobbe.

Pasdefon, ix xx l.

Berthelemy Guet, ii c l.

Felix Martel, ix xx l.

Jaques des Pouffins, dict le Flamans, ix xx l.

Charles Popillart, porte-manteau, ii c xl l.

Jaques de Rancongne, aussi porte-manteau, ix xx l.

Charles de La Primaudaye, ix xx l.

Jehan Vallette, ix xx l.

Maistre Jehan Maret, ii c xl l.

Sourdy, ix xx l.

248 ÉTATS DES OFFICIERS ET DOMESTIQUES

Loys Perrinet, vi xx l.
 La Rabaterie, ix xx l.
 Rougemont, vi xx l.
 Jehan Petit, vi xx l.
 Jehan de Paris, peintre, ii c xl l.
 Jehannet Clouet, aussi peintre, ii c xl l.
 Thierry, tailleur, ix xx l.
 Pierre Durant, cordouennier, vi xx l.
 Crepillon, chauffetier, vi xx l.
 Sorce, aussi chauffetier, iii xx x l.
 Jehan Dauvergne, pelletier, vi xx l.
 Hubert, joueur de lutz, ii c xl l.
 Jaques Bretet, qui fait les fuzées, vi xx l.
 Loys de Breban, c l.
 François de Bugatz, ii c xl l.
 Raphael Joullain, artillier, vi xx l.
 Anthoine Gillier, ix xx l.
 Maître Simon Bourgoing, vi xx l.

Secretaires de la chambre.

Maître Merle de Neufville, ii c l.
 François Robertet, ii c l.
 Maître Anthoine Bohier, ii c l.
 Maître Jehan Robertet, ii c l.
 Maître Morclet du Mufeau, ii c l.
 Monsieur Dorne, ii c l.
 Monsieur Dufresne, ii c l.
 Buddé, iii c l.
 Summa xviii c l.

Libraire.

Maître Jehan de Fanzay, ii c xl l.
 Summa par foy ii c xl l.

Huiffiers de la chambre.

Eme de Renes, dict Michellet, II c XL l.

François Rostain, II c XL l.

Marguerite, II c XL l.

Summa VII c XX l.

Huiffiers de salle.

Sainct Germain, II c XL l.

Compaing, II c XL l.

Christofle Darresse, II c XL l.

Jacques Billart, IX XX l.

Conflans, II c XL l.

François Champelais, IX XX l.

Jehan Dominicque, trompette, II c XL l.

Nicolas Wicardel, c x l.

Claude Thiffart, IX XX l.

Summa XVIII c l.

Mareschaulx des logis.

Monfieur de Chitain, XII c l.

Cranzay, VIII c l.

Barillac, VIII c l.

Poujatz, VIII c l.

Summa III M VI c l.

Fourriers.

Arnault, II c XL l.

Guillaume Bothereau, II c XL l.

Nicolas Boucher, qui est mort a la fin de feptembre,

250 ETATS DES OFFICIERS ET DOMESTIQUES

cy pour les mois de janvier, fevrier, mars, avril, may, juing, juillet, aoust & septembre & a raison de iii c xl l. par an, ix xx l.

Anthoine Verner, ii c xl l.
 Jehan Le Bohier, ii c xl l.
 Pierre Bretheau, ii c xl l.
 Jehan Coppin, ii c xl l.
 Vincent de Miseris, ix xx l.
 Thomas de Neufville, ii c xl l.
 Clande Chevalier, ii c xl l.
 Bonnault, ii c xl l.
 René de Lefpine, ii c xl l.
 Henry de Manville, ii c xl l.
 Guillaume Lefueur, ii c xl l.
 Estienne Lebrun, ii c xl l.
 Ogier de Faultrey, ii c xl l.
 Guillaume Tournon, ii c xl l.
 François Jousseaulme, ii c xl l.
 Guillaume de Plaisance, ix xx l.
 Loys de Fauville, ix xx l.
 Jehan Couet, ii c xl l.
 Summa iii m vi c x l.

Portiers.

Monsieur de Champdio, cappitaine de la porte, xii c l.
 Jehan de Chandio, lieutenant, iii c l.
 La Millotiere, vi xx l.
 Jehan de Dieppe, vi xx l.
 Simonnet Hennequin, vi xx l.
 Michel de La Loue, vi xx l.
 Simon Allart, vi xx l.
 Jehan de Castelnau, vi xx l.
 Jehan des Granges, vi xx l.
 Jehan Guerin, vi xx l.
 Bernard de Sainct Germain, vi xx l.
 Jehan Le Loreille, vi xx l.

Guillaume Vallet, vi xx l.
 Claude du Vergne, vi xx l.
 Jehan Raifon, dit le Breton, vi xx l.
 Jehan d'Afnières, dit Lagravelle, vi xx l.
 Pierre Lucas, vi xx l.
 Pierre Prevost, vi xx l.
 Guyon le Mannyer, vi xx l.
 Michel de Germyncourt, vi xx l.
 Jehan du Vergne, vi xx l.
 Summa vi c iii xx l.

Les tabourins.

Gacien Gerbier, vi xx l.
 Lancelot Levasior Reber, vi xx l.
 Valentin de Honalencourt, vi xx l.
 Summa iii c lx l.

Les phiffres.

Nicolas Hester, vi xx l.
 Thomas de Sellées, vi xx l.
 Everat Huguenault, vi xx l.
 Chichouan, vi xx l.
 Melchior George Sallée, vi xx l.
 Summa vi c l.

Cornetz.

Augustin de Veronne, ii c xl l.
 Marc de Veronne, ii c xl l.
 Summa iii c iii xx l.

Huissiers pour les chambellans.

Jehan Nepveu, vii xx x l.
 Jehan Guchu, vii xx x l.
 Mathieu de Lestoille, serf d'eau, vii xx l.
 Girault Azelbert, vii xx l.
 Bertin Lavandier, dit Parie, viii xx l.
 Summa vii c xl l.

Clercs des officiers.

Jehan Bourdineau, ii c xl l.
 Jehan Charenton, ii c xl l.
 Gilles Laifné, ii c xl l.
 Gilles Godet, ii c xl l.
 Nicolas Pelé, ii c xl l.
 Robert Briconnet, ii c xl l.
 Jehan Bruneau, ii c xl l.
 Simon Testu, ii c xl l.
 Jaques de Seurre, ii c xl l.
 Summa ii m c lx l.

Escuiers de cuisine (bouche).

Jacques de Caulx, ii c xl l.
 Jehan Fanfon, ii c xl l.
 Summa iii c iii xx l.

Escuiers de cuisine (commun).

Charles Gigault, ii c l.
 Philibert Feau, fleur des Foullez, ii c l.
 Jehan de Crespières, dit Crespit, ii c l.
 Richard Plalmon, ii c l.

Anthoine Luillier, vii xx l.
 Jehan Durand, dit Coufin, ii c l.
 Jaques Leurian, ii c l.
 Charles de Rains, ii c l.
 Jehan Savary, ii c l.
 Summa xvii c l l.

Soumeliers de panneterie (bouche).

Simon Destretz, ii c xl l.
 René de Tay, dit Marconnay, ii c xl l.
 François Cochinart, ii c xl l.
 Olivier Regnauldeau, ii c xl l.
 François Retif, ii c xl l.
 Guichart Destictz, ii c xl l.
 Guillaume Dargy, ii c xl l.
 Mathieu Chaffepot, ii c xl l.

Aydes.

Jehan Regnart, ii c l.
 Jehan Romyan boullangier, vi xx l.
 Roland Burgencys, tant pour ses gaiges que pour l'en-
 tretenement du fourmier de l'office, ii c xx l.
 Summa ii m iii c l.

Sommelliers de panneterie (commun).

Jehan Mirault, ix xx l.
 François Grant, ix xx l.
 Pierre Vacher, dit le pere, ix xx l.
 Philippes Bothe, ix xx l.
 Anthoine Chappain, ii c xl l.
 Adrian de Dampierre, ix xx l.
 Pierre Guyon, ix xx l.

254 ÉTATS DES OFFICIERS ET DOMESTIQUES

Thomas Dorlu, ix xx l.
 Christofle Guchu, ix xx l.
 Estienne Deschamps, ix xx l.
 Lavigne, ix xx l.
 Laurens Dubron, ix xx l.
 Anthoine Nocher, falladinier, ix xx l.

Aydes.

Guillaume Poiffille, vi xx l.
 Olivier Blanchart, vi xx l.
 Jehan Poiffille, vi xx l.
 Charles Moynart, vi xx l.
 Mathieu Brunet, vi xx l.
 Pontijou, vi xx l.
 Bernard de Montblay, vi xx l.
 François Gillier, tant pour ses gaiges que pour l'entre-
 tenement du fourmier qui porte le linge d'office, ii c xx l.
 Summa iii m iii c lx l.

Soumelliers d'eschanconnerie (bouche).

Tristan des Hernaulx, ii c xl l.
 Jehan Duteil, ii c xl l.
 Anthoine Roquart, ii c xl l.
 François Burgencys, ii c xl l.
 Abel Estienne, ii c xl l.
 Loys Lemaire, ii c xl l.

Aydes.

Jehan Paupert, ix xx l.
 Jehan Roquart, ix xx l.
 Jehan Cottereau, tant pour ses gaiges que pour l'entre-
 tenement du fourmier de l'office, ii c xx l.
 Summa ii m xx l.

Soumelliers d'eschanconnerie (commun).

Pierre Damau, ix xx l.
 Georges Guers, ix xx l.
 Anthoine Aymer, ix xx l.
 Guillaume Hunault, ix xx l.
 Fortin Merrien, ix xx l.
 Estienne Regnart, ix xx l.
 Jehannot Boutillier, ix xx l.
 Odart Druot, ix xx l.
 Jehan Terrasse, ix xx l.
 La Roche, ix xx l.

Aydes.

Regnault de Champaigne, vi xx l.
 Naudin de Lafaye, vi xx l.
 Jehannot Marendel, vi xx l.
 Hector Guignot, vi xx l.
 André Pelletier, vi xx l.
 Jehan Racine, vi xx l.
 François Dupuy, vi xx l.
 Grunel, vi xx l.
 Pierre Roulleau, vi xx l.
 Jehan Birault, vi xx l.
 François Fryon, tant pour ses gaiges que pour l'en-
 tretenement du fourmier qui porte la vaisselle de l'of-
 fice, ii c xx l.
 Summa iii m ii c xx l.

Barilliers.

Nicolas Dumoulin, ix xx l.
 Jehan d'Orléans, vi xx l.
 Guerin Dufresne, vii xx l.
 Summa iii c lx l.

Cuifine bouche gueulx.

Martin Maciquet, ii c xl l.
 Gervais Bohier, dict Macquart, ii c xl l.
 Jacques Bienvenu, ii c xl l.
 Jullien Benyon, ii c xl l.
 Summa ix c lx l.

Potagiers & faulciers.

Jacques Marechal, ix xx l.
 Charles Delcanne, ix xx l.
 Charles Dumans, ix xx l.
 Anthoine de Caulx, faulcier, ix xx l.
 Jehan Eschallart, faulcier, vi xx l.
 Summa viii c xl l.

Hafleurs.

Fleury Pelletier, ix xx l.
 Anthoine Pignan, dit le Gasquet, ix xx l.
 Denys Loys, ix xx l.
 Jehan Lepretre, vi xx l.
 Helye Achart, huiffier, vi xx l.
 Summa vii c iii xx l.

Enfans de cuifine.

Guillaume Oriot, iii xx x l.
 Jehan Boyvin, iii xx x l.
 Summa ix xx l.

Porteurs.

Guillaume Gaullay, LXXII l.

Jehan Briffet, LXXII l.

Pierre Faucheux, LXXII l.

Guillet Remond, LXXII l.

Jehan Renardeau, LXXII l.

Pierre Real, ayant la charge du fommier du garde-manger de la cuisine-bouche, II c xx l.

Jehan Bonthé, dit Courtault, tant pour ses gaiges que pour l'entretenement du fommier qui porte les broches & poisles de la cuisine, II c xx l.

Summa VIII c l.

Cuisine commun queux.

Julien Regnault, II c xx l.

Jehan Riviere, II c xx l.

Jaques Ribon, IX xx l.

Pierre Drouart, dict Paris, IX xx l.

Baudichart, IX xx l.

Girard Chappuys, dict Le Moyne, II c l.

Potaigiers.

Mathieu Turet, IX xx l.

Jehan Bruneau, IX xx l.

Estienne Robert, IX xx l.

Anthoine Rouffot, dict le Bourguignon, IX xx l.

Simon Robin, IX xx l.

Loys Berault, IX xx l.

Summa M III c xx l.

Hafteurs.

Pierre Fanatier, diët Cornillau, ix xx l.
 Jehan Dumans, filz de Jehan Dumans l'aîné, ix xx l.
 Martin Stuart, vi xx l.
 Mathieu Fagonneau, vi xx l.
 Guillaume Maillart, vi xx l.
 Summa vii c xx l.

Saulciers.

Jehan Jacques, diët Capdet, ix xx l.
 Jehan Dumans, vi xx l.
 Henryet Raoullaud, vi xx l.
 François Touchet, vi xx l.
 Summa v c xl l.

Paticier & fes aydes.

Laurens Pigier, paticier, ii c xl l.
 François Locquet, vii xx l.
 Guillemain Pigier, vii xx l.
 Summa v c xl l.

Gardes vaiffelle.

Artault Menessier, garde veffelle de la cuifine-bouche, iii c l.
 Mexy Lyenard, garde vaiffelle de la cuifine commun, iii c l.
 Summa vi c l.

Galoppins & enfans de cuisine.

Jehan Malespine, dict Saupiquet, III xx x l.
 Pierre Delafons, III xx x l.
 Pierre Dutartre, III xx x l.
 Jehan Regnault, III xx x l.
 Jehan Binet, III xx x l.
 Michel Acart, III xx x l.
 Christofle Begnet, LX l.
 Guillemyn Rochecorbon, LX l.
 Vincent Diligent, LX l.
 Nicolas le Fenoial, frere de Triboullet, LX l.
 Anthoine Huet, LX l.
 Guillaume Truchet, LX l.
 Summa IX c LX l.

Porteurs.

Le Lorrain, LV.
 Denis Grandant, LV.
 Jehan Chevalier, LV.
 Estienne Delanau, LV.
 Michel Guibert, LV.
 Pierre Manzel, LV.
 Jehan Tanart, tant pour ses gaiges que pour l'entretenement du fommier qui porte le garde manger commun, II c xx l.
 Jacques Rogier, tant pour ses gaiges que pour l'entretenement du fommier qui porte les broches & poisses de la cuisine commun, II c xx l.
 Huguet Billault, poissonnier, III xx x l.
 Jehan Cadiou, chasseur de maréc, III xx x l.
 Summa IX c LI.

Fruitière.

Guillaume Martin, ii c xl l.
 Jehan Duvivier, ix xx l.
 Michel Le Bouc, ix xx l.
 Mathurin Forget, ix xx l.
 Jehan Mancion, ix xx l.
 Robert le tainturier, vi xx l.

Aydes.

Pierre Lemaître, vi xx l.
 André d'Orleans, vi xx l.
 Florentin Mancion, iii xx x l.
 Pierre Millet, lxxvii l. x.
 Gencien Lhomme, iii xx x l.
 Guillaume Vermant, tant pour ses gaiges que pour
 l'entretenement du fourmier de l'office, ix xx l.
 Summa xvii c xlvi l. x s.

Fourrière.

Verdun Taboys, ii c xl l.
 Andreas Dallesto, ii c xl l.
 Michel Lebernoy, vii xx x l.
 Pierre de Nevers, ix xx l.
 Jehan Gouffellin, ix xx l.
 Anthoine Berry, vi xx l.
 Yfambert de Carvin, menuisier, vii xx x l.
 Denis Folonnucan, viétrier, vi xx l.
 Loys Barres, vi xx l.
 Jehan Lemaire, vi xx l.
 Jacques de Corrigé, porte chaize, vi xx l.
 Bauldrier, vi xx l.
 Charles de Nefve, vi xx l.
 Olivier Chefneau, vi xx l.

Aydes.

Guillaume Subler, III XX X l.
 Florentin Tiffart, III XX l.
 Jehan de Nazieres, III XX X l.
 Jehan Caucheoy du Courant, III XX X l.
 Baptiste, qui fait les bailles, VI XX l.
 Jehan Georges Georges, III XX l.
 Le filz de maistre André, III XX l.
 Jehan Guillon, III XX X l.
 Summa II M VIII C XXX l.

Tappiciers.

Richard Lecordier, VII XX X l.
 Boicet Dupré, II C XL l.
 Pierre Dugart, IX XX l.
 Michel Dumain, VII XX X l.
 Marc Herbannier, VII XX X l.
 Jacques Vallart, VII XX X l.
 Summa M XX l.

Lavandieres.

Jehanne Bonne, lavendiere du corps, III C l.
 Agathe Drouet, lavendiere de bouche, II C XL l.
 Jaquete de Ledin, lavendiere du commun, II C XL l.
 P. Vigneufe, lavendiere des cuifines, III XX X l.
 Summa VIII C LXX l.

262 ÉTATS DES OFFICIERS ET DOMESTIQUES

AUTRES OFFICIERS QUI ESTOIENT AU FEU ROY LOYS
LESQUELZ ONT ESTÉ MIS EN PENSION.

Valetz de chambre.

Perrinet Lebrun, c l.
Nicolas Le Petit, LXXV l.
Summa viii xx xv l.

Garde robe.

Guiot Nantier, qui est mort le xviii^e avril; cy pour les
moys de janvier, fevrier, mars & jusques aud. xviii^e avril
au feur de xxx l. par an, ix l.

Guillaume Charlemaigne, xxii l. x f.
Maistre Jullien Couldroy, xxxvii l. x f.
Summa LXIX l.

Huiffiers.

Ferry Wincardel, xxxvii l. x f.
Jehan Merlin, LXvii l. x f.
Charles Cauche, c l.
Summa ii c v l.

Clers d'office.

Michel Le Maire, xxxvii l. x f.
Summa par foy xxxvii l. x f.

Soumelliers de panneterie, bouche, commun.

Henry de Lanyon, l l.
 Jacques Oudart, xxx l.
 Jehan Raymon, dict Pelice, xv l.
 Pierre Picquet, l l.

Cuisine bouche commun.

Jehan Pouffin, xviii l. xv f.
 Thomas Lelarge, xxv l.
 René Barre, xx l.
 Jehan des Vignes, xv l.
 Guillaume Gaullay, xxx l.
 Summa c viii l. xv f.

Lavandieres.

Anne Collibarde, xv l.
 Annette Marrelle, xxii l. x f.
 Summa xxxvii l. x f.

Portiers.

Jehan Devaulx, xl l.
 Jehan le Tirant, xx l.
 Guillaume des Armetz, xxii l. x f.
 Summa liii xx ii l. x f.

AUTRES PENSIONS D'OFFICIERS QUI SONT AU ROY
AVANT SON AVENEMENT A LA COURONNE.

Guillemyne Lynache, vi xx l.
 Loyse Frouyne, vii xx x l.
 La nourrisse de madame la Duchesse, vii xx x l.
 Lyonnet Marbret, dict Marquis, ix xx l.
 François Terrier, dict Totin, lx l.
 Jehan Bohier, dict Le Breton, xxii l. x f.
 Robinet Testart, enlumyneur, cl.
 Jehan de Caulx, dict Taillet, l l.
 Benoist Melinot, xxx l.
 Guillaume Viel, iii xx x l.

A maistre Jehan Carré, commis par le Roy nostre dict feigneur, au paiement des gaiges des dicts officiers, la somme de troys mil livres tournois, tant pour ses gaiges, advance necessaire, recouvrement de deniers qui luy a convenu faire durant l'année de ce present compte, laquelle somme le Roy veult & entend estre passée & allouée en la depense des comptes dudit Carré, en vertu de ce present estat signé de sa main, sans ce qui luy soit befoing en avoir autre provision nonobstant quelzconques ordonnances & revocations faites tant par luy que par le feu roy Louis dernier decedde, sur les gaiges d'aucuns officiers comptables. Pour cecy la dicte somme de iii m l.

Summa iii m ix c lii l. x f.

Somme totale de ce present estat six vingtz unze mil sept cens quatre vingtz troys livres, troys folz, quatre deniers tournois.

Faiât à Paris le xxx^e jour de may, l'an mil cinq cens vingt & huiât.

Ainsi signé: FRANÇOYS. DE NEUFVILLE.

Coppie du Roolle & Estat des officiers de l'hostel du Roy, pour l'année commençant le premier jour de janvier mil cinq cens vingt huit, & finissant le dernier jour de decembre mil cinq cens vingt neuf; lequel est cy transcript en la maniere acoustumée & comme es Comptes precedens; & duquel Estat ou Roolle la teneur ensuyt.

Roolle & Estat des officiers de l'hostel du Roy nostre sire, que le dict seigneur a ordonné estre payez pour l'année commençant le premier jour de janvier mil cinq cens vingt huit, & finissant le dernier jour de decembre mil cinq cens vingt neuf, par maistre Jehan Carré, conseiller du dict seigneur, & commis à tenir le compte & faire le paiement des officiers domestiques, ainsi qu'il s'ensuyt :

Et premierement,

Monseigneur de Lizieux, xii c. l.

Monseigneur de Senlys, confesseur.

Monseigneur de Bazas, maistre de l'oratoire.

Monseigneur de Mafcon.

Monseigneur de Troyes.

Monseigneur de Chartres.

Maistre Jacques Hamelin, premier aumosnier, iii c. l.

Villernone.

Blandy Arbaleste.

Maistre Toussainctz Ferré.

Maistre Jehan de la Mothe.

Le frere de feu Bayard.

Le prothenotaire de la Romagiere.

Le prothenotaire de Pompadour.

266 ÉTATS DES OFFICIERS ET DOMESTIQUES

Meffire Laurens Toscan.
L'abbé de Sainct Jehan de Chartres.
Le prothenotaire de Lyons.
Le prothenotaire maistre Charles de Hemart.
Maistre René Bourfault.
Maistre Nicole Baudequin, doyen de Nogent.
Le prieur de Sainct Evrigne Laurencin.
Le prothenotaire d'Avrigny.
Le prothenotaire d'Assigny.
Le prothenotaire de Morette.
Le prothenotaire des Urfins.
Maistre Lancelot de Vallier.
L'abbé de Sainct Jehan de Laval.
Le prothenotaire de Conac.
L'abbé de Sainct Rust.
Le prothenotaire Rocart.
Le prevost d'Ours Mazy.
L'abbé de Sainct Joffe.
Le prothenotaire d'Availlic.
Le prothenotaire de Fontaines.
Summa xv c l.

Chappelains.

Maistre Ambroys Lalyer, ii c xl l.
Maistre Nicole Cueil, ii c xl l.
Maistre René Cartin, ii c xl l.
Frere Girard Fouace, confesseur du commun la femme
de ii c xl l.
Maistre François Bourrel, ii c xl l.
Summa xii c l.

Sommelliers de chappelle.

Maistre François Chappellais, ix xx l.
Maistre Claude Chappuys, tant pour les gaiges que

pour l'entretenelement du fommier qui porte la chappelle, ix xx l.

Maistre François Androuyn, tant pour ses gaiges que pour l'entretenelement du fommier qui porte la chappelle en tiers, ix xx l.

Maistre Claude Forest, tant pour ses gaiges que pour l'entretenelement du fommier qui porte la chappelle en tiers, ix xx l.

Maistre Guy Donazien, ix xx l.

Maistre François Brarioul, breton lieutenant, la somme de ix xx l.

Summa m iii xx l.

Gentilzhommes de la chambre.

Monsieur le grant maistre, xii c l.

Monsieur l'Admiral, xii c l.

Monsieur le grand escuyer, xii c l.

Monsieur le prevost de Paris, xii c l.

Monsieur de Rieux, xii c l.

Le conte de Villars, xii c l.

Monsieur de Sainct André, xii c l.

Monsieur de Barbezienlx, xii c l.

Monsieur de La Rochepot, xii c l.

Monsieur de Boify, xii c l.

Poton, xii c l.

Pecot Warty, xii c l.

Broffe, xii c l.

Morette, xii c l.

Montpezat, xii c l.

Mony, xii c l.

Chasteaumorant, xii c l.

Jehan de La Loue, xii c l.

Le baron de La Tour, xii c l.

Decerz, xii c l.

Langey, xii c l.

Canapples, xii c l.

268 ÉTATS DES OFFICIERS ET DOMESTIQUES

Montejehan, xii c l.

Jarnac, xii c l.

Clermont, xii c l.

Monsieur de Genly, xii c l.

Regnauld de La Loue, xii c l.

Francisque, xii c l.

Le marquis de Rotelin, xii c l.

Monsieur de Riz Pompadour, xii c l.

Monsieur de Lorges, xii c l.

Nantoullet, xii c l.

Summa xxxviii iii c l. t.

Autres gentilshommes.

La Mothe au Groing, vi c l.

Estillac, vi c l.

Monsieur du Bouchaige, vi c l.

Monsieur de Roye, vi c l.

Ligny, vi c l.

Montreal, vi c l.

Castillon, vi c l.

Le bailly de Rouen, vi c l.

Monsieur le prevost de Paris, pour l'entretènement de six paiges, savoir est Poton, Theligny, Apremont, Gapanes, Harcourt & Langloys, la somme de xviii c l.

Summa vi m vi c l.

Maîtres d'oslel.

Monsieur de Monchenu, xii c l.

Monsieur de Bonnes, viii c l.

Monsieur des Reaulx, vi c l.

Monsieur des Baires, vi c l.

Monsieur de La Chappelle, viii c l.

Monsieur de Clermont, vi c l.

Monsieur de Bloc, vi c l.

Monfieur de Guignegat, vi c l.

Monfieur de La Clayette, vi c l.

Summa vi m iii c l.

Autres maîtres d'ofiel.

Le bailly de Troyes, vi c l.

La Mothe, vi c l.

Sainct Olaire, vi c l.

Morelet de Mufeau, iii c l.

Bellefouriere, vi c l.

Francifque Gafcon, gentilhomme d'Alexandrie, la
fomme de iii c l.

Charles du Pleffis, feigneur de Savonnières, vi c l.

Agetz, iii c l.

Boutiees Guigo Guiffrey, vi c l.

Lahargerie, vi c l.

Longueval, vi c l.

Sainct Bonnet, vi c l.

Jehan Joachin, vi c l.

Summa vii m ii c l. t.

Pannetiers.

René de Coffé premier, viii c l.

La Pommeraye, iii c l.

Mortemar le jeune, iii c l.

Lacroi, iii c l.

Cherquiny, iii c l.

Le Senefchal des Lannes, iii c l.

Laforest, iii c l.

Argouges, iii c l.

Mery, iii c l.

Summa iii m l.

Autres pannetiers.

Monfieur de Chaffel, iii c l.

Bourdeilles, iii c l.

La Rochechaudry, iii c l.

Chavigny, iii c l.

Longjumeau, iii c l.

Sainct Amant, iii c l.

Riberac, iii c l.

Lefpargne, iii c l.

Forges, iii c l.

Caux, iii c l.

Affigny le jeune, iii c l.

Villiers Lefpau, iii c l.

Bazoges, iii c l.

Fors, iii c l.

Mandolfe, iii c l.

Lifle Savary, iii c l.

Leftrange, iii c l.

Just de Tournon, iii c l.

Summa vii m ii c l.

Eſchançons.

Monfieur de Genly le premier, vi c l.

Villette, iii c l.

Laval de Daulphiné, iii c l.

Humbert de Rochefoucault, iii c l.

La Rocheguion, iii c l.

Grimault, iii c l.

Clermont de Daulphiné, iii c l.

Lahaye Deftre, iii c l.

Le Pleſſis Bordaige, iii c l.

Summa iii m viii c l.

Autres eschançons.

La Rochebeaucourt, iii c l.
 Normanville de Melun, iii c l.
 Hannebault, iii c l.
 La Guishe, iii c l.
 Marigny, iii c l.
 Rambures, iii c l.
 Bourfault, iii c l.
 Summa ii m iii c l.

Valletz trenchans.

Le bailly de Dijon premier, vi c l.
 Matignon, iii c l.
 Villiers, iii c l.
 Le bailly d'Estampes, iii c l.
 Fontenillet, iii c l.
 Piedufou, iii c l.
 Vaux, frere du bailly de Caen, iii c l.
 Liancourt, iii c l.
 Rabodanges, iii c l.
 Summa iii m viii c l.

Autres valletz trenchans.

Esguilly, iii c l.
 Clermont de Lodefve, iii c l.
 Assigny, iii c l.
 Sainct Martin, iii c l.
 Henry de Tournon, iii c l.
 Laloue le jeune, iii c l.
 Summa ii m iii c l.

Enffans d'honneur.

La Rochefoucault, ii c xl l.

Sainct Severin, ii c xl l.

Soubzbife, ii c xl l.

Mauléon, ii c xl l.

Summa ix c xl l.

Efcuyers d'efcuyrie.

Monfieur de Vilve premier, vi c l.

La Rocque, iii c l.

Le legat de Maugiron, iii c l.

Oradet, iii c l.

Urfe, iii c l.

Le Baftard de La Marche, iii c l.

Bleneau au lieu de Villebon, iii c l.

Calvaifon, iii c l.

Grumefny, iii c l.

Summa iii m viii c l.

Autres efcuyers d'efcuyrie.

Pommereul, iii c l.

Burye, iii c l.

La Fayette, iii c l.

Carbon, iii c l.

Merveilles, iii c l.

Vatholieu, iii c l.

Belin, iii c l.

Jehan de La Pallu, dict Broffac, iii c l.

Lefingre, iii c l.

Le chevalier Thomas, iii c l.

Summa iii m l.

Secretaires de chambre ordinaires.

Nicolas de Neufville, m c l.
 Jehan Robertet, m c l.
 Jehan Lebreton, m c l.
 François Robertet, m c l.
 L'esseu Bayard, m c l.
 Summa n m l.

Autres secretaires.

Bouchetel, m c l.
 Jacques Colin, m c l.
 Georges Herouet, m c l.
 Morelet du Muséau le jeune, m c l.
 Budé, vi c l.
 Summa n m n c l.

Huiffiers de chambre.

Michelet, m c l.
 La Romagiere, n c xl l.
 Nagu, n c xl l.
 Marguerite, n c xl l.
 Summa m xx l.

L'alletz de chambre.

François de Bryves, n c xl l.
 Jehan Petit, n c xl l.
 François Lamy, n c xl l.
 Adrien du Tertre, n c xl l.
 Montdoulcet, n c xl l.
 François Planchette, n c xl l.

274 ÉTATS DES OFFICIERS ET DOMESTIQUES

Rostain, ii c xl l.

Philippes de Poix, ii c xl l.

Summa xix c xx l.

Autres varletz de chambre.

Le tresorier Babou, ii c xl l.

Boully, ii c xl l.

Perigort, ii c l.

Macault, vi xx l.

Yfernay, ii c xl l.

Lazare de Salva, filz du premier president, la somme de ii c xl l.

Le Portugaloyz, ii c xl l.

Adrien Delaunay, vi xx l.

Pierre Salla, vi xx l.

Viscontin, ii c xl l.

Hubert, ii c xl l.

La Mothe, iii c l.

Le parfumeur espagnol François Descoubal, la somme de ii c xl l.

Guerard Huguenault, ii c xl l.

Jehan Desgrez, ii c xl l.

Au diët Jehan Desgrez, pour l'entretienement d'un cheval, & pour le logis d'un paige chantre, iii xx x l.

Maistre André, vii xx x l.

Jaques Manuel, ii c xl l.

Percy, ii c xl l.

Clement Marot, ii c l.

Le Gascon, arbalestier, ix xx l.

Lanau Bombelles, ii c xl l.

Sainct Moris, ii c xl l.

Summa iii m viii c l.

Portemanteau.

Rancongne, ii c xl l.
Hector de Fauville, ix xx l.
Summa iii c xx l.

L'alletz de garderobbe.

Sourdis, maistre de la garderobbe, vi c l.
Jehan Vallette, ii c l.
Loys Perrinet, ii c l.
Rougemont, ii c l.
Barroys, ii c l.
Billouart, ii c l.
Jacques des Pouffins, dict le Flamant, ii c l.
Jehan Fallaise, dict Dieppe, ii c l.
Gabriel de Chasteljehan, dict Cardillac, ii c l.
Summa iii ii c l.

Peintres & gens de mestier.

Champeverne, ii c xl l.
Janet Clouet, ii c xl l.
Leonard, tailleur, ix xx l.
Julyan Couldray, orlogeur, c l.
Pierre Durant, cordonnier, vi xx l.
Trepillon, chauffetier, vi xx l.
Sorre, chauffetier, vi xx l.
Petit Jehan Champion, ix xx l.
Jehan Caboche, menuysier, vi xx l.
Raphael Joullain, artillier, vi xx l.
Jehan Robyquet, pelletier, vi xx l.
Labarre, barbier, c l.

Estienne Brisart, brodeur, viii xx l.

Robert de Neufviz, arbalestier, vi xx l.

Summa ii m xl l.

Medecins.

Maistre Loys Burgenfis premier, xii c l.

Maistre Guillaume Lecoq, viii c l.

Maistre Albert, viii c l.

Maistre Christofle de Forest, viii c l.

Maistre Jehan Goyreau, viii c l.

Summa iii m iii c l.

Apothicaire.

Benoist Gaulteret, tant pour ses gaiges que pour l'entretienement de son chariot, la somme de viii c l.

Summa par foy.

Cirurgiens.

Maistre Jehan de Nismes, vi c l.

Maistre Claude Bourgeois, ii c xl l.

Maistre Pierre de la Maison, ii c xl l.

Maistre Jehan de Poissy, ii c xl l.

Maistre Girard, ii c xl l.

Le Renoueur, ii c l.

Summa xvii c lx l.

Barbiers.

Nicolas Girard, dict Salnier, iii c l.

Bonnault, ii c xl l.

Adam, II c XL l.

Guillemin Guerard, VI xx l.

Summa IX c l.

Libraire.

Maître Jehan de Sanfay, II c XL l.

Summa par foy.

Clercs d'office.

Gilles Godet, II c XL l.

Nicolas Berthereau, II c XL l.

Jehan Bourdineau, II c XL l.

Jaques de Seurre, II c XL l.

Summa IX c LX l.

Autres clercs d'office.

Simon Testu, II c XL l.

Jehan de Nevers, II c XL l.

Summa III c III xx l.

Huiffiers de salle.

Christofle Dareffe, II c XL l.

Claude Tiffart, IX xx l.

Jaques Villart, IX xx l.

Compain, II c XL l.

Summa VIII c XL l.

Autres huissiers de salle.

Sainct Germain, vi xx l.
 François Champlais, vi xx l.
 Dominicque, trompette, ii c xl l.
 Nicolas Vicardel, iii xx l.
 Summa v c lx l. t.

Sommeliers de panneterie bouche.

François Cochinar, ii c xl l.
 René de Tay, dict Marconnay, ii c xl l.
 Olivier Rignauldeau, ii c xl l.
 Guillaume Dargy, ii c xl l.
 Simon de Tretz, ii c xl l.
 Mathieu Chauffepore, ii c xl l.
 François Rofly, ii c xl l.
 Lavigne, ii c xl l.
 Summa xix c xx l.

Aydes.

Jehan Benard, ii c l.
 Raoulland Burgensis ou lieu de Christofle Gueu, ix xx l.
 Jehan Romain Boullengier, vi xx l.
 Thomas Drouyn, tant pour ses gaiges que pour l'entre-
 tenement du fommier, ii c xl l.
 Summa vii c xl l.

Sommeliers d'eschançonnerie bouche.

Triftan de Hervaulx, ii c xl l.
 Jehan Du Teil, ii c xl l.
 Anthoine Rocart, ii c xl l.

François Burgensis, II c XL l.

Jehan Rocart, II c XL l.

Louis Lemaire, II c XL l.

Summa XIII c XL l.

Barrillier.

Nicolas Dumoulin, IX XX l.

Summa par foy.

Aydes.

Jehan Pauper, IX XX l.

Jehan Estienne, IX XX l.

Salmon Cothereau, tant pour ses gaiges que pour l'entretenement du sommier, la somme de II c XX l.

Summa V c III XX l.

Cuyfine bouche. — Escuiers de cuyfine.

Jacques de Caulx, II c XL l.

Jehan Saxon, II c XL l.

Summa III c III XX l.

Maistres queux.

Martin Maciquet, II c XL l.

Gervais Brye, dict Marquet, II c XL l.

Jacques Bienvenu, II c XL l.

Jehan Lepoucre, II c XL l.

Denis Loys, IX XX l.

Summa XI c XL l.

Potaigiers.

Jaques Mareschal, ix xx l.
 Charles Delleaulnée, ix xx l.
 Jehan Boyvin, ix xx l.
 Droguet, iii xx x l.
 Summa vi c xxx l.

Haſſculx.

Fleury Pelletier, ix xx l.
 Anthoine Pivain, dict le Gaſquet, ix xx l.
 Pierre Delafons, ix xx l.
 Guillaume Aryot, ix xx l.
 Summa vii c xx l.

Saulciers.

Jehan Eschaillart, vii xx x l.
 Guillaume Gaullay, c ii l.
 Summa ii c lii l.

Porteurs.

Enceau Hogyn, lxxii l.
 Helyot Marie, lxxii l.
 Pierre Faulcheur, lxxii l.
 Jaquet Macart, lxxii l.
 Lyot Achart, huillier, qui auſſi ſervira de verdurier, &
 aura pareillement la charge du ſommier qui meyne le
 garde-menger bouche, la ſomme de ix xx l.
 Bothe, dict Courtault, pour l'entretienement du ſom-

mier qui meyne les broches & poisses, cuisine, bouche, ix xx l.

Summa vi c xlviii l.

Garde-vaisselle.

Artault Menissier, garde-vaisselle de la cuisine bouche, iii c l.

Summa par foy.

Cuisine du commun. — Escuiers de cuisine.

Jehan Savary, ii c xx l.

Robert Villamoyne, ii c xx l.

Jehan Durant, diét Cousin, ii c xx l.

Jaques Levrien, diét le Picart, ii c xx l.

Loys Bougreau, tant pour ses gaiges que pour la garde du coffre de la vaisselle, la somme de iii c l.

Charles de Rains, ii c xx l.

Summa xiiii c l.

Autres escuyers de cuisine.

Charles Gigault, c l.

Anthoine Luillier, c l.

Summa ii c l.

Queux.

Jehan Regnault, diét le Breton, ii c xx

Jehan Riviere, ii c xx l.

Jaques Ribault, ix xx l.

282 ETATS DES OFFICIERS ET DOMESTIQUES

Pierre Brouart, dict Paris, ix xx l.

Baudichart, ix xx l.

Summa ix c mii xx l.

Potaigiers.

Mathieu Curet, ix xx l.

Jehan Bruneau, ix xx l.

Estienne Robert, ix xx l.

Simon Robin, ix xx l.

Loys Berault, ix xx l.

Summa ix c l.

Hafteulx.

Pierre Savatier, dict Cornillau, ix xx l.

Jehan du Mans, filz de Jehan du Mans l'aîné, la
fomme de ix xx l.

Martin Stuart, vi xx l.

Jehan le Picard, vi xx l.

Guillaume Maillart, vi xx l.

Collin de Roufcanville, qui estoit à la feue Royne,
vi xx l.

Summa viii c l.

Saulciers.

Jehan du Mans, vi xx l.

Henriet Rolland, vi xx l.

Bolier, filz de Macart, vi xx l.

Françoys Truchet, vi xx l.

Summa mii c mii xx l.

Pâtissier & ses aydes.

Laurens Pigier, ii c xl l.
 Guillemain Pigier, vii xx x l.
 François Loquet, vii xx x l.
 Summa v c xl l.

Galloppins & enfans de cuisine.

Pierre Dutertre, iii xx x l.
 Pierre le Grateux, iii xx x l.
 Guillaume de Rochecorbon, iii xx x l.
 Vincent Dilligent, iii xx x l.
 Nicolas Ferial, frere de Triboullet, lx l.
 Anthoine Huet, iii xx x l.
 Guillaume Truchet, lx l.
 Summa v c lxx l.

Porteurs.

Denis Grantdant, lv l.
 Michel Guybert, lv l.
 Le Nyvernois, lv l.
 Estienne de Lavau, lv l.
 Huguet Billauld, poissonnier, iii xx x l.
 Jehan Cadiou, chassemarée, iii xx x l.
 Jehan Tavart, tant pour ses gaiges que pour l'entretenement du fommier qui porte le garde-menger, ii c xx l.
 Jacques Credit, tant pour ses gaiges de porte que pour l'entretenement du fommier, les broches & poisles de la diète cuisine, ii c xx l.
 Summa c xl l.

Sommelliers de la panneterie commun.

Jehan Mirault, ix xx l.
 François Grant, ix xx l.
 Adrien de Dampierre, ix xx l.
 Pierre Guion, ix xx l.
 Benoist Nouvellet, ix xx l.
 Estienne Deschamps, ix xx l.
 Laurens Debreu, ix xx l.
 Michelet, le maistre saladier, ix xx l.
 Loys du Rutour, ix xx l.
 Summa xvi c xx l.

Aydes.

Olivier Blanchart, vi xx l.
 Jehan Poiffille, vi xx l.
 Charles Moynart, vi xx l.
 Ymbert, vi xx l.
 Mathieu Bonnel, vi xx l.
 Pontejou, vi xx l.
 Jaques Picquet, vi xx l.
 Pierre Bienneau, vi xx l.
 François Gillier, tant pour ses gaiges que pour l'entre-
 tenement du sommier, ii c xx l.
 Summa xi c iii xx l.

Sommelliers d'eschançonnerie commun.

Jehan Racine, ix xx l.
 Georges Guers, ix xx l.
 Guillaume Humault, ix xx l.
 Fortin Mercart, ix xx l.
 Estienne Renard, ix xx l.

Jehannot Bouteiller, ix xx l.

Oudart Drouet, ix xx l.

Jehan Terrasse, ix xx l.

La Roche, ix xx l.

Lionnet de Mabret, ix xx l.

Summa xviii c l.

Aydes.

Jehannot Marauldet, vi xx l.

Hector Guignot, vi xx l.

André Pelletier, vi xx l.

Pinton, vii xx l.

François Dupuy, vi xx l.

Claude Gauldry, vi xx l.

Jehan Breault, xi xx l.

François Frion, tant pour ses gaiges que pour l'entretenement du sommier, la somme de ii c xx l.

Summa m iii xx l.

Barrilliers.

Guerin Dufresne, vii xx x l.

Jehan Boullet, vii xx x l.

Summa iii c l.

Huiffiers pour les chambellans.

Jehan Gueu, vii xx l.

Jehan le Moyne, vii xx l.

Girard Azelbert, vii xx l.

Bertin Lavendier dict Paris, viii xx l.

Quinque Sertdeleue, vii xx l.

Summa vii c xx l.

Fruitière.

Jehan Duvivier, ix xx l.
 Michel Lebonc, ix xx l.
 Mathurin Forget, ix xx l.
 Jehan Manton, ix xx l.
 Robert le Tainturier, ix xx l.
 Florentin Mention, ix xx l.
 . . . Frere de maistre Jehan de Nismes, ix xx l.
 Jaques Boulle, fruitier de la feue Royne, la somme
 de ix xx l.
 Summa xiiii c xl l.

Aydes.

Robert, vi xx l.
 André Dorleans, vi xx l.
 Grantjehan Chevalier, vi xx l.

 Pierre Millet, vi xx l.
 Guillaume Nermant, tant pour ses gaiges que pour l'en-
 tretienement du fommier, ix xx l.
 Summa vi c lx l.

Fourrière.

Verdun Taboys, maistre de la fourriere, la somme
 de ii c xl l.
 Andreas Dalleffo, ii c xl l.
 Michel le Vernoy, ix xx l.
 Jehan Gouffelin, ix xx l.
 Denis Sollemeau, vi xx l.
 Loys Barres, vii xx x l.

Jehan le Maire, viii xx x l.

René Taboys, filz de Verdun ou lieu de Bauldrier,
vi xx l.

Charles de Neftes, viii xx x l.

Olivier Chefneau, viii xx x l

Summa xvii c xl l.

Aydes.

Pierre Ricard, iii xx x l.

Florentin Tiffart, vi xx l.

Jehan de Nozieres, iii xx x l.

Jehan Cauchois, dict Courant, c x l.

Jehan Georges, iii xx l.

Robert Laize, iii xx l.

Mathieu de Lestaille, iii xx x l.

Denis Roy, dict Montloys, portecherre, vi xx l.

Summa vi c iii xx l.

Lavandieres.

Jeanne Bonne, lavandiere du corps, iii c l.

Agate Drouet, lavandiere de bouche, ii c xl l.

Jaquette Lodun, lavandiere de commun, la femme
de ii c xl l.

Philippe Begneuse, lavandiere des cuisines, la femme
de c x l.

Summa viii c iii xx x l.

Tappissiers.

Jehan Nepveu de Boiffet, nommé Jaques Billot, c l.

Pierre Dugart, ix xx l.

Jaques Vallart, vii xx x l.

288 ÉTATS DES OFFICIERS ET DOMESTIQUES

Richard Lecordier, vii xx x l.

Lancelot Jouffelin, vii xx x l.

Summa vii c xxx l.

Aydes.

Guillaume Allart, c l.

Martin Herbert, iii xx l.

Summa ix xx l.

Tabourins.

Gratien Gerbier, vi xx l.

Lancelot Levaffor, vi xx l.

Les phiffres.

Nicolas Hoistre, vi xx l.

Thomas Defcoles, vi xx l.

Chichouen, vi xx l.

Summa iii c lx l.

Cornetz.

Augustin de Veronne, ii c xl l.

Marc de Veronne, ii c xl l.

Summa iii c iii xx l.

Mareschaux des logis.

Jaques de Laborde, viii c l.

Lariviere, nommé Christofle de Mesenge, viii c l.

Touzelles, viii c l.

Georges, viii c l.
 Razillac, viii c l.
 Summa iii m l.

Fourriers.

Jehan de Noyon, ii c lx l.
 Estienne Durant, ii c lx l.
 Gilles Bothereau, ii c lx l.
 Oger de Fautray, ii c lx l.
 François Joffeaulme, ii c xl l.
 Thomas de Nyvelle, ii c xl l.
 Pierre Bothereau, ii c lx l.
 Guillaume de Plaifance, ii c xl l.
 Estienne Lebrun, ii c xl l.
 Jehannot, ii c l.
 Guillaume Thevenon, ii c l.
 Arnould de Crespoy, ii c xl l.
 Jehan Connet, ii c xl l.
 Guillaume Delacroix, viii xx l.
 Guillaume Lefueur, ii c l.
 Jehan Levoyer, ii c l.
 Vincent de Miseris, ix xx l.
 Loys de Fauville, ii c xl l.
 Pierre Tavart, au lieu de Gabriel Gruvault, la somme
 de ix xx l.
 Nicolas Joffeaulme, ii c l.
 Summa iii m v c l.

Portiers.

Monfieur de Chandio, cappitaine, xii c l.
 Philibert de Nagu, iii c l.
 Sainct Aulbin, vi xx l.
 Pecoton Haran, dict Pierre Prevost, la somme de
 vi xx l.

Aymé Rolland, en la place de Marc, qui est mort, vi xx l.

Simon Allart, vi xx l.

Jehan de Vernye, vi xx l.

Jehan Roddes en la place de Travail, dict Germicourt, vi xx l.

Guiot du Mas, vi xx l.

François Aubert, vi xx l.

Philippot de Varennes, vi xx l.

Jehan de la Broffe, vi xx l.

Pierre Trente, vi xx l.

Adam de Mauny, vi xx l.

Loys de la Roche, vi xx l.

La Mauvyfiere, vi xx l.

Jehan Bede, vi xx l.

Lagrange, vi xx l.

Le Vauguion, vi xx l.

Grantjehan Guerin, vi xx l.

Lavrelle, vi xx l.

Summa III M VII C III XX l.

AUTRES OFFICIERS QUI ESTOIENT AU FEU ROY
LESQUELZ ONT ESTÉ MIS EN PENSION.

Valletz de chambre.

Nicolas Le Petit, c l.

Guillaume Charlemaigne, pelletier, xxx l.

Summa c xxx l.

Huiffiers.

Ferry Vicardel, l l.

Jehan Merlin Fourrier, m xx x l.

Charles Cauche, c l.

Summa n c xl l.

Clerc d'office.

Michel Lemaire, l l.

Summa par foy.

*Soumelliers de panneterie & eschançonnerie,
bouche & commun.*

Jacques Oudart, xl l.

Jehan Raymond, dict Pelisse, xxx l.

Roquart le Viel, c l.

Summa c lxx l.

Cuisine bouche.

Pierre Blouyn, xxx l.

Claude Marchant, xxx l.

Thomas Lelarge, xxv l.

René Barre, xx l.

Anthoine de Caux, ix xx l.

Summa n c m xx v l.

Lavandieres.

Agnès Coillebarde, xxx l.

Annette Marcelle, xxx l.

Summa lx l.

Portiers.

Jehan le Cheron, xl l.

Jehan de Vaux, xl l.

Jehan le Tirant, xl l.

Guillaume des Armetz, xl l.

Summa viii xx l.

AUTRES PENSIONS D'OFFICIERS QUI ESTOIENT AU ROY
AVANT SON AVENEMENT A LA COURONNE.

Pierre de Nevers, c l.

Guillaume Linache, vi xx l.

La nourrice de la Roïne de Navarre, la femme de ii c l.

François Terrier, dict Trotin, lx l.

Jehan Le Voyer, dict Le Breton, xxx l.

Robert Testard, c l.

Benoist Maulinot, xl l.

Summa vi c l l.

A maistre Jehan Carré, commis par le Roy, à tenir le compte & faire le payement des gaiges des dictz officiers, la somme de deux mil livres tournoys, tant pour ses gaiges, advance nécessaire, recouvrement des deniers qu'il luy convient faire durant l'année de ce present estat, laquelle somme le dict sieur veult & entend estre passée & allouée en la despense des comptes du dict Carré, en vertu du dict estat signé de sa main, sans ce qu'il luy soit besoïn en avoir autre provision, nonobstant quelzconques ordonnances & restrintions faites tant par luy que par le feu roy Louis dernier decedde, sur les gaiges d'aucuns officiers comptables. Pour cecy la dicte somme de ii m l.

Somme totale de ce present estat huiët vingtz neuf
mil cinq livres tournoys.

VIII XX VIII M V C III XX V l. t.

Faiët à Paris le cinquiefme jour de mars, l'an mil cinq
cens vingt & huiët.

Ainsi signé: FRANÇOYS et BRETON.

ADDITIONS

ET

CORRECTIONS.

TOME PREMIER.

INTRODUCTION, p. II, ligne 25 : obeyr à es commande-
mens; *lisez* : obeyr à fes commandemens.

INTRODUCTION, p. XIII, à propos de ce que nous avons
dit au fujet du procès intenté par Louife de Savoie au
connétable de Bourbon, ajouter ce qui fuit :

“ En l’an 1522, en juing, madame la Regente mere du
“ Roy, fit amener en la cour du Parlement de Paris,
“ monsieur de Bourbon, Charles, à cause de la duché de
“ Bourbonnois & d’Auvergne, & les comtés de la Marche,
“ de Clermont & de Beaujollois, de Carlat, Murat, &
“ autres qu’elle difoit & pretendoit à elle appartenir; &
“ les quelles terres estoient vaccantes par la mort de la
“ femme du dict feigneur de Bourbon qui estoit decedée
“ fans hoirs. Madame la Regente difoit & maintenoit en
“ estre la plus prochaine heritiere, parce qu’elle difoit &
“ maintenoit estre venue & descendue de la maison de
“ Savoye. Neanmoins le bruiët a esté que madame
“ molestoit en procès le dict feigneur de Bourbon parce
“ qu’il ne vouloit prendre en mariage la feur de ma

« dicté dame la regente. » (Philiberte, fille de Claudine de Brosse de Bretagne, seconde femme de Philippe II duc de Savoye.) *Journal d'un bourgeois de Paris, sous le règne de François I^{er}, 1516-1536*; publié pour la *Société de l'Histoire de France, &c.*, par L. Lalanne. 1854, in-8°, p. 150.)

INTRODUCTION, page xxxii, aux détails que nous avons donnés sur le voyage de Marguerite en Espagne, ajouter ce qui suit :

« Au dict an 1525, au mois d'aoust, ma dicté dame
 « d'Alençon, naguères veuve du seigneur d'Alençon, s'en
 « alla en Espagne, & partist de Lyon où elle estoit, avec
 « tout son train, par l'autorité de madame la Regente sa
 « mere, pour aller vers l'empereur, pour & au nom de
 « ma dicté dame la Regente, & pour esperer de pacifier
 « & faire quelque bon traité & appointement avec le dict
 « empereur, pour & afin de ravoïr le Roy de France,
 « soit par mariage du Roy à madame Eleonor, sœur du
 « dict empereur, veuve du feu Roy de Portugal. On dit
 « qu'elle y alla avec trois cens chevaux, où il y avoit
 « plusieurs grands seigneurs & gentilzhommes, en grand
 « nombre, avec gens de conseil pour la conduire : & que
 « ma dicté dame la Regente luy bailla d'estat par chacun
 « jour pour sa despence, la somme de cinq cens livres
 « qui est par mois la somme de quinze mil livres, & s'en
 « revint au mois de decembre ensuivant à Lyon, vers
 « madame la Regente sa mere, après que le Roy de France
 « fut guarý ; & n'y list rien. » (*Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de François I^{er}, &c.*, p. 253.

INTRODUCTION, p. xxxix, à ce que nous avons dit sur le Roy de Navarre, ajouter les lignes suivantes :

« Au dict an 1525, en decembre, le Roy de Navarre,
 « qui avoit esté prins prisonnier avec le Roy, eschappa
 « des prisons, où il estoit au chasteau de Pavie, & s'en

« vint à Lyon, à madame la Regente. Et la maniere com-
 « ment il eschappa fut qu'il promit à ses gardes somme
 « d'argent, & les appointer & donner de gros biens en
 « France, dont ilz s'en viendront avec luy; & aussy
 « parce que le marquis de Pesquiere, qui l'avoit en sa
 « garde, mourut un an auparavant, par quoy plus aise-
 « ment il eschappa; & (cc) fut par eschelles de cordes
 « qu'on luy fist, où il fut devalé par les fenestres, ce que
 « bien luy advint; car on l'avoit mis à cent mil escus de
 « rançon. » (*Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne*
de François 1^{er}, &c., p. 271.)

INTRODUCTION, p. XL, à propos du mariage de Margue-
 rite avec le Roi de Navarre :

« Audiēt an (1526), le mercredi lendemain de Noel, le
 « vingt-sixiesmes jour de decembre, madame la duchesse
 « veufve de feu monsieur d'Alençon, seur du Roy, fut
 « fiancée au Roy de Navarre, à Sainct-Germain-en-Laye,
 « où estoit le Roy & toute la noblesse.

« Et le mercredy penultiesme, jour de janvier, au diēt
 « an, ils furent espousez au diēt lieu de Sainct-Germain.
 « Après furent faictes joustes & tournois & gros triom-
 « phes par l'espace de huit jours ou environ, au diēt lieu
 « de Sainct-Germain. » (*Journal d'un bourgeois de Paris*
sous le règne de François 1^{er}, &c., p. 302.)

INTRODUCTION, p. XLII. Dans la vie politique de Margue-
 rite nous n'avons pas assez insisté sur la part qu'elle a prise
 « au traité de paix, signé à Cambray en 1529. On peut
 « voir quelques détails curieux sur ce traité, page 386 du
Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de Fran-
çois 1^{er}, &c.; l'appointement faict à Cambray.

INTRODUCTION, p. LXX, ajoutez : Au sujet de ces deux
 vers écrits par François 1^{er}, sur un des vitraux de Cham-
 bord, on lit, dans le iv^e *Discours des dames galantes*
de Brantôme, le passage suivant : .. Il me souvient qu'une

« fois m'estant allé pourmener à Chambord, un vieux
 « concierge qui estoit ceans, & avoit esté valet de
 « chambre du roy François, m'y reçut fort honnestement,
 « car il avoit dès ce temps là connu les miens à la cour
 « & aux guerres, & luy-mesme me voulut monstrier tout;
 « & m'ayant mené à la chambre du Roy, il me monstra
 « un escrit au costé de la fenestre : Tenez, dit-il, lisez
 « cela, monsieur, si vous n'avez veu de l'escriture du
 « Roy mon maistre, en voila, & l'ayant leu en grandes
 « lettres, il y avoit ce mot : « *Toute femme varie.* » (*Bran-*
tôme, œuvres complètes, in-8°, t. VII, p. 395.)

INTRODUCTION, p. xcvi, ligne 17, *au lieu de* : Dans la quarante-huitième année de son âge, *lisez* : Dans la cinquante-septième année de son âge.

INTRODUCTION, p. cviii, ligne 4, *au lieu de* : Charlotte de France, cinquième enfant de François I^{er}, *lisez* : Charlotte de France, deuxième enfant de François I^{er}.

INTRODUCTION, p. cxvi, ligne 7 : Nous publions pour la première, *lisez* : Nous publions pour la première fois, &c.

INTRODUCTION, p. cxch, ligne 39, *au lieu de* : Lettres, tournures peintes, *lisez* : Lettres tournures peintes.

PREMIÈRE JOURNÉE, p. 85, ligne 31, *au lieu de* : Que ferez-vous à ceulx qui n'ont point trouvé leur *merite* ? *lisez* : A ceux qui n'ont point trouvé leur *moictié* ?

NOUVELLE IV, p. 51, p. 175, à la notice sur Jean Brinon, *ajoutez* :

« (1528.) Au dict an, famedy, quatriefme avril, avant
 « Pasques, trespasla à Paris monsieur Brinon, premier
 « president de Rouen, & chancelier d'Alençon; & fut
 « inhumé en l'église de Saint-Severin. Et avoit environ
 « quarante-quatre ans; il estoit fort homme de bien &

« bon justicier & estimé en science & eglise. » (*Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de François 1^{er}, &c.*, p. 341.)

TOME DEUXIÈME.

NOUVELLE XVII, p. 85, & p. 438. A la notice que nous avons donnée sur Florimond Robertet, ajoutez :

« Au dict an 1527, le vendredi penultieme jour de
 « novembre, maistre Floremont Robertet, tresorier de
 « France & secretaire du Roy, mourut au palais à Paris,
 « duquel il estoit concierge. Il fut fort aymé du Roy,
 « tellement qu'on dit que par deux fois il l'alla visiter,
 « & à son trepas le Roy ordonna qu'on luy fist tout plain
 « d'honneur. Il fut gardé mort en sa maison où il mourut
 « au palays, où chacun l'alloit voir qui vouloit. » Sui-
 vent des détails sur la cérémonie des funérailles. (*Journal d'un bourgeois de Paris, sous le règne de François 1^{er}, &c.*, p. 330.)

NOUVELLE XXV, p. 203 & aux notes, p. 449. Voici un passage du *Journal d'un bourgeois de Paris, sous le règne de François 1^{er}*, nouvellement publié par la Société de l'histoire de France, qui nous semble avoir quelque rapport avec cette nouvelle & confirmer les observations que nous avons faites. A propos d'un prêtre nommé M^e Cruche, auteur de farces & moralités politiques, on lit : « Et à la
 « farce fut le dict monsieur Cruche & avec ses complices,
 « qui avoit une lanterne par la quelle voyoit toutes cho-
 « ses ; & entre autres qu'il y avoit une poulle qui se
 « nourrissoit soubz une sallemande (salamandre, devise
 « connue de François 1^{er}), laquelle poulle portoit sur elle
 « une chose qui estoit assez pour faire mourir dix hommes,
 « laquelle chose estoit à interpreter que le Roy aymoît &
 « joyssoit d'une femme de Paris, qui estoit fille d'un con-

« feiller à la cour de Parlement, nommé monsieur Le Coq.
 « Et icelle estoit mariée à un avocat en Parlement très-
 « habille homme nommé monsieur Jacques Dishomme qui
 « avoit tout plain de biens dont le Roy se fayfit. » (*Journal
 d'un bourgeois de Paris, sous le règne de François 1^{er}, &c.*,
 p. 13.

NOUVELLE XLV. *Tapissier de feu monsieur d'Orléans, fils
 du Roy François 1^{er}.*

Charles de France duc d'Orléans, de Bourbonnois, d'Angoumois, & de Chastelleraud, comte de Clermond en Beauvoisis, de la Marche & de Civray, pair & chambrier de France, gouverneur & lieutenant general pour le Roy en Champagne & en Brie, né au château de Saint-Germain, le 22 janv. 1521. Après avoir pris part à plusieurs expéditions & même commandé plusieurs fois les armées françaises, il mourut d'une pleurésie à l'âge de vingt-trois ans, en 1545. (Voyez Sainct-Marthe, *Histoire genealogique de la maison de France, &c.*, 1647, in-f., t. I, p. 752.) La rédaction de cette nouvelle est par conséquent postérieure à l'an 1545.

NOUVELLE XLV. *Et ung jour qu'ils parloient de donner les
 Innocens.* Il y avoit au moyen âge non-seulement en France mais dans les autres pays de l'Europe, un très-naïf usage, c'est que le matin de la fête des Saints-Innocens les jeunes gens cherchaient à surprendre dans leur lit les jeunes filles. Et quand ils y réussissaient ils avaient le droit de leur donner le fouet.

TOME TROISIÈME.

P. 196. A la note sur le prévôt de Paris, Jean de La Barre, ajoutez :

“(1534.) En l’an 1533, au commencement de mars,
.. mourut à Paris monsieur le prevost de Paris, nommé de
.. La Barre, en l’hostel de monsieur Poncher, general de
.. Languedoc. Et estoit lors le Roy à Paris, en son cha-
.. steau du Louvre; y eut grand triomphe à son obsequé &
.. fut porté inhumer à sa seigneurie de Verity, près Tours.”
(*Journal d’un bourgeois de Paris, sous le règne de Fran-
çois 1^{er}, &c.*, p. 437.)

TABLE GÉNÉRALE
DES
MATIÈRES.

TABLE GÉNÉRALE

DES

MATIÈRES.

A

AIGUEMONT (Marguerite, comtesse d'), citée, t. II, p. 347.

ALAIN (Livre des Paraboles maistre), t. III, Appendices,
p. 220.

ALBE (le duc d'), cité, t. I, p. 147.

ALBRET (Jeanne d'), fille de Marguerite. Sa naissance,
t. I, p. lxxx. Amour que lui portait sa mère, p. lxxxj.
Son mariage avec le duc de Clèves, p. lvj, cxxj.

ALBRET, voy. HENRY.

ALBRET (fire d'), frère du Roi Jean de Navarre, cité,
t. II, p. 212.

ALBRET (Catherine & Madeleine d'), voy. MONTIVIL-
LIERS.

ALÉNÇON (Charles duc d'), voy. CHARLES.

ALÉNÇON (Marguerite d'Angoulême, duchesse d'), voy.
MARGUERITE, citée sous ce nom, t. III, p. 90.

ALÉNÇON (duché d'), donné par François I^{er} à Marguerite,
t. I, p. xlv. — (Éloge des chanceliers & des conseillers
d'—, *ibid.*

ALÉNÇON (ville d'), citée, t. I, p. 22; t. III, p. 12.

ALLETZ (comté d'), cité, t. I, p. 78.

ALPHONSE, Roi de Naples, personnage de la nouvelle II,
t. I, p. 41; note, p. 174.

AMADOUR, amoureux de Floride, principal personnage de
la Nouvelle X; t. I, p. 101-153; note, p. 180.

Amans Fortunez (histoire des); titre de la première
édition de l'*Heptaméron*, t. I, Avertissement, p. iij &
clxxvj.

AMBOISE (château d'), donné pour demeure par Louis XII
à Louise de Savoye & à ses enfants, t. I, p. iv-vij.

AMBOISE (ville d'), citée t. I, p. 35; t. II, p. 236, 427;
t. III, p. 177.

AMBOISE (Charles d'), grand maître de Chaumont, cité
t. II, p. 40, 74, 252; notice, p. 432.

AMBOISE (Georges d'), légat d'Avignon; t. II, p. 249;
note, p. 451.

Amour, aveugle les plus grands cœurs, t. II, p. 6, 15;
— non partagé grand crève-cœur, p. 73; — donne du

cœur aux plus lâches, p. 31; — ne peut être lié par commandement, p. 95; — comment il peut être parfait, p. 111; — fait tromper les trompeurs, p. 210; — est bon en foi, p. 211; — est naturel à tous, p. 247; — ne peut habiter en vilain cœur, p. 271; — spirituel est dangereux, p. 304; faïfit le cœur plus vite qu'on ne croît, p. 304; — ôte la crainte aux femmes, p. 330; — le plus secret est le plus louable, p. 368.

ANCEAUME (les oraisons & meditations sainct), t. III, Appendices, p. 222.

ANDROUYN (maître François), sommelier de chapelle de François I^{er}, t. III, Appendices, p. 240.

ANDROUYN D'Auvergne (M^e), sommelier de chapelle de François I^{er}, t. III, Appendices, p. 240.

ANGLETERRE (l'), citée, t. III, p. 50.

ANGOULÈME (le bienheureux comte Jean d'), père de Charles, éducation qu'il donne à son fils, t. I, p. ij; — indication de plusieurs ouvrages écrits de sa main, *ibid.*

ANGOULÈME (Jean bâtard d'), t. II, note, p. 445.

ANGOULÈME (Charles d'Orléans, comte d'), mari de Louise de Savoye, père de Marguerite, t. I, p. 1; — cité, t. II, p. 281, 293; note, p. 461; — Inventaire de ses biens, t. III, p. 213.

ANGOULÈME (Marguerite d'), voy. MARGUERITE.

ANGOULÈME (la ville d'), citée, t. II, p. 393.

ANJOU (province d'), citée, t. II, p. 316.

ANNE DE BRETAGNE, reine de France. Inimitié qu'elle portait a Louise de Savoye & a son fils, t. I, p. vij ; — Son mariage possible avec Charles d'Alençon, p. xxv ; citée, t. II, p. 125 ; note, p. 443.

ANNEBAUT (le maréchal d'), tué à Pavie, t. I, p. xxix.

Apocalypse (l'), t. III, Appendices, p. 218.

Appoticaire de François I^{er}, en 1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 241, 276.

Arbolista (livre de l'), t. III, Appendices, p. 220.

Arbre des batailles (livre de l'), t. III, Appendice I, p. 217.

ARGENTAN (la ville d'), citée, p. 25.

ARGILLY (château d'), en Bourgogne, cité, t. III, p. 156.

ARMAGNAC (Georges d'), archevêque d'Embrun, accompagne Marguerite en Espagne, t. I, p. xxxij.

Aristote (livre des problemes de l'), t. III, Appendice I, p. 217 ; — (Ethiques, politiques, économiques de l'), p. 218.

ARROS (baron d'), de Béarn, s'échappe de prison avec le Roi de Navarre, t. I, p. xl.

ARNAULT (maître Pierre), aumônier de François I^{er}, en 1523, t. III, Appendices, p. 239.

ASTILLON, personnage de la Nouvelle xlix, t. II, p. 410 ; note, p. 482.

AUDOS (château d'), en Bigorre, Marguerite y meurt le 21 décembre 1549, t. I, p. xcvi.

Augures (livre des), t. III, Appendices, p. 217.

Aumosniers & confesseurs de François I^{er}, en 1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 239, 265.

AUTUN (la ville d'), citée, t. III, p. 84.

AVANNES (le feigneur d'), neveu de Jean, roi de Navarre, principal personnage de la Nouvelle xxvi, t. II, p. 212; note, p. 451.

AVANTURADE, personnage de la Nouvelle x, t. I, p. 103 & suiv.

B

BABOU (le trésorier), valet de chambre de François I^{er}, en 1528, t. III, Appendices, p. 274.

Barbiers de François I^{er}, en 1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 241, 276.

BARCELONNE, ville d'Espagne, citée, t. I, p. 102.

BAYART (le frère de M. de), aumônier de François I^{er}, en 1523, t. III, Appendices, p. 239.

BAYONNE (ville de), citée, t. II, p. 240.

BAZAS (monseigneur de), aumônier de François I^{er}, en 1523, t. III, Appendices, p. 239.

BEDA (Noël), syndic de la Faculté de théologie, meurt en prison, t. I, p. cix.

BELHOSTE (le prince de), personnage de la Nouvelle LIH, t. III, p. 18.

Belle (la) *dame sans merci*, poëme d'Alain Chartier, cité, t. II, p. 16, 431.

BERNAGE, seigneur de Sivray, près d'Amboise, ambassadeur de Charles VIII, en Allemagne, cité, t. II, p. 272 ; note, p. 458.

BERQUIN (Louis), hérésiarque fauvé deux fois par Marguerite, t. I, p. xlix.

Bible (livre de la) des poëtes, t. III, Appendices, p. 220.

Bijoux & argent monnayé du comte d'Angoulême, t. III, Appendices, p. 233.

BLERÉ (ville de), en Touraine, citée, t. II, p. 427.

BLOIS (château & ville de), demeure de la cour sous Louis XII, t. I, p. v, vij ; citée, t. III, p. 73.

BOCCACE (les Cent Nouvelles de), traduites en français, t. I, p. 17 ; notes, p. 157. Voy. BOUCASSE (livre de).

BOECE (livre de), de Consolation, t. III, Appendices, p. 220, 222, 224.

BOILLEAU (François), conseiller au parlement de Paris, & de l'échiquier d'Alençon, son éloge, t. I, p. xlv.

BOISTUAU (Pierre), surnommé Launay , premier éditeur de l'*Heptaméron*, t. I, Avertissement, p. iij & clxxvj.

BONAVENTURE (Faretra domini), t. III, Appendice I, p. 220.

BONNIVET (l'amiral de), principal personnage des Nouvelles iv, xiv, t. I, p. 51; notice, p. 176; t. II, p. 40; 36; note, p. 434.

BORNET, habitant de la comté d'Alletz , personnage de la Nouvelle viii, t. I, p. 78 ; note, p. 178.

BOUCASSE (livre de Jehan), t. III, Appendice I, p. 216, 221.

BOURBON (Charles de), connétable de France. Son procès avec Louise de Savoye, t. I, p. xij ; son mariage ; ses prétendues amours avec Marguerite, p. xxxvj ; t. III, p. 295.

BOURBON (Antoine de), voy. VENDOME (M. de).

BOURDEILLE (le capitaine), ses amours avec la demoiselle de La Roche, t. I, p. xc.

BOURDEILLE, panetier ordinaire de François I^{er}, en 1523 , t. III, Appendices, p. 242.

BOURGOGNE (duché de), cité, t. III, p. 139 ; note, p. 199.

BRANTOME cite plusieurs fois l'*Heptaméron*, t. I, p. cxxiv, cclxv.

BRIMBAUDIER, scellier de la Reine de Navarre, principal personnage de la Nouvelle lxxi, t. III, p. 177 ; note, p. 201.

BRINON (Jean), chancelier d'Alençon, son éloge, t. I, p. XLIV; cité, p. 30; notes, p. 170.

BRION (l'amiral), ennemi du connétable de Montmorency, t. I, p. liv.

C

CAEN (abbesse de), belle-sœur de Marguerite, citée, t. II, p. 170; note, p. 447.

CAEN (le bailli de), premier valet tranchant de François I^{er}, en 1523, t. III, Appendices, p. 243.

CALVI (Pierre), protégé par Marguerite, t. I, p. xlv.

CALVIN, protégé par Marguerite, t. I, p. xlv.

CAMBRAI (ville de), citée, t. II, p. 347.

CANADA (colonie française du), citée, t. III, p. 123; note, p. 198.

CARDONNE (le jeune duc de), personnage de la Nouvelle X, t. I, p. 105.

CARRELLES, village du Maine, cité, t. II, p. 245.

CASTILLE (le connétable de), cité, t. I, p. 147.

CASTILLE (Reine de), personnage de la Nouvelle XXIV, t. II, p. 188.

CATHERINE DE MÉDICIS, voy. DAUPHINÉ (Mme la).

CATHERINE DE NAVARRE, voy. NAVARRE.

CAUDERÈS (bains de), lieu où font retenus les conteurs de l'*Heptaméron*, t. I, p. 1, 2.

CENT (jouer au), nom primitif du jeu de piquet, t. III, p. 60; note, p. 193.

Cent Nouvelles nouvelles (les), t. III, Appendices, p. 222.

CÉSAR (les Commentaires de), cités, t. II, p. 384.

CHANDENIERS (M. de), gentilhomme de Charles d'Alençon, t. I, p. xxxj.

Chapelains de François I^{er}, en 1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 240, 266.

Charles le Grant (livre de), t. III, Appendices, p. 224.

CHARLES VIII, roi de France, cité, t. II, p. 272.

CHARLES D'AUTRICHE (depuis Charles-Quint), demande en mariage Marguerite, t. I, p. xxij; — Charles-Quint, sa conduite envers Marguerite en Espagne, t. I, p. xxxiv; — sa descente en Provence, citée, t. II, p. 471.

CHARLES, duc d'Alençon, premier mari de Marguerite, précis sur sa vie, t. I, p. xxij; les historiens sévères à son égard, *ibid.*; sa naissance, *ibid.*; ses projets d'alliance, p. xxxiv; — ses exploits militaires, p. xxvij; sa retraite de Pavie, p. xxvij; — sa maladie à Lyon, sa mort, détails nouveaux à ce sujet, p. xxx & cxlvj; — son ménage avec Marguerite, p. lxxiv; — ses jours menacés par un forcier, p. 30; — son valet de chambre borgne, héros de la Nouvelle vi, p. 69; note, p. 177; cité, t. III, p. 12.

CHARLES, Italien, écuyer du Roi François I^{er}, principal personnage de la Nouvelle LIX, t. III, p. 134; note, p. 199; Appendices, p. 244.

CHARLOTTE DE FRANCE, deuxième enfant de François I^{er}, & non pas le cinquième, comme il est dit par erreur; — vers de Marguerite sur sa mort, t. I, p. cviiij.

CHATEAUBRIANT (Mme de), maîtresse de François I^{er}; — devises de ses bijoux composées par Marguerite, t. I, p. c.

CHATILLON (Mme de), dame d'honneur de la Reine de Navarre, note, t. I, p. 175; voy. ASTILLON.

CHAUMONT (le grand maître de), voy. AMBOISE (G. d').

Chemin de Paradis (livre du), t. III, Appendices, p. 223.

CHERIOTZ (le seigneur de), personnage de la Nouvelle LII, t. III, p. 19.

CHERVES, village près de Cognac, cité, t. II, p. 281.

Chevalier des Dames (livre du), t. III, Appendices, p. 219.

CHINON (château de); Louise de Savoye devenue veuve s'y retire, t. I, p. v.

Chirurgiens (les) de François I^{er}, en 1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 241-276.

Chroniques de France (Livre des), t. III, Appendices, p. 218, 221, 224.

CIRCE (la magicienne), citée, t. III, p. 161.

CLAIRE (religieuses de Sainte-), à Ferrare, citées, t. II, p. 109.

CLAUDE DE FRANCE, fille de Louis XII, fiancée au comte d'Angoulême, t. I, p. viij; citée, t. III, p. 77, 90; note, p. 195.

Clercs des officiers de François I^{er}, en 1523 & 1528, t. III, Appendices, p. 252, 277.

CLERICE (la signora), belle dame italienne, t. II, note, p. 433.

CLOUET dit *Jeannet*, peintre de Marguerite, t. I, p. cv; — peintre de François I^{er} en 1523 & 1528, t. III, Appendices, p. 248-275.

Coche (la) ou le *Debat d'Amour*, poëme de Marguerite, dédié à la duchesse d'Étampes, t. I, p. cxij; description du manuscrit de ce poëme, p. clxxxvij.

COGNAC (ville de), citée, t. II, p. 281.

Confesseurs & aumôniers de François I^{er}, en 1523, t. III, Appendices, p. 239.

Cordeliers (les), jouent un rôle dans plusieurs Nouvelles, t. I, p. 63; t. II, p. 3, 175, 264, 288, 295, 357, 381, 393, 406, 427.

CORNIER, médecin de Marguerite, assistait à ses repas, t. I, p. lxij.

Cornets (musiciens joueurs de) de François I^{er}, en 1523, & en 1528, t. III, Appendices, p. 251, 288.

Correspondance de Marguerite avec sa famille & ses amis, t. I, p. cxx; avec Briçonnet, évêque de Meaux, p. cxxij.

Cossé (René de), premier panetier de François 1^{er}, en 1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 242-269

COULON (le port de), près de Niort, cité, t. I, p. 63; note, p. 177.

CREMONE (Jean Pittré, gentilhomme de), principal personnage de la Nouvelle L, t. II, p. 420.

CRETIN (maître Guillaume), aumônier de François 1^{er}, en 1523, t. III, Appendices, p. 239.

CUEIL (maître Merle), chapelain de François 1^{er}, t. III, Appendices, p. 240.

Cuisine (officiers de) *de la maison de François 1^{er}*, en 1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 255, 256, 257, 258, 259, 260, 279, 280, 281, 282, 283, 291.

D

DAGOUXIN, jeune gentilhomme, personnage de l'*Heptaméron*, note, p. 157; Nouvelles qu'il raconte, *ibid.*, t. I, p. 157.

DANTE, voy. VIRGILE (livre de), t. III, Appendices, p. 217.

DAUPHIN (le) Henri II, grand admirateur du *Décameron*, t. I, p. 17.

DAUPHINE (Mine la), CATHERINE DE MÉDICIS, grande admiratrice du *Décameron* de Boccace, t. I, p. 17: — son premier accouchement, *ibid.*

DAUPHINÉ & PROVENCE, cités, t. I, p. 89 ; note sur la Nouvelle IX, p. 179.

Débat (le) *des quatre dames & des quatre gentilshommes*, poëme de Marguerite, imité d'Alain Chartier, t. I, p. cxij.

Decacorum (sic) (ung livre appelé), t. III, Appendices, p. 224.

Décaméron, titre primitif donné à l'*Heptaméron*, t. I ; Avertissement, p. ij ; notice, p. cxxvij.

Dialogue en forme de vision nocturne, poëme composé par Marguerite, t. I, p. cvij.

Dignité (livre de la) & *Excellence Royale*, t. III, Appendices, p. 220.

Dijon (ville de), en Bourgogne, citée, t. II, p. 83.

DIOGÈNE LE CYNIQUE, cité, t. II, p. 292.

DUMESNIL, fils du lieutenant d'Alençon, personnage de la Nouvelle I, t. I, p. 23, 24 & suiv., note, p. 165.

DUPRAT (chancelier), cité, t. II, p. 171 ; note, p. 448.

DURASSIER, personnage de la Nouvelle XLIX, t. II, p. 412.

E

Echançons de François I^{er}, en 1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 243, 270.

ECOUS (aventure du fils de la dame d'), t. II, note, p. 452.

Ecriture Sainte (l'), souvent citée, t. I, p. 13, 14, 15, lue chaque matin avant de commencer les récits de l'*Heptaméron*, *ibid.*, note, p. 156; p. 39, 66; t. II, p. 172, 186, 261, 313; t. III, p. 55, 127.

Escuiers de cuisine de François I^{er}, en 1523, t. III, Appendices, p. 252.

Ecuyers d'écurie de François I^{er}, en 1523 & en 1528, t. I, Appendices, p. 244, p. 272.

ELISOR, gentilhomme du Roi de Castille, principal personnage de la Nouvelle xxiv, t. II, p. 188.

Enfans d'honneur de la maison de François I^{er}, en 1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 245, p. 272.

ENNASUITE, personnage de l'*Heptaméron*, nom supposé d'Anne de Vivonne, mère de Brantôme, t. I, p. cxxxij, note, p. 157; Nouvelles qu'elle raconte, *ibid.*

Épîtres en vers, composées par Marguerite, adressées à son frère & à d'autres, t. I, p. cxvij.

Erasme écrit avec éloges à Marguerite, t. I, p. cv.

ESCURANIS, médecin de Marguerite, l'assiste à sa mort, t. I, p. xcvi.

États (deux) des officiers & domestiques de la maison de François I^{er}, t. III, Appendices, p. 231.

F

Faciculum temporis (livre appelé), t. III, Appendices, p. 221.

FARSE (l'abbé de), cité, t. III, p. 4.

Faulconnerie (livre de l'Art de), t. III, Appendices, p. 220.

Femmes (les) font nées pour les malheurs des hommes, t. I, p. 33; — doivent toujours être chastes, p. 67; — subtiles & promptes à échapper d'un danger, p. 71; — indulgentes pour leurs maris, p. 85; — peuvent résister aux hommes, p. 150; — font très-avares, t. II, p. 37; — font semblant d'être chastes, p. 39; — ne doivent pas faire semblant d'entendre où un homme veut en venir, p. 49; — ont aussi bon cœur & autant d'esprit que les hommes, p. 51; — font portées par colère à se venger, p. 72; — font toujours femmes, p. 73; — méritent qu'on cherche par tous les moyens à les gagner, p. 97; — font aussi peu fidèles que les hommes, p. 155; — ne doivent pas éprouver trop longtemps leur serviteur, p. 199; — le plaisir des hommes est de les déshonorer, p. 234; — n'ont ni amour ni regret, p. 279; — doivent être douces & patientes avec leurs maris, p. 320-325; — d'autant plus vertueuses qu'elles font plus amoureuses, p. 340; — sages n'usent pas de vilaines paroles, t. III, p. 15; — hypocrites font le signe de la croix en entendant des paroles libres qu'elles font répéter, p. 18; — de bien peuvent être estimées le contraire, p. 98; — ne doivent être regardées comme

vertueufes que fi elles réfiftent jufqu'au bout, p. 98 ;
 — fouvent aveuylées par l'amour, p. 132 ; — à trop les
 aimer les hommes deviennent faibles de cœur, p. 170 ;
 — aiment mieux que les hommes & font plus jaloufes ,
 t. III, p. 171 ; — fe corrigent plutôt par dépit que par
 douceur, t. III, p. 180.

Femmes (livre des nobles), t. III, Appendices ; p. 219.

FÈRE (la), ville de France, citée, t. II, p. 163.

FERRE (maître Touffaint), aumônier de François I^{er}, en
 1523, t. III, Appendices, p. 239.

FIENNES (la maifon de), citée, t. II, p. 348.

FILANDRIER (G.), voy. PRISONS (les).

FLANDRES (princeffe de), héroïne de la Nouvelle m, t. I,
 p. 51 ; note, p. 175.

FLEURANGES, furnommé le *jeune aventurier*, compagnon
 d'enfance de François I^{er}, t. I, p. vj.

FLORENCE (ville de), citée, t. II, p. 7.

FLORIDE, fille du comte d'Arande, perfonnage de la Nou-
 velle x, t. I, p. 99.

FONTAINES (Raymond de), abbé de Saint-Savin, t. I,
 notes, p. 155.

FORS, ville en France, citée, t. II, p. 288.

Fourrier de la maifon de François I^{er}, en 1523, t. III,
 Appendices, p. 249.

FRANCISQUE, valet de chambre de Henri roi de Navarre.
t. I, p. xl.

FRANÇOIS (monastère de Saint-), cité, t. III, p. 107.

FRANÇOIS 1^{er}, roi de France, élevé au château de Blois, par sa mère, t. I, p. v; écoute la justification de Lautrec, p. xj; — sa captivité en Espagne, p. xxxj; — avantages qu'il fait à sa sœur en la mariant, p. xlj; — affection qu'il lui portait, p. xlj, lxxij; — admirateur du *Décameron* de Boccace, p. 17; — personnage principal des Nouvelles xvii, xxv, xlii, t. II, p. 63, 203, 354; note, p. 469; cité, t. II, p. 52, 240; t. III, p. 18, 57, 95; — deux états de sa maison, en 1523 & 1529, t. III, Appendices, p. 231, 265.

FRANÇOIS DE PAULE (saint), prédiction qu'il fait à Louise de Savoye sur son fils, t. I, p. iij.

FRANÇOISE, personnage de la Nouvelle xlii, t. II, p. 354.

Frigidis & maleficiis (la Décrétale *De*), citée, t. II, p. 96; note, p. 139.

(7)

GALLERY, forcier de profession; essaye de faire mourir par un charme le duc & la duchesse d'Alençon, t. I, p. 30.

GASCOGNE (les branles de), t. II, p. 240; — fouliers de ce pays, p. 243.

GASCONS (les), cités, t. II, p. 243.

GAVE (le) BÉARNAIS, cité, t. I, p. 2, 9; note, p. 154.

GEBURON, personnage de l'*Heptaméron*, t. I, p. 158;
Nouvelles qu'il raconte, *ibid.*

GENLIS (M. de), premier eschançon de François I^{er}, en
1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 243, 270.

Gentilshommes de la chambre de François I^{er}, en 1523 &
1528, t. I, Appendices, p. 245, 267.

GÉRARD, évêque d'Oleron, aumônier de Marguerite, t. I,
p. lxij.

GRÉ (Pierre de Rohan, maréchal de), chargé de l'édu-
cation de François I^{er}, t. I, p. iv.

GIF (couvent de), près Paris, cité, t. II, p. 157; note,
p. 446.

GODEFROY DE BOUILLON (livre des chroniques), t. III,
Appendices, p. 218.

GONZAGUE (Éléonore-Hippol. de), femme du duc d'Urbin,
citée, t. III, p. 4; note, p. 189.

GRAMMONT (Gabriel de), évêque de Tarbes, accompagne
Marguerite en Espagne, t. I, p. xxxij.

GRENADE (roi de), en guerre avec le Roi d'Espagne, t. I,
p. 147.

GRENOBLE (président du Parlement de), personnage de la
Nouvelle xxxvi, t. II, p. 307; note, p. 461.

GRÈS, village en Gatinais; Louife de Savoye y meurt en 1538, t. I, p. xix.

GRIGNAULT (le feigneur de), chevalier d'honneur de la Reine Anne de Bretagne, principal personnage de la Nouvelle xxxix, t. II, p. 328; note, p. 464.

GRIP, village près de Niort, cité, t. II, p. 288; note, p. 461.

GROSLOT, chancelier d'Alençon, son éloge, t. I, p. xlv, note.

GRUGET (Claude), second éditeur de l'*Heptaméron*, le nomme ainsi, t. I, p. ij, Avertissement.

GUELFES & GIBELINS (faction des), citée, t. III, p. 9.

GUÉRIN (Thomas), meurtrier de profession, personnage de la première Nouvelle, t. I, p. 27.

GUIENNE (province de), citée, t. III, p. 118.

GUILLAUME (comte), de Furstenberg, personnage de la Nouvelle xvii, t. II, p. 83; notice, p. 435.

GY-LES-NONNAINS, près Montargis, cité, t. II, p. 174; note, p. 448.

H

HA (Bernard du), marchand de Bayonne, personnage de la Nouvelle xxviii, t. II, p. 240.

HABBOT, conseiller du Roi, président de l'échiquier d'Alençon; son éloge, t. I, p. xlv, note.

HÉBREUX (les), défendaient aux nouveaux mariés d'aller à la guerre, t. III, p. 171.

HENRI VIII, roi d'Angleterre; négociations ouvertes au sujet d'une alliance entre lui & Marguerite, t. I, p. xxxix.

HENRI D'ALBRET, Roi de Navarre, second mari de Marguerite; célébration de son mariage, t. I, p. xl; — engagement de François I^{er} à son égard, p. xli; — il se retire dans le Béarn, p. xlii; — amour que lui portait Marguerite, p. lxxv; — leur dissentiment en fait de religion, p. lxxvij; — égards de Marguerite pour lui, p. lxxix; — son désespoir à la mort de Marguerite, p. xcviij. Voy. SYMONTAULT.

Heptaméron. — Premières éditions de ce recueil, t. I, Averissement, p. iij; — style de l'ouvrage, *ibid.*, p. v; — plan de cette nouvelle édition, *ibid.*, p. vij; — caractère historique, p. cxxvj; — composé sur le modèle du *Décameron*, p. cxxix; — en quoi il en diffère, *ibid.*; — noms des personnages qui prennent part au récit expliqué, p. cxxx; — prologues & épilogues dignes de remarque, p. cxxxiv; — placé à tort parmi les livres licencieux, p. cxxxiv; — Nouvelles empruntées aux conteurs français, p. cxxxv; — Nouvelles imitées, *ibid.*; — notice des manuscrits, p. cxxxviij; — notices des éditions, p. clxxvj; — passages de Brantôme qui s'y rapportent, p. cclxv.

HEROËT (sœur Marie), religieuse de l'abbaye de Gif, principal personnage de la Nouvelle xxii, t. II, p. 156, 448.

HIRCAN, personnage de l'*Heptaméron*; anagramme supposé de Charles d'Alençon, premier mari de Margue-

rite , t. I , p. cxxxj ; Nouvelles qu'il raconte , note , p. 159.

HURAUT (Robert), baron d'Auzay , précepteur de Marguerite , t. I , p. civ.

Huissiers de la chambre & de la salle de François I^{er} , en 1523 & en 1528 , t. III , Appendices , p. 249 , 273 , 277.

Huissiers pour les chambellans de François I^{er} , en 1523 & 1528 , t. III , Appendices , p. 252 , 285.

I

Images de cire faites contre le duc & la duchesse d'Alençon , t. I , p. 31 ; note , p. 170.

Imitation Jhesu Crist (livre de l'), t. III , Appendices , p. 219.

Infant Fortuné (le fils de) , personnage de la Nouvelle x , t. I , p. 105.

Inquisiteur (l') , moralité composée par Marguerite , publiée pour la première fois , t. I , p. cxvj , ccxiv.

Initiatore Instruction en la religion chrestienne pour les enfans , &c. , composée pour Marguerite ; analyse & citation de ce manuscrit , t. I , p. ccliv.

Inventaire des biens meubles de Jean comte d'Angoulême , t. III , Appendices , p. 213.

Italiens (les) , sujets à tous vices , t. III , p. 8.

J

JAMBICQUE, dame d'honneur d'une grande princesse, principal personnage de la Nouvelle XLII, t. II, p. 371; note, p. 470.

JASSERIE (château de la), près de Sarragoëlle en Espagne, cité, t. I, p. 99.

JEAN (église Saint-), de Lyon, citée, t. III, p. 114, 185; note, p. 196.

JEHAN, secrétaire de la Reine de Navarre, principal personnage de la Nouvelle XXVIII, t. II, p. 240.

JEHAN DE PARIS, peintre du Roi, cité, t. I, p. 278. Voy. PERRÉAL.

JÉRUSALEM (ville de), citée, t. II, p. 21.

JOSSEBELIN (le seigneur de), principal personnage de la Nouvelle XL, t. II, p. 332; note, p. 465. Voy. ROHAN.

L

LA BARRE, prévôt de Paris, cité, t. I, p. 32; note, p. 172, t. III, p. 100; note, p. 196; Appendices, p. 238, 245, 247, 267, 268.

Lancelot du Lac (livre de), t. III, Appendices, p. 218, 225.

LANGUEDOC (province de), citée, t. I, p. 106; t. II, p. 249.

LA ROCHE DU MAINE, tué a Pavie, t. I, p. xxix.

LA ROCHELLE (la ville de), citée, t. III, p. 126.

LAURENT (saint), cité, t. III, p. 104.

LAUTREC, s'excuse devant François I^{er} de les revers en Italie, t. I, p. x.

LEFÈVRE D'ÉTAPLES, protégé par Marguerite, t. I, p. xlv;
— serviteur des princes d'Angoulême; précis sur sa vie, p. xlix.

Légende dorée (la), t. III, Appendices, p. 218.

LE ROUX (Gérard), prédicateur de la Reine de Navarre, héritier des livres de Lefèvre d'Étaples, t. I, p. lij.

Libraire de François I^{er}, en 1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 248-277.

Linge du comte d'Angoulême, t. III, Appendices, p. 231.

Livres du comte d'Angoulême, t. III, Appendices, p. 216.

Livre des anciens pères, t. III, Appendices, p. 224.

Livre du corps de police, t. III, Appendices, p. 224.

LONGARINE, personnage de l'*Heptaméron*; nom supposé de Blanche de Tournon, veuve de Jacques de Coligny, t. I, p. cxxxij; note, p. 160; Nouvelles qu'elle raconte, *ibid.*

LORETTE, dame de la Reine d'Espagne ; personnage de la Nouvelle x, t. I, p. 116.

LOUE (la dame de), & son mari, personnage de la Nouvelle xxxvii, t. II, p. 316 ; note, p. 463.

LOUIS XI, Roi de France, cité, t. III, p. 50.

LOUIS XII, Roi de France, protection qu'il accorde aux enfants de Louise de Savoie, t. I, p. iv ; — cité, t. II, p. 147, 212, 249 ; t. III, p. 73.

LOUISE DE SAVOIE, mère de Marguerite, sa naissance, t. I, p. j ; — mariée à Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, *ibid.* ; — veuve à dix-huit ans, p. iv ; — soins qu'elle prend de son fils, p. iv ; — son affaire avec le surintendant Semblançay, p. ix ; — son procès avec le connétable de Bourbon, p. xij ; — sa régence, p. xvij ; — sa maladie, sa mort, ses épitaphes, son tombeau, p. xvij-xx ; — récit de sa mort, p. clj ; — citée dans plusieurs Nouvelles, voy. RÉGENTE & OISILLE.

LUCRÈCE, femme de Tarquin, citée, t. II, p. 367 ; t. III, p. 98.

LYON (Antoine du), conseiller au Parlement de Paris, & de l'échiquier d'Alençon ; son éloge, t. I, p. xlv.

LYON (la ville de), citée, t. III, p. 185 ; note, p. 194.

M

MAÇON (Antoine le), traducteur du *Décameron* de Boccace, dédie son livre à Marguerite, t. I, p. cvj.

MADELEINE péchereffe & sa fleur, citée, t. II, p. 279.

MADRID (ville de), en Espagne, citées, t. I, p. 107.

MAINE (comté du), en France, cité, t. II, p. 245.

Maître de la garde robe de François I^{er}, t. III, Appendices, p. 247.

Maîtres d'hôtel (les) *ordinaires de François I^{er}*, en 1523 & 1528, t. III, Appendices, p. 241, p. 268.

Malade (le), moralité composée par Marguerite, publiée pour la première fois, t. I, p. cxvj, cxvj.

Mandeville (livre de), t. III, Appendices, p. 224.

MANTOUE (le premier duc de), cité, t. III, p. 4.

MANTOUE (Jean-François marquis de), cité, t. II, p. 98; note, p. 440; t. III, p. 189.

Mareschaux de logis de François I^{er}, en 1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 249, 288.

MARGUERITE D'ANGOULÈME, duchesse d'Alençon, Reine de Navarre, sœur unique de François I^{er}, auteur de l'*Hep-tameron*, t. I, Avertissement, p. j; — SA VIE POLITIQUE, p. xxij; — sa naissance, sa jeunesse, p. xxij; — pro-

jets de mariage pour elle, p. xxij; — mariée à Charles d'Alençon, *ibid.*; — sa conduite pendant la captivité de François I^{er}, p. xxxj; — n'a pas été promise sérieusement au connétable de Bourbon, p. xxxvj; — mariée en secondes nocces à Henri d'Albret, roi de Navarre, p. xxxix; — son gouvernement en Navarre & dans le duché d'Alençon, p. xlij, xliij; — protection qu'elle accorde aux partisans de la réforme, p. xliv; — affaires politiques, intrigues de cour auxquelles elle est mêlée, p. lij; — SA VIE PRIVÉE, p. lvij; — son portrait physique, son humeur enjouée, p. lix; — son costume, ses meubles, ses équipages, p. lx, lxj; — ses repas & sa manière de vivre, p. lxij-lxij; — son affection pour sa famille & en particulier pour son frère; ses rapports avec lui; sa douleur en apprenant sa mort, p. lxiv à lxxij; — ses soins pour sa mère, p. lxxij; — son amour pour ses deux maris & pour ses enfants, p. lxxiv à lxxxij; — ses prétendues amours avec le connétable de Bourbon & le poëte Clément Marot, p. lxxxiv; — sa bonté à l'égard de ses alliés, de ses amis, de ses vassaux, de ses serviteurs & de tous les malheureux, p. lxxxvj à lxxxvij; — sentimens singuliers qu'elle avait sur l'affinité des ames entre elles & sur la séparation de l'ame & du corps, p. lxxxvij; — sa crainte de la mort, sa dernière maladie, sa mort, ses funérailles, p. xcv; — oraisons funèbres, éloges, épitaphes composés en son honneur, ses devises, p. xcvi à cij; — SA VIE LITTÉRAIRE, p. cij; éducation qu'elle avait reçue, p. cij; — protection qu'elle accorde aux savans, aux gens de lettres, & aux artistes, p. cv; — ouvrages qui lui sont dédiés, p. cvj; — examen de ses poésies, p. cvj; — sa correspondance, p. cxx; — son *Heptaméron*, p. cxxiv.

MARGUERITE DE FRANCE, fille de François I^{er}, citée, t. III, p. 58; note, p. 193.

MARGUERITE DE BOURBON, nièce de la Reine de Navarre;

la première édition de l'*Heptaméron* lui est dédiée,
t. I, Avertissement, p. ij; notice, p. clxxvj.

MARGUERITE DE LORRAINE, mère de Charles d'Alençon,
t. I, p. xxij.

MARGUERITE D'AUTRICHE, tante de Charles-Quint, citée,
t. II, p. 347; note, p. 469.

MARGUERITE, fille naturelle de Charles-Quint, femme du
duc de Florence, citée, t. II, p. 7.

Mariage (le), ne doit pas être fait légèrement, ni sans
l'opinion des amis & des parents, t. II, p. 337.

MARIE DE LUXEMBOURG, voy. VENDOSME (Mme de).

MAROT (Clément), ses prétendues amours avec Marguerite,
t. I, p. lxxxiv; — valet de chambre de François I^{er},
en 1528, t. III, Appendices, p. 274.

MARTIGNY (frère Michel), confesseur du commun sous
François I^{er}, t. III, Appendices, p. 240.

Mauvais garçons (les), prologue, t. I, p. 5; note,
p. 154.

MAUVES, chateau dans le Perche, t. I, p. xxij.

MAXIMILIEN (l'Empereur), cité, t. II, p. 264; note,
p. 457.

Mazoiet (sic) (livre de), t. III, Appendices, p. 220.

Medecins de François I^{er}, en 1523 & en 1528, t. III,
Appendices, p. 240 & 276

MÉDICIS (duc de Florence de la maison de), principal

personnage de la Nouvelle *xii*, t. II, p. 7; note, p. 430.

MÉDINACELI (duchesse de), citée, t. I, p. 107.

Méditations (livre de) *de l'ymage de la vie*, t. III, Appendices, p. 220.

MELANCHTHON, protégé par Marguerite, t. I, p. xlv.

Mer des histoires (livre de la), t. III, Appendices, p. 221.

Merveilles du monde (livre des), t. III, Appendices, p. 217.

Métamorphose (livre de), t. III, Appendices, p. 221.

MEUNG (Jean), auteur du *Roman de la Rose*, cité, t. II, p. 247.

MILAN (duché de), cité, t. II, p. 40, 74.

Miroir de l'ame pécheresse (le), poëme de Marguerite, t. I, p. cvij; — censuré par la Sorbonne, p. cix.

Mirouer des dames (livre du), t. III, Appendices, p. 221.

Mirouer (livre du) *de la Rédemption humaine*, t. III, Appendices, p. 222.

Mirouer (livre du) *du Monde*, t. III, Appendice, p. 223.

MONTJEAN, tué à Pavie, t. I, p. xxix.

MONTESON, capitaine de l'armée française en Italie, cité, t. II, p. 253.

MONTFERRAT (Nostre Dame de), citée, t. II, p. 216, 225.

Au lieu de Montferrat, *lisez* Montferrat. C'est une montagne de Catalogne où était un monastère de l'ordre de Saint-Benoît, renfermant une image miraculeuse de la Vierge qui attirait un grand nombre de pèlerins.

MONTIVILLIERS (l'abbessé de), citée, t. II, p. 170 ; note, p. 447.

MONTMORENCY (le maréchal, puis connétable de), apporte en France l'acte d'abdication de François I^{er}, t. I, p. xxxvij ; — accuse Marguerite d'hérésie, p. xlvj ; — sollicité par elle en faveur des réformés, p. xlvij-xlix ; — fa méfintelligence avec Marguerite, son ingratitude envers elle, p. lv.

MONTMORENCY (le feigneur de), personnage principal de la Nouvelle LVII, t. III, p. 50 ; note, p. 191.

MONTPENSIER (la duchessé de), citée, t. III, p. 58 ; note, p. 193.

MOULINS (maître François de), grand aumônier de François I^{er} en 1523, t. III, Appendices, p. 239.

LA MOTHE (une fille nommée), personnage de la Nouvelle II, t. II, p. 3.

LA MOTHE (maître Jean de), aumônier de François I^{er} en 1523, t. III, Appendices, p. 239.

Muzique (un grand livre de), t. III, Appendices, p. 223.

N

NAGERES (duc de), personnage de la Nouvelle x, t. I, p. 123.

NAPLES (la ville de), citée, t. I, p. 41.

NAPLES (le livre de la ressource de chrétienté sur l'entreprise de), t. III, Appendices, p. 222.

NAVARRÉ (la Reine de), Marguerite d'Angoulême, citée sous ce nom, t. II, p. 170 & p. 240; t. III, p. 131, 185.

NAVARRÉ (Jean, Roi de), cité, t. II, p. 212.

NAVARRÉ (Catherine, Reine de), citée, t. II, p. 254, 255; note, p. 454.

NAVARRÉ (la princesse de), Jeanne d'Albret, personnage de la Nouvelle LXVI, t. III, 118; note, p. 197.

NEAUFLE, maître des requêtes du duc d'Alençon, cité, t. I, p. 32.

NEUFCHATEL (Mme de), personnage de la Nouvelle LIII, t. III, p. 18.

NICOLAS, clerc du président de Grenoble, principal personnage de la Nouvelle XXXVI, t. II, p. 307.

NIORT, ville de France, citée, t. II, p. 288.

NOMERFIDE, personnage de l'*Heptaméron*, t. I, p. 161; —
Nouvelles qu'elle raconte, *ibid.*

Nouveau Testament (comédies sur le), composées par Marguerite, t. I, p. cxiv.

O

OBSERVANCE (couvent de l'), a Ferrare, cité, t. II, p. 103; note, p. 440.

ODOZ (château d'), en Bigorre, cité, t. III, p. 134.

Officiers de la maison de Louis XII, recevant pension de François I^{er}, en 1523, t. III, Appendices, p. 262, 264.

Officiers de François I^{er} ayant son avènement à la couronne, t. III, Appendices, p. 264.

OISILLE (Mme), personnage de l'*Heptaméron*; — anagramme supposé de Louise de Savoye, t. I, p. cxxx; note, p. 161, Nouvelle qu'elle raconte.

OLERON, en Béarn, cité, t. I, p. 12.

OLIVET (couvent de Saint-Benoît, nommé le Mont d'), près de la Fère, cité, t. II, p. 163.

OLHAGARAY (Pierre), historien du Béarn, citation, t. I, p. xl.

OLIVIER (François), chancelier d'Alençon, puis chan-

celier de France; son éloge, t. I, p. xlv; cité, t. II, p. 185; note, 449.

OLY, en Navarre, citée, t. II, p. 225.

Ordinaire des chrestiens (livre de l'), t. III, Appendices, p. 223.

Ordre (un petit livre de l'), t. III, Appendices, p. 217.

ORLÉANS (Monfeigneur d'), fils de François I^{er}; — le tapisserie de ce prince personnage de la Nouvelle xlv, t. II, p. 386.

ORLÉANS (Plaidoyer de la mort Monfeigneur le duc Loys d'), t. III, Appendices, p. 222.

ORMEZON (Bernard d'), baron de Saint-Blancart. Voy. SAINT-BLANCART.

Oroze (livre de), t. III, Appendices, p. 218.

P

PADOUE (la ville de), citée, t. III, p. 40.

PALANOS (comtesse de), première beauté des Espagnes, personnage de la Nouvelle x, t. I, p. iij.

PAMPELUNE (ville de), citée, t. II, p. 212-295.

Pannetiers de François I^{er}, en 1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 242, 269.

PARADIS (Paul), surnommé le *Canoffe*, donne des leçons d'hébreu à Marguerite, t. I, p. civ.

PARIS (ville de); marchand de cette ville, principal personnage de la Nouvelle vii, t. I, p. 74; — citée, t. II, p. 156; — avocat de cette ville, personnage de la Nouvelle xxv, t. II, p. 203; note, p. 449; cité, p. 240, 470; t. III, p. 73, 100, 182.

PARLEMENTE, personnage de l'*Heptaméron*, nom supposé de Marguerite Reine de Navarre, t. I, p. cxxxiij; note, p. 162; — Nouvelles qu'elle raconte, *ibid.*

PARVY (maître Guillaume), confesseur de François I^{er}, en 1523, t. III, Appendices, p. 239.

PAU (la ville de), en Béarn, citée, t. III, p. 129.

PAULINE, dame de la maison de la marquise de Mantoue, principal personnage de la Nouvelle xix, t. II, p. 98.

PAVIE (bataille de), t. I, p. xxviiij.

Peintres & gens de métier de la maison de François I^{er}, en 1528, t. III, Appendices, p. 275.

Pellerinages (livre des Trois), t. III, Appendices, p. 223.

PERCHE (pays de), en France, cité, t. II, p. 399.

Pérégrination d'outre-mer & de la Terre Sainte (livre de), t. III, Appendices, p. 222.

PÉRIERS (Bonaventure des), valet de chambre de Marguerite, t. I, p. cv.

PÉRIGORT (pays de), en France, cité, t. II, p. 175, 406.

PERPIGNAN (ville de), citée, t. I, p. 100.

PERRÉAL (Jean), peintre de Charles VIII, t. II, note, p. 458; t. III, Appendices, p. 248.

Phiffres (joueurs de fifre) de François I^{er}, en 1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 251-288.

PITTRÉ (Jehan), voy. CRÉMONE.

PLATON (le philosophe), cité, t. II, p. 292.

Poésies de la Reine de Navarre; notice des manuscrits & des éditions, t. I, p. clxxxiv; — poésies inédites publiées, p. xcvi; — liste chronologique des poésies historiques, p. cclx.

POITOU (province de), citée, t. II, p. 354.

POLINE, personnage de la Nouvelle x, t. I, p. iij.

PONT D'AIN (le), lieu de naissance de Louise de Savoye, t. I, p. j.

Porte-manteau de François I^{er}, en 1528, t. III, Appendices, p. 275.

Portiers des palais de François I^{er}, en 1523, t. III, Appendices, p. 250.

Portraits originaux de Marguerite (notice sur quelques), t. I, p. cclviiij.

Pouge (Pogge) (livre des facéties de), t. III, Appendices, p. 222.

PREVOST (Jehan), conseiller au Parlement de Paris & de l'échiquier d'Alençon; son éloge, t. I, p. xlv.

PRÉVOT (le) de Paris, cité, t. III, p. 100. Voy. aussi
LA BARRE.

Prifons (analyse & citations du poëme des), attribué à
G. Filandrier, savant du xvi^e siècle, t. I, p. clv.

Prothonotaire ou *Protonotaire*, personnage de la Nou-
velle LXVI, t. III, p. 120; note, p. 197.

Protonotaires (plusieurs), aumôniers de François I^{er}, en
1528, t. III, Appendices, p. 265.

PYRÉNÉES (montagnes des), citées, t. I, p. 1; t. III,
p. 29.

R

RABELAIS (F.), dédie son troisième livre à Marguerite,
t. I, p. cvj.

Racional du divin office (livre du), t. III, Appendices,
p. 223.

REFUGE (Arnaud du), fleur de Villevix, premier écuyer
de François I^{er}, gouverneur de Charles d'Angoulême,
t. I, p. ij.

RÉGENTE (Mme la), Louise de Savoye. Voy. ce nom; —
dame de sa maison principal personnage de la Nou-
velle xiii, t. II, p. 21; note, p. 432; — citée, t. II,
p. 84, 347; t. III, p. 77, 90, 92; note, p. 196.

Régime des Princes (livre du), t. III, Appendices,
p. 221.

Régime du Monde (livre du), t. III, Appendices, p. 217.

- RIANT (le seigneur de), gentilhomme du Dauphiné, écuyer de François I^{er}, principal personnage de la Nouvelle xx, t. II, p. 415; note, p. 441, t. III, Appendices, p. 244.
- RIVOLTE OU RIVOLI, ville d'Italie prise par les Français, t. III, p. 8; note, p. 190.
- ROBERTET (Florimond), secrétaire des finances sous François I^{er}, compagnon de la captivité du Roi, rédige les lettres patentes de 1525, t. I, p. xxxvij; — cité, t. II, p. 85; note, p. 438.
- ROBERTET (Jean & François), secrétaires ordinaires de la chambre de François I^{er} en 1528, t. III, Appendices, p. 273.
- ROBERVAL (le capitaine), personnage de la Nouvelle LXVII, t. III, p. 123; note, p. 198.
- ROCHEFORT (François de), page de Henri Roi de Navarre, s'échappe de prison avec lui, t. I, p. xl.
- ROHAN (Anne de), nom véritable de Rolandine. Voy. ce nom.
- ROHAN (Jean vicomte de), père de Rolandine. Voy. ce nom, personnage de la Nouvelle XI, t. II, p. 332; note, p. 465. Voy. JOSSEBELIN.
- ROLANDINE, fille d'honneur de la Reine Anne de Bretagne, principal personnage de la Nouvelle XXI, t. II, p. 125; note, p. 443.
- RONCEX (Mme de), dame de la maison de Mme de La Trémoille, principal personnage de la Nouvelle XI, t. II, p. 3.

Rondeaux, Dixains, &c., composés par Marguerite, p. cxix; — publiés pour la première fois, t. I, p. ccxl.

Rose (citation du *Roman de la*), t. I, p. 97.

ROUMAGIÈRE (le prothonotaire de La), aumônier de François I^{er}, en 1523, t. III, Appendices, p. 239.

ROUSSEL (Gérard), protégé par Marguerite, t. I, p. xlv, xlvij, xlvij.

ROVERE (François-Marie de La), voy. URBIN (duc d').

S

SAFFREDENT, personnage de l'*Heptaméron*, t. I, p. 162, note; — Nouvelles qu'il raconte, *ibid.*

SAINT-AIGNAN, procureur de la ville d'Alençon, principal personnage de la Nouvelle I, t. I, p. 22 & suivantes; note, p. 164.

SAINT-BLANCART (galères de), à Marseille, citées, t. I, p. 33; note, p. 172.

SAINT-MARTHE (Charles de), protégé par Marguerite, t. I, p. xlv; — auteur d'un panégyrique de cette princesse souvent cité, *ibid.*, p. xlv, lix, lxiij, lxxij, lxxx, lxxxij, lxxxvij, xcv, xcviij, cij.

SAINT-FLORENTIN, église du château d'Amboise, citée, t. I, p. 35, 38.

- SAINT-GELAIS, auteur d'une épitaphe en l'honneur de Louise de Savoye, t. I, p. xxj.
- SAINT-GERMAIN (maître Jacques de), chapelain de François I^{er} en 1523, t. III, Appendices, p. 240.
- SAINT JEAN (les épîtres), t. III, Appendices, p. 218.
- SAINT-MARTIN DES CHAMPS (prieur de l'abbaye), à Paris, personnage de la Nouvelle xxii, t. II, p. 156; note, p. 446.
- SAINT-MARTIN LE BEAU (village de), en Touraine, cité, t. II, p. 427.
- SAINT POL (les épîtres), t. III, Appendices, p. 218.
- SAINT-SEVERIN (M. de), premier maître d'hôtel de François I^{er} en 1523, t. III, Appendices, p. 244.
- SAINT-VINCENT (M. de), ambassadeur de l'Empereur, cité, t. II, p. 263.
- SALOMON (les paraboles de), t. III, Appendices, p. 218.
- SANDRAS, tabourin & couturier, personnage de la Nouvelle viii, t. I, p. 78.
- Sapience* (l'horloge de), t. III, Appendices, p. 220.
- SARRAGOCE, ville d'Espagne, citée, t. III, p. 34.
- Satyres* (Histoire des) & *des nymphes de Diane*, poëme de Marguerite, dédié par elle à Marguerite de France, fille de François I^{er}, t. I, p. cxj.
- SAVIN (abbaye de Saint-), dans les Pyrénées; citée, t. I, p. 6; note, p. 155.

SCHYRON, médecin de Marguerite, assistait à ses repas,
t. I, p. lxij.

SEDAN (le seigneur & la dame de), personnages de la Nouvelle XLIV, t. II, p. 381; note, p. 478.

Secrétaires de la chambre de François I^{er}, en 1523 & 1528,
t. III, Appendices, p. 248, 273.

SÉES (l'évêque de), Jacques de Silly; — personnage de la Nouvelle 1, t. I, p. 23; — notice sur lui & sa famille, p. 169.

SELVES (le président de), accompagne Marguerite, en Espagne, t. I, p. xxxij.

SEMBLANÇAY, surintendant des finances; — son affaire avec Louise de Savoye; — sa mort, t. I, p. ix.

SERRANCE (Notre-Dame de), lieu de pèlerinage, cité,
t. I, p. 3, 9, 11; note, p. 154.

SILLY (Jacques de), voy. SÉEZ (évêque de).

SIVRAY (seigneurie de), près d'Amboise, citée, t. II,
p. 272.

Sommeliers de chappelle de François I^{er}, en 1523 & 1528,
t. III, Appendices, p. 240, 266.

Sommeliers de panneterie & aides; — d'eschançonnerie & aides de la maison de François I^{er}, en 1523 & 1528,
t. III, Appendices, p. 253, 255, 278.

Songe du Verger (livre du), t. III, Appendices, p. 221.

Summe (la) *rurale*, t. III, Appendices, p. 222.

SUZANNE DE BOURBON, fiancée à Charles d'Alençon, t. I, p. xxv.

SYLLY (René de), baillif & gouverneur d'Alençon ; — son éloge, t. I, p. xlv.

SYMONTAULT, personnage de l'*Ileptaméron* ; — nom supposé de Henri, Roi de Navarre, second mari de Marguerite, t. I, p. cxxxij ; note, p. 163 ; Nouvelles qu'il raconte.

T

Table ronde (livre de la), t. III, Appendices, p. 219.

Tabourins (joueurs de tambour) de *François I^{er}*, en 1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 251, 288.

TAFFARES, aujourd'hui TAFFALLA, ville de la Navarre, résidence des rois de ce pays, citée, t. II, p. 225, 227.

Tapiceries du comte d'Angoulême, t. III, Appendices, p. 228.

Tappiciers de la maison de François I^{er}, en 1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 661, 237.

TARASCON (ville de), citée, t. II, p. 31.

TIRELIERE OU TILLERIERE (le seigneur de la), gentilhomme d'Alençon, personnage de la Nouvelle LI, t. III, p. 12.

THOU (Adrien de), conseiller clerc au Parlement ; —

manuscrit de l'*Heptaméron* écrit de sa main ; — citation de la préface qu'il y a ajoutée , t. I, p. clxj.

TOGAS, gentilhomme, personnage principal de la Nouvelle LIV, t. III, p. 29.

TOLÈDE (ville de), séjour des Rois d'Espagne, citée, t. I, p. 99.

TORY (Geoffroy), imprimeur, publie un recueil d'épithaphes en l'honneur de Louise de Savoye, t. I, p. xxj.

TOURAINNE (province de), citée, t. II, p. 316.

Touret (le) *de nez*, t. II, p. 120; note, p. 441; t. III, p. 16.

TOURNON (Blanche de), voy. LONGARINE.

TOURS (ville de), citée, t. II, p. 323, 386; note, p. 478.

TREMOILLE (La), voy. RONCEX; — le feigneur de ce nom gouverneur de Bourgogne, cité, t. II, p. 83, 86; — notice, p. 437.

Trinité, nom donné par les contemporains à l'intime alliance entre Louise de Savoye, François I^{er} & Marguerite, t. I, p. lxiv.

Tristan (livre de), t. III, Appendices, p. 224.

Triomphe de Renommée (livre du), t. III, Appendices, p. 219.

TUNIS (Roi de), cité, t. I, p. 123.

U

URBIN (duc d'), surnommé le Préfet, personnage principal de la Nouvelle LI, t. III, p. 4; note, p. 189.

V

Vaisselle d'argent du comte d'Angoulême, t. III, Appendices, p. 225.

VALE (de), cordelier d'Angoulême, principal personnage de la Nouvelle XLVI, t. II, p. 393; note, p. 479.

VALLERE LE GRANT (le livre de), t. III, Appendice I, p. 217.

Vallêts de chambre de François I^{er}, en 1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 246, 273.

Vallêts de garde robe de François I^{er}, en 1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 247, 275.

Vallêts tranchants de François I^{er}, en 1523 & en 1528, t. III, Appendices, p. 243, 271.

VALENCE (la ville de), en Espagne, citée, t. III, p. 106.

VALNEBON, personnage de la Nouvelle XLIX, t. II, p. 412.

VENDOSME (Mme de), Marie de Luxembourg, citée, t. II, p. 163; note, p. 447.

VENDOME (M. de), Antoine de Bourbon, personnage de la Nouvelle LXVI, t. III, p. 118; note, p. 197.

VERGER (la dame du), personnage de la Nouvelle LXX, t. III, p. 153; note, p. 199.

Vincent historial (livre de), ou de *Vincent de Beauvais*, t. III, Appendices, p. 221.

Virgessè (pour *Vegece*) (livre appelé), t. III, Appendices, p. 223.

VIRGILES (livre des paroles de) à Dante, citées, t. III, p. 38.

Vita Christi (livre de), t. III, Appendices, p. 222.

VIVONNE (Anne de), voy. ENNASUITE.

Y

Inde (livre d') ou du *grand Kan*, t. III, Appendices, p. 224.

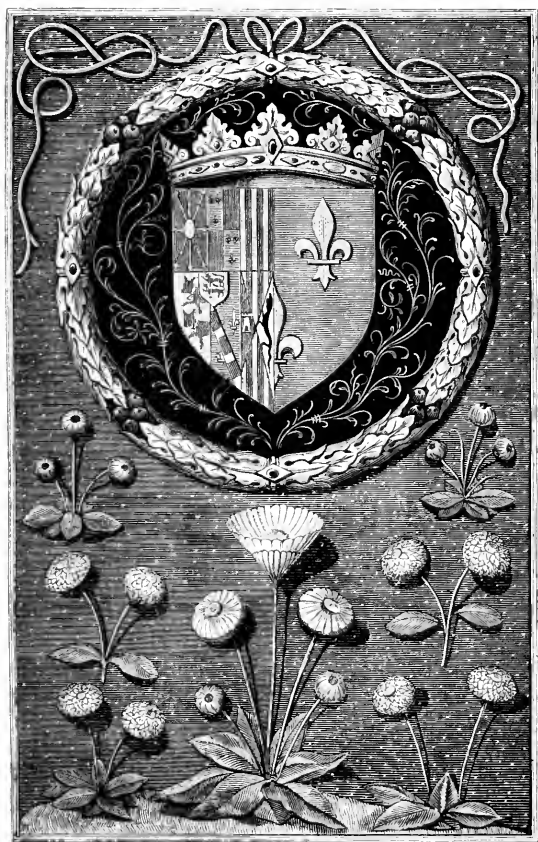
TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME.

SIXIESME JOURNÉE.	Page	1
SEPTIESME JOURNÉE.		81
HUICTESME JOURNÉE.		175
Notes & Éclaircissements des Nouvelles de la Sixième Journée.		189
Notes & Éclaircissements des Nouvelles de la Septième Journée.		195
Notes & Éclaircissements des Nouvelles de la Huitième Journée.		201
Tableau des Nouvelles de la Reine de Navarre.		203
APPENDICES.		211
Appendice I. Inventaire des biens meubles du Comte d'Angoulême, père de François I ^{er} & de Marguerite.		213
Appendice II. Deux États des Officiers & Do- mestiques de la maison de François I ^{er} (1523- 1529).		237
ADDITIONS ET CORRECTIONS.		295
TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.		305

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Ch. Lahure, Imprimeur du Sénat & de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.



H. VALENTIN. D.

RIAUT. T.

Voir t. I, p. ccliv.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES

QUI SE TROUVENT CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

LE MÉNAGIER DE PARIS. Traité de Morale & d'Économie domestique composé vers 1393, par un Parisien, pour l'éducation de la femme. Paris, 1847. 2 vol. in-8°. 22 fr.

JEUX DE CARTES TAROTS & de Cartes numérales, du xiv^e au xviii^e siècle, représentés en 100 planches, &c. Paris, 1844, in-fol. (100 ex.) — Figures coloriées. 120 fr.
— Figures noires..... 72 fr.

L'APPARITION DE JEHAN DE MEUN, ou le Songe du Prieur de Salon par Honoré Bonet, auteur de l'*Arbre des Batailles* (1398). Paris, 1845, 1 volume in-4°, orné de 10 planches (100 ex.)..... 22 fr.

LES CARROSSES A CINQ SOLS, Omnibus du xvii^e siècle (par M. Monmerqué des Rochais). 1 vol. in-12.... 2 fr.

MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE. Paris, 1850, petit in-8° 10 fr.

Il ne reste plus que 30 exemplaires de cet ouvrage.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat & de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.





